
HANDBOUND
AT THE
UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS

Hommage des éditeurs
à Monsieur Paul Mariéton
Directeur de la Revue Félibréenne
A

ŒUVRES COMPLÈTES

DU POÈTE

ARNAUD DAUBASSE

ŒUVRES COMPLÈTES

DU POÈTE

ARNAUD DAUBASSE

MAITRE PEIGNIER

DE VILLENEUVE-SUR-LOT

NOUVELLE ÉDITION

AVEC DES LETTRES DE MM. MISTRAL,
CLOVIS HUGUES, FOURÈS, ETC.,
UNE NOTICE, DE NOMBREUSES NOTES ET LA TRADUCTION
DES POÉSIES PATOISES EN VERS FRANÇAIS

PAR

A. CLARIS

VILLENEUVE-SUR-LOT

IMPRIMERIE ÉDOUARD CHABRIÉ

—

1888

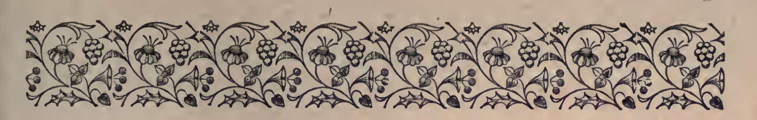

LIBRARY
JAN 9 1963
UNIVERSITY OF TORONTO
523281

ERRATA

Page 28, ligne 7, lire : *j ou tj* se prononce, au lieu de : *tj* se prononce.
Page 32, dans le titre, lire : *Pouesios laùgèros,* au lieu de : *Poesios laugèros.*
Page 50, au 9e vers, lire : *nous-aùs,* au lieu de : *nous aùs.*
La même erreur a été commise : page 52, au 3e vers ; page 76, au 15e vers ; page 96, au 33e et au dernier vers.
Page 50, au 13e vers, lire : *tèso,* au lieu de : *thèso.*
Page 51, au 2e vers, lire : *Montrebel,* au lieu de : *Monrebel.*
Même page, au 3e vers, lire : *ne te mette,* au lieu de : *n'aille te mettre.*
Page 60, au 10e vers, lire : *mayssanto,* au lieu de : *maysanto.*
Page 62, au 13e vers, lire : *bouyssel,* au lieu de : *bouissel.*
Page 64, au 8e vers, lire : *mounde,* au lieu de : *monde.*
Même page, 20e vers, lire : *tèsto,* au lieu de : *testo.*
Même page, 24e vers, lire : *onèsto,* au lieu de : *hounèsto.*
Page 74, au 9e vers, lire : *segounde,* au lieu de : *secounde.*
Page 76, au 18e vers, lire : *toumbèl,* au lieu de : *toumbel.*
Page 80, au 9e vers, lire : *bous-aùs,* au lieu de : *bous aùs.*
Page 86, au 17e vers, lire : *de partido,* au lieu de : *departido.*
Page 88, au 1er vers, lire : *n'y pario,* au lieu de : *ni pario.*
Même page, 34e vers, lire : *perço qu'acos,* au lieu de : *perçe qu'acos.*
Page 96, au 7e vers, lire : *nous-aùstres,* au lieu de : *nous aùtres.*
Même page, 13e vers, lire : *biùlenço,* au lieu de : *biulenco.*
Page 102, au 29e vers, lire : *touts,* au lieu de : *tous.*
Page 110, au 19e vers, lire : *proungens,* au lieu de : *prougens.*
Page 115, au 9e vers, lire : *le fond,* au lieu de : *la fin.*
Page 120, au 6e vers, lire : *cors,* au lieu de : *corps.*
Même page : 20e vers, lire : *ritchos,* au lieu de : *rixos.*
Page 126, au 14e vers, lire : *ritche,* au lieu de : *riche.*
Page 127, au 33e vers, lire : *aperçût,* au lieu de : *aperçut.*
Page 137, au 12e vers, lire : *ghui,* au lieu de : *sol.*
Page 138, au 16e vers, et page 140, au 2e vers, lire : *umanitat,* au lieu de : *humanitat.*
Page 146, 30e vers, lire : *bergès e bergèros,* au lieu de : *bergès ou bergèros.*
Page 148, au 31e vers, lire : *gaùs,* au lieu de : *caùs.*
Page 153, au 29e vers, lire : *dessein,* au lieu de : *dessin.*
Page 197, dans le titre et dans le courant de l'épître, lire : *Berwick,* au lieu de : *Barwic.*
Page 256, 33e ligne, lire : *Les quatre fins de l'homme,* au lieu de : *Les quatre fils de l'homme.*

AVERTISSEMENT





AVERTISSEMENT

ANNONCÉE depuis longtemps, la publication de la nouvelle édition des *Œuvres de Daubasse*, que nous donnons aujourd'hui au public, a été retardée pour une raison que je crois devoir faire connaître.

En relisant les épreuves du texte patois, je me suis aperçu que l'orthographe en était absolument défectueuse.

Les auteurs des deux premières éditions, M. l'abbé Tailhé et M. Escande, n'ont tenu compte d'aucune règle et ont orthographié certains mots suivant leur caprice et leur bon plaisir.

J'ai essayé d'éviter ce défaut, et si je n'ai pas entièrement réussi, j'ai fait, du moins, tout ce que j'ai pu pour approcher autant que possible de la perfection.

Je me fais un devoir d'ajouter que j'ai été trés utilement secondé par deux hommes qui sont, en quelque sorte, mes collaborateurs dans cette entreprise difficile : M. Jules Andrieu, l'auteur

érudit de la *Bibliographie générale de l'Agenais*, qui a bien voulu revoir les épreuves du texte patois, et M. Alban Chabrié, directeur du journal *Le Progrès* de Villeneuve, qui a lu à son tour, avec le plus grand soin, toutes les épreuves et m'a aidé de ses conseils.

Si donc cette édition est supérieure à celles qui l'ont précédée, sous divers rapports, le mérite leur en revient en grande partie.

Mais, malgré le travail consciencieux auquel nous nous sommes livrés, je n'ai pas la prétention d'avoir fait une œuvre exempte de tout défaut. L'orthographe de notre patois — de l'idiome en usage à Villeneuve et dans les environs, — qui n'est même pas un sous-dialecte, est très difficile à fixer de nos jours. Les divers dictionnaires et ouvrages de grammaire récemment publiés sont loin d'être complets. Le *Grand Dictionnaire* encyclopédique du grand maître, M. Frédéric Mistral, renferme lui-même, à ce point de vue, des lacunes inévitables.

Quoi qu'il en soit, nous espérons avoir fait un peu mieux que nos devanciers. A ceux qui s'occuperont, après nous, de Daubasse et des poètes de notre région, de faire mieux encore. C'est la loi du progrès.

Pour être équitable envers tous, je dois rendre justice à l'imprimeur, M. Edouard Chabrié, qui a mis à ma disposition son meilleur matériel et n'a

pas hésité à faire les frais d'un caractère neuf pour l'impression de l'ouvrage. C'est grâce à lui que le public aura désormais un Daubasse bien imprimé, une édition qui fait le plus grand honneur à notre imprimerie locale.

A. CLARIS.

Décembre 1887.



ARNAUD DAUBASSE

SA VIE & SES ŒUVRES

Lettres d'adhésion



ARNAUD DAUBASSE

Sa Vie et ses Œuvres

Le dix-septième siècle fut surtout fécond en productions philosophiques et poétiques. Ces dernières, semblables à une végétation vigoureuse qui recouvre le sol de plantes multiples et variées, furent particulièrement remarquables. Corneille, Molière, Lafontaine, Racine, Boileau, donnèrent à la poésie un éclat qui nous éblouit encore.

A côté de ces maîtres, que l'on cite avec raison comme les modèles et les gloires de la langue française, il convient de réserver une place aux poètes de moindre importance, aux poètes patois, qui, pour avoir versifié, selon l'expression de Ronsard, dans une langue différente de celle du « roy », n'en ont pas moins contribué à la grandeur de leur époque.

Les noms de Goudoulin, de d'Astros, de Daubasse, dans la Guyenne et le Languedoc ; de Bélaud de la Bélaudière, dans la Provence; d'Adam Billaut, dans le Nivernais; de Bernard de la Monnoye, dans la Bourgogne, sont, d'ailleurs, trop intimement liés à l'histoire de ces anciennes provinces, pour qu'on ne prenne pas un soin jaloux de les transmettre à la postérité.

Les œuvres des poètes, autant sinon mieux que les mémoires et les chroniques, nous initient aux mœurs des temps passés, et les chansons et les poésies populaires, étant l'expression de la civilisation qui les a produites, constitueront toujours des documents précieux à consulter.

Nous partageons, sur ce point, l'opinion de M. G. de Clauzade, écrivant à propos d'un troubadour du seizième siècle (*) : « Les poésies doivent être considérées comme un des guides les plus sûrs pour nous faire pénétrer dans la vie intime des peuples; elles ont des rayons lumineux offerts à l'historien et au moraliste, des voix du ciel traduisant en paroles cadencées les images qui plurent autrefois au cœur et à l'esprit. Avec elles, nous pouvons prendre place au foyer domestique, en recueillir les émotions, apprécier la pureté de goût de cette époque, aussi bien que la richesse des langues. »

(*) Auger Gaillard, *Lou Roudié de Rabastens.*

Mais, nous n'avons pas le dessein de nous occuper de tous les poètes dont les chants tristes ou joyeux ont charmé nos ancêtres ; nous ne voulons parler ici que de Daubasse.

Aussi bien le moment de remettre en lumière son œuvre nous semble des plus favorables. Il s'est produit, en effet, dans ces dernières années, un magnifique mouvement en faveur des dialectes méridionaux. Notre grand Jasmin a élevé un monument impérissable au patois agenais, et, après lui, une phalange d'écrivains de talent ont entrepris, sous la puissante et enthousiaste direction de l'immortel auteur de *Mireille,* la réhabilitation de l'ancienne *langue d'oc* et des divers dialectes qui s'y rattachent (*).

Enfin, depuis l'année 1854, la Société des *Félibres,* à la tête de laquelle se trouvent Mistral, Aubanel, Roumanille, Félix Gras, Paul Arène, Clovis Hugues, Anselme Mathieu, Sextius Michel, Crousillat, Tavan, Paul Giéra, Elie Fourès, etc., étend ses rameaux depuis le beau ciel de la Provence jusqu'au ciel terne mais vibrant de Paris (**).

(*) Ces dialectes sont : le *provençal,* le *languedocien,* le *gascon,* l'*aquitain,* le *limousin,* l'*auvergnat* et le *dauphinois,* qui se divisent à leur tour en sous-dialectes.

(**) Le Félibrige a été fondé le 21 Mai 1854, mais n'a été constitué que le 21 Mai 1876. La Société des Félibres de Paris a été fondée en 1880.

« Comme la Chambre des députés, nous écrit M. Auguste Fourès,

Et l'on voit, chaque année, au mois de mai, les gais Félibres parisiens se rendre à Sceaux, au pied de la statue de Florian, pour célébrer dans une fête champêtre les beautés de la littérature provençale.

Daubasse a été l'un des précurseurs du *félibrige,* et c'est à ce titre que nous avons cru devoir attirer sur son nom l'attention de nos concitoyens.

I

Il n'y a pas un complet accord entre les biographes sur divers incidents de la vie de Daubasse, et nous n'avons pu, malheureusement, reconstituer en entier cette vie si laborieuse et si bien remplie.

La famille du poète compte encore des descendants à Villeneuve-sur-Lot, et nous avions espéré recueillir auprès d'eux quelque renseignement ou quelque détail inédit; mais leur aïeul n'ayant jamais su ni lire ni écrire, et les écrits

---

directeur de la *Lauseto* (l'Alouette), almanach du patriote latin, le Félibrige a sa droite, son centre, sa gauche et son extrême gauche. La gauche et l'extrême gauche sont représentées par A.-B. Crousillat, Rémy Marcelin, Félix Gras, Louis Astruc, Valère Bernard, Paul Chassary, Maurice Faure, A. Quercy, etc., etc. »

Il existe également à Paris une société de méridionaux connue sous le nom de *Cigale,* dont le but est à peu près le même que celui de la Société des Félibres parisiens, mais qui est distincte de celle-ci.

que ses contemporains ont laissés à son sujet n'ayant jamais été collectionnés, il nous a été impossible de satisfaire notre curiosité sur ce point.

Toutefois, nos recherches n'ont pas été complètement infructueuses, puisqu'elles ont abouti à la découverte de deux documents inédits que nous sommes heureux de faire connaître : l'un est le *contrat de mariage* et l'autre l'*acte de décès* du poète villeneuvois.

Il a été publié jusqu'à ce jour deux éditions des Œuvres de Daubasse, précédées d'une notice biographique.

La première, due à M. l'abbé Tailhé, a été imprimée en 1796 par M. Currius fils, imprimeur, à Villeneuve-sur-Lot.

La seconde, due à M. H. Escande, a été imprimée également à Villeneuve, par la maison Glady, en 1839 (*).

Ces deux éditions, aujourd'hui épuisées, diffèrent entre elles par le texte même des pièces de poésie et se contredisent assez fréquemment.

A défaut de renseignements plus précis, nous avons cru devoir adopter de préférence, en ce qui concerne la partie biographique, la version de l'abbé Tailhé, attendu que celui-ci vivait à une

(*) L'édition de 1796 porte la fausse indication MDLXXXXXVI (1806). C'est, évidemment, une erreur typographique.

époque et dans un milieu où il lui était relativement facile de s'édifier à ce sujet.

Nous écrirons donc, avec l'auteur de la première édition, qu'Arnaud Daubasse est né à Moissac (Tarn-et-Garonne), vers 1660. Son père, un modeste fabricant de peignes, était à la tête d'une famille nombreuse et n'avait pas toujours de quoi satisfaire l'appétit de la dizaine de marmots qui grouillaient dans son atelier. Aussi ne fallait-il pas songer à leur faire donner la moindre instruction. La grande préoccupation de ce père peu fortuné était plutôt de se débarrasser des plus âgés de ses enfants, afin d'alléger ses charges et d'augmenter d'autant le morceau de pain qu'il avait toutes les peines du monde à se procurer par son travail.

Le jeune Arnaud vécut sous le misérable toit paternel, sans apprendre à lire ni à écrire, jusqu'au moment où il fut en âge d'entreprendre ce que l'on a longtemps appelé « le tour de France ».

Il n'existe aucun document relatif au voyage de Daubasse, et nous ignorons sur quoi s'est basé l'un de ses biographes, pour affirmer qu'après quelques mois de pérégrinations dans la contrée, on le retrouve à Agen, où il aurait fait la connaissance d'une jeune fille originaire de Villeneuve, avec laquelle il se serait marié plus tard dans cette dernière ville.

Ce qu'il y a de certain, c'est que Daubasse alla

habiter Villeneuve quelques années après son départ de Moissac, et qu'il s'y maria avec une jeune fille du pays, ainsi que le constate la pièce suivante :

* * *

CONTRAT DE MARIAGE D'ARNAUD DAUBASSE

(Copie textuelle)

Aujourdhuy vingt sixieme de janvier mil six cent quatre vingt un à Villeneuve d'Agenais apres midy dans la maison de Jean Laboury m^t forgeront Regnant Louis roy de France et de Navarre devant moy n^re royal soubsigne presans les temoingz bas noumes ont estes personnellemant constitues.

Arnaud Daubasse fezeur de peignes fils legitime et naturel de feu Raymond Daubasse et de Catherine Vodier, natif de la paroice Sainte Catherine de Moyssac assisté de Jean Soulages coutelier (ici presant) comme procurateur de la d. Voudie (sic) *mere par la procuration du vingt troisieme du courant laquelle en original signe du Bourieu de Debodhon n^re royal timbre et dusmant legalise il ma remise pour l'inscrire au pied des presentes d'une part*

Et Jeanne Laboury fille légitime et naturelle du

sieur Jean Laboury et de Françoize Gontie la presante ville habitant par^ce Sainte Catherine assistée de ses pere et mere et de Guilhen Laboury son couzin dautres parans et amis respectifs de la d. union.

Lesquels ont promis se joindre en mariage et colluy solempnizer en face de Sainte mere Esglise catholique apostolique romaine des le premier jour quand une partie en requerra l'autre apaine de touts despans dommaiges interets

Et pour les supportations des charges du presant mariage ont esté personnellemant constitues par Laboury et Gontie maries lad. Gontie dusmant authorizée dud. Laboury pour effait des presantes Lesquels de tout bon gre ayant led. mariage aplaisir et en contemplation dycelluy ont douné par dounation pure et simple entrevifs faite ajamais valable et revocable en favour de lad. Laboury leur fille presante et acceptante sçavoir de la moytie de toute la possession libre en biens et droits presants et advenir en payant la moytie des charges et hypotheques Et de plus ont convenu qu'ils vivront conjointement a mesme pot et fu et rapporteront de toutes parts leurs œuvres et travaux Et en caiz d'incompatibilite et qu'ils fussent obliges de se separer ils viendront a partaige des biens Les dounateurs auront dans leur partaige le devant de leur maison et les espous futeurs le derrière de lad. maison

Lesquels biens et droits led. futeur espoux recoignoit dhors et desja sur touz ses biens presants et advenir

Dimurant encore convenu entre led. Laboury pere et Daubasse quils dimurent associes aux proffits quils feront pendant quils dimureront ensemble Lesquels proffits ce partageront par moytie

Lesquels futeurs espoux se sont associes par moytie proffits acquets et conquets que diou leur dounera pendant et constan leur mariage pour apparttenir aux enfancs qui en proviendront soubs cette condition den avantager tels ou tels que bon leur semblera et adeffaut denfancs chascun disposera de sa moytie a son plaisir et vollonte Et en caiz de predecez les dits futeurs espoux ce sont dounes dougmant et agencement scavoir le d. Daubasse à lad. Laboury la somme de cent liures et aucontraire Icelle futeure espouse aud. son futeur espoux la somme de cinquante liures payables au survivant d'eux Et pour ce dessus tenir obligent leurs biens presants et advenir Ainsi l'ont promis et jure en presance des s^ers^ Miasse, procureur royal, et Jean Campmas, bourgeois et marchant, de la presante ville y habitantz soubsignes non les parties pour ne scavoir de ce quoi interpelles par moy.

Ont signé à la minute :

Miasse P^r^ roy^l^; Campmas, m^t^; Hébrard ; Malat père et Carrière n^re^ roy^l^.

Après son mariage, Daubasse s'établit comme maître peignier et cabaretier dans la maison de son beau-père située rue de Bourgogne. Son établissement était fréquenté par l'élite de la population et sa boutique était des mieux achalandées.

Ici se pose une question qui ne manque pas d'intérêt :

Daubasse a-t-il manifesté dans sa jeunesse des dispositions poétiques ?

L'affirmative est soutenue par M. Escande, auteur de la deuxième édition de Daubasse, et par M. Emile Labroue, professeur au Lycée de Bordeaux, lequel a publié, en 1873, un intéressant *Mémoire sur le poète Arnaud Daubasse, sa vie et ses œuvres.*

L'abbé Tailhé a émis une opinion contraire. « Ce ne fut, écrit-il, que vers la trente-quatrième année de son âge, qu'il commença à s'apercevoir qu'il aurait pu figurer dans la carrière des lettres, et surtout dans celle de la poésie, si un commencement d'éducation lui eût ouvert les portes des sciences. »

Nous adopterons ici encore l'opinion de l'abbé Tailhé. L'assertion tirée de l'invraisemblance qu'il y aurait à ce que Daubasse fût arrivé à la mâturité de l'âge sans avoir rien produit, n'est pas, à nos yeux, une raison suffisante. Ce phénomène se présente assez fréquemment dans la société. Il y a des intelligences qui ne se révèlent que tar-

divement et qui ont besoin pour se produire d'une circonstance particulière, d'un incident fortuit. A l'exemple de ces plantes, qui demandent, pour couvrir leurs tiges de feuilles et de fleurs et pour mûrir leurs fruits, les pluies bienfaisantes du printemps et les fortes chaleurs de l'été, ces natures étranges ne se manifestent qu'après les orages de la jeunesse.

On raconte que le talent poétique de Daubasse se révéla publiquement de la manière suivante :

Un jour de foire de Villeneuve, un gentillâtre des environs entra dans sa boutique pour acheter des peignes. Les clients étaient nombreux à ce moment, et comme Daubasse était occupé à servir des paysans et à bavarder avec eux, il ne s'était pas aperçu de l'arrivée de ce personnage. Celui-ci, furieux de n'avoir pas été remarqué et impatienté d'attendre, se répandit en injures grossières. Le maître peignier, surpris par cette averse d'insultes, releva la tête, et, après être demeuré quelques instants interdit, répliqua par une tirade en vers patois des plus mordants et dans lesquels le gentillâtre était ridiculisé avec infiniment de malice. Les témoins de cette scène s'en égayèrent fort, et l'épigramme eut un succès fou dans toute la ville.

La renommée de Daubasse se développa, dès lors, rapidement. Les seigneurs des environs l'attirèrent dans leurs châteaux pour entendre ses boutades spirituelles. Le duc de Biron, qui passait

une partie de l'année dans son château situé à une quarantaine de kilomètres de Villeneuve, se déclara son protecteur. Le comte de Fumel, le marquis de Belzunce, Madame de Rigoulières, se faisaient un honneur de le recevoir à leur table.

Il fut honoré également de l'amitié du maréchal de Montrevel et du duc de Berwick. Ce dernier, qui était fils naturel de Jacques II, avait reçu de Louis XIV la mission de réduire les protestants de l'Agenais; plus tard, il eut le commandement de la province de Guyenne, avec résidence à Bordeaux, où le poète eut l'occasion de lui rendre visite.

Le maître peignier, comme on le pense bien, laissait parfois ses outils pour répondre aux invitations de la noblesse; mais ni son commerce ni sa famille n'eurent à souffrir de ces absences; il était toujours largement dédommagé de la perte de son temps par ses hôtes émerveillés. C'est ainsi qu'il pût mener de front sa boutique, son cabaret et les muses.

Daubasse se rendait de loin en loin à Bordeaux pour faire ses achats de cornes. En octobre 1708, pendant un de ces voyages, les peigniers de cette ville s'opposèrent à ce qu'il fît enlever la marchandise achetée. Un procès s'ensuivit et fut gagné par le poète villeneuvois, grâce à une spirituelle épître en vers qu'il adressa aux jurés sous forme de plaidoyer.

Ses poésies l'avaient rendu populaire. Il fut appelé successivement à Agen, à Montauban, à Toulouse et jusqu'à Marseille, pour y dire des vers. On le fêtait partout avec enthousiasme; il faisait les délices des salons et des sociétés littéraires.

Moissac, sa ville natale, voulut le fêter à son tour. Le récit de cette réception touchante figure dans le *Mémoire* de M. Labroue, auquel nous empruntons les lignes suivantes :

« Ce fut au milieu des ovations et presque en triomphe que Daubasse revint à Moissac. Monseigneur de Gontaud-Biron, neveu du duc de Biron, était alors abbé dans cette ville. Il voulut témoigner ses sympathies à l'hôte aimé et estimé de son oncle. Aussi, ce fut avec solennité qu'il reçut Daubasse. L'abbaye fut ouverte au poète improvisateur qui vint y réciter ses poèmes sur la *Mort*, sur l'*Etat de l'homme* et sur la *Grandeur de Dieu*. Ensuite, après une fête religieuse et artistique, son pays natal reconnaissant lui décerna une couronne lauréale. »

Daubasse avait au plus haut degré le don de l'improvisation. Lorsqu'il avait fait une pièce de vers un peu longue, il la dictait à un de ses amis et se la faisait relire jusqu'à ce qu'il n'y trouvât plus rien à modifier. Ses meilleures productions furent improvisées. Ses quatrains, ses épigrammes, ses boutades et plusieurs de ses pièces diver-

ses sont de jolis impromptus où l'esprit et la grâce pétillent.

Inoffensif par nature, il fut cependant amené à être parfois mordant et agressif. Il eut des jaloux qui ne l'épargnèrent pas, et auxquels il dut répondre vertement, afin de ne pas laisser les rieurs de leur côté. Mais il est à noter que, même en se défendant, chaque fois qu'il lui arrivait d'emporter trop vivement le morceau, il s'empressait d'atténuer la gravité de la blessure par une nouvelle poésie destinée à réparer le tort qu'il croyait avoir fait.

D'après l'abbé Tailhé, la Biographie générale de Michaud et M. Labroue, la mort de Daubasse survint en 1720.

M. H. Escande veut, au contraire, que cet événement soit arrivé en 1727.

La première de ces deux versions était tenue jusqu'ici pour la plus vraisemblable, attendu que l'on s'accordait généralement à reconnaître que le poète était mort pendant l'épidémie qui sévit à Villeneuve en 1720.

On trouve dans ses œuvres une pièce où il est justement question de cette épidémie et qui semble avoir été composée au cours de la maladie qui dût l'emporter.

Nous sommes désormais en mesure de faire cesser toute controverse sur ce point. Nous avons, en effet, découvert dans les registres de l'Etat civil

conservés à la mairie de Villeneuve-sur-Lot, l'acte de décès de Daubasse, qui est ainsi libellé :

ETAT CIVIL DE LA COMMUNE DE VILLENEUVE D'AGENAIS
PAROISSE DE SAINTE-CATHERINE

Le sixieme octobre MIL SEPT CENT VINGT *est décédé en la communion de l'Eglise* ARNAUD DAUBASSE *faiseur de peignes agé de soixante trois ans ou environ son corps a esté inhumé dans le cymetiere En foy de quoy ay signe*

Jouard curé

Pour être complet, nous ajouterons que Daubasse eût deux filles de son mariage.

II

Un mot maintenant de l'œuvre du poète.

Daubasse a laissé des poésies patoises et des poésies françaises que ses admirateurs ont recueillies et que ses descendants nous ont transmises en grande partie, plus ou moins fidèlement.

Ses œuvres comprennent des épigrammes, des madrigaux, des boutades, des chansons, des petits poèmes et des cantiques.

Nous ne ferons que passer sur ces derniers. Au temps où ils furent composés, les esprits étaient,

beaucoup plus que de nos jours, préoccupés des choses du ciel. La philosophie du dix-huitième siècle n'avait pas encore émancipé la raison humaine. Le moyen-âge et l'influence des ordres monastiques avaient laissé dans les cerveaux des traces profondes, qu'une révolution complète pouvait seule effacer. En un mot, le mysticisme était de mise dans toutes les classes de la société. Daubasse subit l'influence du milieu où il vécut. Avec son esprit primesautier et son rare bon sens, s'il eût vécu à notre époque, il aurait sans doute été le premier à rire des tableaux grotesques que l'on nous retrace de l'Enfer et du Paradis, et il se serait plu à envisager les choses comme doit le faire tout bon philosophe.

Cette partie de son œuvre — les Cantiques — peut donc être considérée de nos jours comme secondaire.

C'est surtout dans la satire légère qu'excella la muse de Daubasse. Ses épigrammes et ses boutades sont le plus souvent des quatrains ou des petites pièces que ne désavoueraient pas les meilleurs satiriques.

Ses madrigaux ont un cachet particulier de grâce et d'aisance qui rappelle ce qui a été fait de mieux dans ce genre.

Ses chansons et ses odes ont des qualités précieuses : la simplicité, l'humour, l'inspiration. Il est impossible de rien trouver de plus coquet et de

plus frais que la petite ode au vin intitulée : *Oli de sirmen* (Huile de sarment).

Enfin, ses poèmes se distinguent par une note que l'on pourrait qualifier de « réaliste », s'il était permis d'appliquer cet euphémisme aux écrits du dix-septième siècle. En lisant l'*Etat de l'homme, La Mort,* et l'ode sur la *Mort de Louis XIV,* on trouve des strophes dont l'idée et la facture du vers rappellent Beaudelaire et les poètes de son école.

Dans le *Mémoire* que nous avons mentionné, M. Emile Labroue s'est mis en contradiction avec lui-même et nous paraît avoir été bien injuste envers Daubasse lorsque, après en avoir fait un grand éloge, il a écrit ces mots qui déparent son opuscule :

« Cependant, après avoir analysé ses œuvres, nous nous demandons s'il est vraiment digne du nom de poète. » (Page 83).

Nous voulons croire à un simple *lapsus,* car le même M. Labroue a écrit un peu plus loin :

« Daubasse fut un de ces poètes, remarquables par l'inspiration et le sentiment plutôt que par la forme. Admirablement doué par la nature, il possédait moins la science que l'intuition du beau qu'il sut atteindre quelquefois dans ses vers. Ses poésies patoises foisonnent de ces expressions belles et originales qui, en français, font la grandeur de quelques rares écrivains, et certains passages de

ses œuvres nous montrent qu'il a su s'élever à la hauteur des grands poètes. Plusieurs impromptus charmants, ses odes gracieuses, les vers où il dépeint l'amour, ses poèmes sur la Mort, l'Eternité et la Fin de l'homme, font sa gloire poétique. Bien d'autres sont passés à la postérité avec un bagage moins lourd. » (Pages 84 et 85.)

Que peut-on dire de plus et de mieux ?

M. Labroue, par ses critiques, a peut-être voulu simplement réagir contre l'éloge outré qu'avait fait de Daubasse l'auteur de la première édition, lequel n'avait pas craint de le mettre au-dessus de Gresset, de Boileau et de Racine.

Sans partager aucunement cet enthousiasme exagéré, nous estimons que les vers de Daubasse ont toutes les qualités essentielles de la bonne poésie : l'inspiration naturelle, le souffle, la pureté.

Faisons observer, en terminant ce rapide examen, qu'il avait inné chez lui l'esprit d'égalité et d'indépendance, et qu'il fit peu de cas des titres des grands, lorsque à ces titres ne venaient pas s'ajouter, outre les qualités réelles de l'esprit, l'urbanité et le savoir-vivre. S'il fréquenta beaucoup les seigneurs de son temps, il sut les remettre à leur place à l'occasion et eut toujours avec eux son franc parler.

Nous avons vu que l'œuvre de Daubasse comprenait des *poésies patoises* et des *poésies françaises*.

Nous n'avons pas eu à nous occuper de ces dernières autrement que pour les classer. Nous nous sommes fait un scrupule de respecter les moindres détails de la forme. Nous dirons seulement que pour être dues à un poète illettré, elles n'en attestent pas moins la valeur poétique de leur auteur.

Quant aux *poésies patoises,* nous avons cru devoir les rendre compréhensibles pour ceux qui ne sont pas familiarisés avec les idiomes du Midi, en les traduisant toutes en vers français, à l'exception de quelques *Cantiques* qui ne nous ont pas paru exiger un pareil travail.

Il va sans dire que nous n'attachons pas d'autre importance à cette traduction. Nous nous sommes efforcé de rendre aussi exactement que possible, non seulement le sens, mais encore, autant que nous l'avons pu, le mot à mot du texte patois, ce qui nous a parfois condamné à une banalité d'expression que l'on comprendra sans peine.

Enfin, à l'aide de notes, placées soit dans le corps soit à la fin du volume, nous avons donné quelques explications indispensables sur certaines expressions hors d'usage aujourd'hui et sur l'origine des diverses pièces du recueil.

L'unique mérite de notre édition sera, sans doute, d'être plus complète que les deux premières. Nous avons recueilli toutes les pièces de vers que Daubasse a laissées, toutes celles du moins qui sont parvenues jusqu'à nous. L'édition de l'abbé

Tailhé renferme des lacunes que M. Escande a comblées en partie, mais en en laissant subsister d'autres que nous avons cru devoir combler à notre tour.

Cela devrait suffire pour expliquer la raison d'être de cette nouvelle édition. Mais nous ajouterons que l'impossibilité où l'on se trouve, depuis plusieurs années, de se procurer, même à prix d'argent, l'une ou l'autre des deux éditions précédentes, a vaincu tous nos scrupules et nous a encouragé dans une entreprise que le public, nous l'espérons du moins, trouvera suffisamment justifiée.

A. Claris.





LETTRES D'ADHÉSION

Avant de livrer au public cette nouvelle édition des Œuvres de Daubasse, nous avons tenu à consulter quelques-uns des écrivains qui s'intéressent plus particulièrement aux productions littéraires du Midi de la France.

Les réponses que nous avons reçues sont on ne peut plus encourageantes et ne laissent pas le moindre doute sur l'utilité de notre publication.

Les extraits ci-après des lettres de MM. Mistral, Clovis Hugues, Elie Fourès et de la Société des Félibres de Paris, en sont un témoignage éclatant.

A. C.



LETTRE DE M. MISTRAL

(Extrait)

Maillane (Bouches-du-Rhône), le 25 août 1885.

Monsieur,

Votre travail sur le poète Daubasse est intéressant, et je vous félicite d'avoir songé à remettre au jour la mémoire et les œuvres de ce troubadour populaire.

Je me permettrai cependant de ne pas partager votre avis au sujet des Cantiques de ce brave peignier. Daubasse ne serait pas l'interprète naïf des croyances et des croyants de son époque, si vous supprimiez (*) ou si vous jugiez avec les idées actuelles la partie religieuse de son œuvre.

Sans vouloir établir de comparaison, nul n'a jamais, que je sache, reproché à Dante les tableaux formidables et quelquefois grotesques que le grand florentin nous fait de l'enfer et du purgatoire...

Cela dit, je vous adresse mes encouragements cordiaux avec l'expression de mes sentiments bien distingués.

F. MISTRAL.

(*) Primitivement, nous avions l'intention de faire un choix dans les poésies de Daubasse et de supprimer une partie des Cantiques. Mais nous avons compris qu'il valait mieux tout publier, afin de présenter au public une édition aussi complète que possible, plus complète, en tout cas, que les éditions précédentes. A. C.

LETTRE DE M. CLOVIS HUGUES

Paris, le 7 septembre 1885.

Mon cher Confrère,

Excusez mon long silence. Dans le tourbillon où je vis, on ne s'appartient pas toujours.

Je vous félicite bien sincèrement.

Votre préface est une belle et saine page. Et comme vous avez raison de ressusciter Daubasse!

Il y a des morts qui sont la gloire éparse de la patrie. C'est en pétrissant leur poussière qu'on la fait grande.

Bien à vous.

CLOVIS HUGUES.



LETTRE DE M. ÉLIE FOURÈS

(Extrait)

Paris, le 10 août 1885.

Mon cher Confrère,

. . . .

....Votre travail sur Daubasse a été chaleureusement accueilli par nous tous. Vous nous apportez la meilleure des forces, l'argument le plus probant en faveur du Félibrige.

Peu à peu, nos vieux écrivains du Midi, les fidèles *de la Langue d'oc, vont donc sortir de la nuit et de l'oubli. C'est par eux, par les poètes du peuple surtout, que nous aurons la physionomie la plus exacte et la plus vivante de la race, puisqu'ils s'expriment dans la langue même de cette race. Jamais la langue française ne rendra tout le pittoresque des traits moraux du peuple de nos provinces du Midi. Pour l'avoir tout à fait ressemblant, ce peuple, il faut aller le voir revivre dans les œuvres des écrivains qui ont manié sa langue. Peint par un écrivain du nord de la France, il n'est plus le même; nous le reconnaissons à peine. Ce n'est plus lui. C'est Homère traduit; ce n'est pas Homère lui-même... Les artistes, les délicats me comprendront sans qu'il soit besoin d'insister plus longuement sur ce côté de la question...*

Ces artistes vous garderont, mon cher Confrère, une vive et profonde reconnaissance d'avoir songé à remettre en lumière un de ces poètes du terroir à la verve primesautière et naïve qui sont toujours attachants et toujours neufs, en un mot, toujours vivants comme la Nature même, leur grande et souvent unique éducatrice. C'est un nouveau mets littéraire que vous venez ajouter au régal des esprits curieux qui, dans leurs libres et vagabondes excursions à travers l'art et les littératures, aiment à boire à toutes les sources.

Quand tous les astres de notre firmament du Midi auront fait leur apparition à l'horizon, ils donneront au ciel de la patrie commune un éclat plus brillant qui augmentera, aux yeux de l'étranger, la gloire et le prestige de notre chère France.

A vous cordialement,

ELIE FOURÈS.



LETTRE

Du Secrétaire de la Société des Félibres de Paris

Paris, le 4 août 1885.

Mon cher Confrère,

La Société des Félibres de Paris a été heureuse de recevoir, par l'intermédiaire de son cher ancien président, M. Paul Arène, la remarquable préface de votre ouvrage.

Elle a tenu à vous faire savoir quelle importance elle attache aux publications comme la vôtre qui, vous le dites fort bien, doivent sauver de l'oubli les dialectes méridionaux et la littérature provençale. Ces publications sont surtout précieuses, mon cher Confrère, quand on y trouve, ainsi que dans votre ouvrage, à côté d'une remarquable érudition, les charmes du style et d'une critique intelligente et judicieuse.

La Société des Félibres de Paris tiendra à honneur de placer dans sa bibliothèque un exemplaire de votre étude sur le poète-précurseur Daubasse. Elle a été heureuse de constater que, au rebours de certains érudits qui affectent de mépriser les

vivants pour la plus grande gloire des morts, vous avez su apprécier le beau mouvement littéraire du Félibrige et rendre un solennel hommage à Mistral, à Aubanel, à tous nos maîtres...

Dès à présent, cher Confrère, elle vous inscrit au nombre de ses membres honoraires, et je suis heureux d'être auprès de vous l'interprète des cordiaux sentiments de tous nos amis.

Le Secrétaire,

JULES BOISSIÈRE.



NOTES

Sur la Prononciation du Patois

---

e se prononce *é*.
eù se prononce *éou*.
aù se prononce *àou*.
iù se prononce *iou* ou *you*.
où se prononce *oou*.
ù se prononce *ou*.
tj se prononce *tz* ou *dg* ou enfin *dj*.
j se prononce *j* dans le pronom personnel *je*.
g se prononce *ts* ou *dgé*, mais reste dur devant *a*, *o*, *u*.
h est toujours muette.
ch se prononce *tch* ou *ts*.
lh se prononce *ll* mouillées.
c se prononce *ss*, sauf devant *a*, *o*, *u* et à la fin d'un mot.
x se prononce comme en français : *ikse* ou *kse*.
La prononciation de *y* s'isole comme *ï*.
Toutes les lettres se prononcent.



A DAUBASSE!

Quoique simple ouvrier, Daubasse
Sut se faire aimer d'Apollon ;
Il escalada le Parnasse
Malgré l'orage et l'aquilon.
A côté de l'amphitryon
Il eut vite marqué sa place.
Quoique simple ouvrier, Daubasse
Sut se faire aimer d'Apollon.

Sa muse eut toujours de la grâce
Dans l'épigramme ou la chanson ;
Parfois aussi, pleine d'audace,
Elle sut faire la leçon,
Ou saisir l'arc de Cupidon,
Pour enlever d'assaut la place.
Sa muse eut toujours de la grâce
Dans l'épigramme ou la chanson.

Il avait trois bons mots de passe :
La gaîté, l'esprit, la raison.
Aussi n'eut-il point de disgrâce
A supporter dans sa maison ;
Dominant toute passion,
Il se moquait d'une menace.
Il avait trois bons mots de passe :
La gaîté, l'esprit, la raison.

C'est pourquoi, je chante Daubasse,
Poète du pays gascon,
Dans ces vers, sorte de préface,
Où je n'ai d'autre ambition
Que celle de prendre son nom
Et de le lancer dans l'espace.
C'est pourquoi, je chante Daubasse,
Poète du pays gascon.

A. Claris.



31

ŒUVRES

D'ARNAUD DAUBASSE

MAITRE PEIGNIER

Poésies Patoises



POESIOS LAUGÈROS

L'OLI DE SIRMEN

Oli de sirmen,
Bèno bistomen
Dedins ma tasso,
Balha la casso
A moun pessomen,
Que me chagrino
E que trop mino
Moun entendomen.

Mès que lou boun bi
Sur la terro abounde,
Alabe lou mounde
Se porto à rabi.

Dins un cabaret,
Coumo lou Janet,
Quand la set me rounjo,
You, coumo uno espounjo,
Bebi del claret.
E, lou bere en ma,
Disi : « Fat que sounjo
Al relendouma ! »





POÉSIES LÉGÈRES

L'HUILE DE SARMENT

Huile de sarment,
Viens rapidement
Au fond de ma tasse
Donner la chasse
Au noir tourment
Qui me chagrine
Et qui trop mine
Mon entendement.

Pourvu que le vin
Sur la terre abonde,
Alors tout le monde
Se porte fort bien.

Dans un cabaret,
Ainsi que Janet,
Quand la soif me ronge,
Moi, comme une éponge,
Je bois du clairet ;
Et, le verre en main,
Je dis : « Fou qui songe
Au surlendemain ! »



AL CURÈ DE SALBOTERRO[1]

Las Musos, aùtre tem, estan sul mount Parnasso,
Sans cat de pessomen bibion de lour trabal ;
Lour esprit e lours mas èroun tout lour cabal.
Sans cregna ni sargen, ni prebôt, ni menaço,

Tout al tour d'uno foun fresco coumo la glaço,
Que toutjour fournissio sa nappo de cristal,
Apoulloun en sa lyro assemblabo lou bal,
E lous pus bèls esprits y begnon prene plaço.

Quand agueroun quitat aquel bèl loxoment,
D... las prenguèt dins soun appartoment,
E la troupo fuguèt de suito counsoulado.

Lou Diù que cado jour esclayro l'Unibers
A de que pengena sa perruquo daùrado
Pendent que las naù sos fan espeli de bers.



A UN GENTILHASTRE GROUSSIÈ[2]

Perdounares be, Mounseigneur,
Un paùre artisan, un peignur,
De bous abe fèy trop atendre ;
Mès, n'ey pas pougut me defendre
D'aquelo bando de paysans,
Que nou podoun, chez lous marchans,
A lour parla mètre de bornos.
Benès per me croumpa de cornos ?
Anas boun sans bous inquieta,
Douma bou n'en faran pourta !

AU CURÉ DE SAUVETERRE

Les Muses, autrefois, étant sur le Parnasse,
A l'abri des soucis vivaient de leur travail ;
Leur esprit et leurs mains formaient leur attirail.
Sans craindre ni sergent, ni prévot, ni menace,

Tout autour d'un ruisseau frais comme de la glace,
Qui toujours fournissait sa nappe de cristal,
Apollon et sa lyre encourageaient le bal,
Et les plus beaux esprits y venaient prendre place.

Lorsqu'elles eurent fui ce divin logement,
D... les recueillit dans son appartement,
Et la troupe aussitôt se trouva consolée.

Le Dieu qui, chaque jour, éclaire l'Univers,
A le temps de friser sa perruque dorée,
Pendant que les nœuf sœurs font éclore des vers.



A UN GENTILHOMME GROSSIER

Monseigneur, veuillez pardonner
Au pauvre artisan, au peignier,
De vous avoir fait trop attendre ;
Mais, je n'ai pu me défendre
De cette bande de paysans,
Qui ne peuvent chez les marchands
A leurs propos mettre des bornes.
Vous venez m'acheter des cornes ?
Partez sans vous inquiéter,
On vous en fera bien porter !

A MOUSSU DE BIRON

Per y damanda la graço d'un paysan qu'abio panat de boy[3]

Mounseignur, bous besès qu'aquel home, à sa mino,
Announço, per sigur, un paysan bien paùras.
Gaytas-lou per daban, gaytas-lou per l'esquino,
Nou besès qu'un gipou tapissat de petas.
Soun cap es sans capèl, sas cambos sans debas ;
May qu'un berme affamat, la paùrièro lou mino.
Per aquel malurous damandi pas de graço ;
Per l'exemple de touts, boli que sio punit :
A counditiù pourtant que soun boy mes en masso,
Pesara lou laùriè que bous abès culhit.



A UN BAYLET

Que chel duc de Biron y serbio de bi trop aygat

Lous Diùs que soun al cèl, biboun de l'ambroizio,
Amay, coumo nous-aùs, beboun lou bou nectar ;
Mès crento de tounba d'un cot d'apoplessio,
An bien souèn de plaça touto l'aygo à l'escar.

Bous nou sès pas baylet de carreù, ni de piquo,
Mès besi que zou sès de la damo de cur.
Bous dibès dounc sabe qu'uno bielho rubriquo
Dis qu'un bi coum'aco diù se beùre tout pur.

Bous dibès remarqua coumo caùso siguro,
Que quand serias baylet de la damo de flous,
Bous dibès d'aquel bi fa toutjour la mesuro,
E surtout obserba de lou douna tout blous.

A MONSIEUR DE BIRON

Pour lui demander la grâce d'un paysan qui avait volé du bois

Monseigneur, vous voyez que cet homme, à sa mine,
Annonce sûrement un bien pauvre paysan.
Voyez-le par devant, voyez-le par l'échine,
C'est un vrai malheureux en proie au dénûment.
Plus qu'un ver affamé, la misère le mine,
Et sa tête et ses pieds sont nus également.
Pour cet infortuné je ne veux pas de grâce,
Pour l'exemple de tous, je veux qu'il soit puni,
A condition pourtant que son bois, mis en masse,
Pèsera le laurier que vous avez cueilli.



A UN DOMESTIQUE

Qui, chez le duc de Biron, lui servait du vin trop additionné d'eau

Les Dieux qui sont au ciel vivent de l'ambroisie,
Et même, comme nous, boivent le bon nectar;
Mais craignant de tomber d'un coup d'apoplexie,
Ils mettent avec soin l'eau toujours à l'écart.

Vous n'êtes le valet ni de cœur, ni de pique,
Mais vous l'êtes, je vois, de la dame de cœur.
Vous devez donc savoir qu'une vieille rubrique
Dit qu'un semblable vin a du mélange horreur.

Vous devez retenir comme une chose sûre,
Que, fussiez-vous valet de la dame d'amours [1],
Vous devez de ce vin faire bonne mesure,
Et surtout le servir bien naturel, toujours.

AL CURÈ DE BERTÈL

Qu'abio critiquat sous bers[5]

Acos bous dounc que sès lou curè de Bertèl ?
E you souy lou Daŭbasso, home sans counsequenço.
Bous ressemblas en tout à la tour de Babèl ;
Coumo ello mal bastit, coumo ello materièl.
De bostres parrouquias remudas la counscienço,
Coumo un boun manoubriè remudo lou barlet :
Es bray que quand fasès al bèl jot de la scienço
N'abès jamay ni rey, ni damo, ni baylet.

(Qu'ey dounc ajut, bilen ? repliquo lou curé.)

Sans crento bous direy, bous plase ou bous desplase,
Que tant qu'abès jougat, n'abès ajut que l'ase.
Qui boudra regarda bostre ayre et bostro mino,
Jujara, de sigur, ço qu'es bray tout à fait,
Que per representa lou bourricot parfait,
Nou bous manco res pus qu'à carga la bastino !



AL VERDIÈ

Un de sous anciens aprentis que fasio lou fièr

Verdiè ten de you soun estat,
E n'es ni bourges, ni jurat,
Aùrio pourtan boulgut bien l'èstre.
Bol que you, you, soun ancièn mèstre,
Lou prumiè, per respèt, y tiri lou capèl.
Aquel ceremonial me pares bien noubèl.
Perque moun aprentis trobo tan aco bèl,

AU CURÉ DE BERTEL

Qui avait critiqué ses vers

Ainsi, vous êtes donc le curé de Bertel ?
Et moi, je suis Daubasse, homme sans conséquence.
Vous ressemblez en tout à la tour de Babel,
Comme elle mal bâti, comme elle matériel.
Des croyants vous savez troubler la conscience,
Comme un bon ouvrier manœuvre le maillet :
Mais lorsque vous jouez au jeu de la science,
Vous n'avez jamais roi, ni dame, ni valet.

(Et qu'ai-je donc, vilain ? répartit le curé.)

Sans crainte, je dirai, que vous vouliez ou pas,
Que lorsque vous jouez, vous avez toujours l'as [6].
Qui voudra regarder votre air, votre figure,
Verra certainement, ce qu'on voit, en effet,
Que pour représenter un bourriquet parfait,
Il ne vous manque plus qu'un bât bonne mesure !



A VERDIER

Un de ses anciens apprentis qui faisait le fier

Verdier tient de moi son métier,
Il n'est ni bourgeois ni juré,
Mais il aurait bien voulu l'être.
Il veut que moi, son ancien maître,
Le premier, par respect, je tire le chapeau.
Ce cérémonial me paraît bien nouveau !
Puisque mon apprenti trouve tout cela beau,

Per fa sa boulountat you boli dins la suito,
Lou capèl à la ma, dire : *Moussu Verdiè !*
E tabe li pourta, quand li farèy bisito,
De caùssidos un sat per mètre al rastelhè.



COUNTRO MOUSSU DE SÈBOS[7]

Qui boudra pla se menteni,
Fasque pas coumo Sen-Sarni.
Que tengue may dret las estèbos.
Rebuts de Mars, souldats gredins,
Aro poudès fa de tourrins,
Bostre regimen es de sèbos !



SUR UNO RECOLTO ABOURIBO

Deja lou Cèl esten sa toualho,
Ço que digun n'a bis jamay,
Dins lou coumençomen de may,
Tout lou blat al cap de la palho.
Paùres, remercias lou boun Diù
Que bous fay presen d'un estiù
Que nou se fay pas trop atendre
Abouriù se se n'es bis un :
Touts lous usuriès se ban pendre
Aban nou sio lou mes de jun.

Pour remplir son désir, je veux bien, dans la suite,
Le chapeau dans la main, dire : « Monsieur Verdier ! »
Mais aussi lui porter, en lui faisant visite,
Un plein sac de chardons pour mettre au ratelier.



CONTRE M. DE SÈBES

Qui veut un solide maintien
Fasse pas comme Saint-Sernin ;
Qu'il se tienne droit sur les jambes.
Rebut de Mars, soldats gredins,
Vous pouvez faire des tourrins [8],
Votre régiment est de *Sèbes* [9].



SUR UNE RÉCOLTE PRÉCOCE

Déjà le Ciel étend sa nappe ;
On voit ce qu'on ne vit jamais :
Dès le commencement de mai,
Le blé se montre à pleine grappe.
Pauvres, c'est la Divinité
Qui vous fait cadeau d'un été
Qui ne se fait pas trop attendre,
Précoce comme on n'en a vu :
Tous les usuriers vont se pendre
Avant que juin ne soit venu.

COUNTRO UN RIMALHAYRE CAMAR

Jamay camar dins sa minasso
Nou s'enjouquet dessul'Parnasso,
Ni tu nou t'enjoucaras pas.
You cresi, per ma fe, que railles;
Jamay tu n'y faras un pas,
Que las Musos dan d'estenalhes,
Nou t'ajoun estirat lou nas.



A DUS MUSCADINS

E dios Muscadinos que y damandaboun des bers

Mas paraùlos soun caùsidos
Quand you parli de l'amour.
Aqui dios bèlos caùssidos
E dus bèls azes al tour.



A SIÈS MUSCADINS

Que fasion la cour à dios Muscadinos

Touto la bito ey bis amay berèy toutjour,
Qu'un ase, cal que sio, tant la nèt que lou jour,
A prou per soun sadoul d'un fagot de caùssidos
Que siogoun ou del jour ou la belho culhidos.

CONTRE UN RIMAILLEUR CAMARD

Jamais camard avec sa face
Ne put monter sur le Parnasse ;
Toi non plus, tu n'y monteras.
Je crois, par ma foi, que tu railles,
Jamais un pas tu n'y feras,
Tant que des Muses les tenailles
Allongé ton nez n'auront pas !



A DEUX MUSCADINS

Et deux Muscadines qui lui demandaient des vers

Mes paroles sont choisies
Quand je parle de l'amour.
Voici deux belles orties
Et deux gros ânes autour.



A SIX MUSCADINS

Qui faisaient la cour à deux Muscadines

J'ai vu toute ma vie et je verrai toujours
Qu'un âne, que ce soit ou la nuit ou le jour
Fait très facilement toute sa nourriture
D'un bon tas de chardons cueillis à l'aventure.

Ayci gn'a que dus pès, lou pastenc sera cour,
Car besi siès Martis que lour rodoun al tour.
Es bertat qu'aquelos caùssidos
Soun bien frescos e bien nourridos.
Ques aco, si bous plèt, dins lou parc de l'amour?
Acos un recoujou dins lou bec d'un bautour.
Se nostres siès Martis que besèn en parado,
Couffats en miquelets, bastinats de belour,
Ne boloun un boussi per minja tour à tour,
Per cadun gn'aùra pas uno méjo boucado.



COUNTRO UNO DEBOTO[10]

(Cansou)

Per bous pla dire ço que n'es,
Dins Billonèbo d'Agenes,
Disoun que n'es uno déboto
Qu'a de bertut que n'en gargoto.

Per bien dire de qu'es questiù,
Nou fay jamay que prega Diù ;
E ne mèno tant sento bito,
Qu'un ange lh'a randut bisito.

Coumo èro dabalat del Cèl
Sans permissiù de l'Eternèl,
Sen Frappar.e lou grand Sen Pierre
Souñ bengut touts dus lou querre.

Mèmo daban que de soupa,
Coumo n'aymabo pas lou pa
E nou bibio que de racinos,
Lou penseroun per las esquinos.

Je n'en vois que deux pieds ; le repas sera court,
Car voilà six baudets qui rôdent tout autour.
    Mais aussi je dois reconnaître
    Qu'ils sont tous frais et bons à paître.
Mais, qu'est-ce, s'il vous plaît, dans le parc de l'amour,
Sinon un roitelet dans le bec d'un vautour ?
Si nos pauvres Martins à la tête grisée,
Coiffés en miquelets et vêtus de velours,
En veulent un morceau pour manger tour à tour,
Ils en auront chacun à peine une bouchée.



CONTRE UNE DÉVOTE

(Chanson)

Pour vous dire ce que je sais,
A Villeneuve d'Agenais,
On dit qu'il est une dévote
Que la vertu rend idiote.

Mais pour mieux vous renseigner :
Elle ne fait rien que prier.
Aussi dans sa maison bénite
Un ange lui rendit visite.

Comme il avait quitté le Ciel
Sans un ordre de l'Eternel,
St Pierre et le grand St Frappart
Vinrent le chercher sans retard.

Or, c'était avant le repas.
Comme le pain il n'aimait pas
Et ne vivait que de racines,
Ils lui frottèrent les échines.

BOUTADOS[11]

Me souy troubat un jour de festo
N'abe digun dedins moun cabaret,
Coumo un sargen s'abio la pesto.
Souy aùblijat de coupa lou brouquet.
Un Pelissiè couffat de coùo de baco
Bèn ambe sa casaco
De milo e un petas,
Dire : « Se parças pas,
Nou bous en boli pas. »

Aro la coulèro me pousso.
S'èri courdouniè coumo Brousso,
Bous cargarioy de tant de cops de tiropès,
Que n'aùrias de sigur uno bouno sentido :
Abès serbit à touts d'aquel grand plat de pès,
E n'abès pas gardat un paù per Laroustido[12].

Quand farioy tres cots d'un luquet
E quatre repas d'uno pruno,
Nou farioy jamay la fourtuno
Qu'a fèy ayci lou Rebequet[13].



A MADOUMAYSÈLO DE LAFORO

Madoumaysèlo de Laforo,
Bostro escabèlo bal un ban[14].
Serias may bèlo que l'aùroro
S'abias lou cuèr un paù pus blan.

BOUTADES

Je me trouvais, un jour de fête,
Sans client dans mon cabaret,
Comme un sergent ayant la peste.
Forcé d'abattre le *brouquet*[15].
Survient un pelletier agreste,
Recouvert de chiffons,
Qui me dit sans façons :
« Si vous ne percez pas,
Je ne vous en prends pas. »

En ce moment la colère me pousse,
Et si j'étais cordonnier comme Brousse,
Je vous frapperais tant à coups de tire-pieds
Que vous auriez, bien sûr, la peau toute meurtrie :
Car vous avez à tous servi ce plat de pieds,
Sans en avoir un peu gardé pour Larotie.

Ferais-je trois coups d'un *luquet*[16]
Et quatre repas d'une prune,
Je n'aurais jamais fait la fortune
Qu'a faite ici le Rebequet !



A MADEMOISELLE DE LAFORE

Mademoiselle de Lafore,
Votre escabelle vaut un banc.
Vous l'emporteriez sur l'Aurore,
Si vous aviez le cuir plus blanc !

COUNTRO M. DE SAINT-LOUP

Qu'abio critiquat sous bers

Malapesto la rimo, amay qui n'a parlat,
Lou que la meso al jour, ambe touto sa cliquo !
Del Parnasso caùcun m'a d'abord dabalat ;
Se n'es pas un couqui, per sigur es un fat.
Que farèy ? Moustrarèy la lantèrno magiquo.
Lou temple d'Apoulloun fuguès el apilat,
De mèmo que s'apilo uno bielho barriquo,
Perque besi qu'anèt jusqu'al *loup* tout critiquo,
You baù ensebeli mous bers dins un balat.
Souy suspres qu'Apoulloun tout d'un cop nou n'escrase
Un loup d'aqueste endret que fay lou fi renard.
A Midas dounguèt be las aùrelhos d'un ase.
Perque zou fario pas per un loup babillard !
Per bien èstre ço qu'es y cal aquelo part.



AL MÊMO

En reparatiù des bers precedèns[17]

D'un brabe gentilhome ey que trop mal parlat ;
Perque l'onèstetat chez el es en pratiquo,
You dibioy douçomen endura sa critiquo,
E l'abe mountat naù e noun pas dabalat ;
Abe taysat lous mots de *loup* e de *bourriquo*
E saùta tout aco coumo on saùto un balat.
Oun courroun lous lebriès cal qu'un lebraù s'arrase.
Se las poulos de lèn saludoun lou renard,
You disi bounomen e sans lou mendre fard,
Que per prene lou *loup* me calho fa de l'*ase*.

CONTRE M. DE SAINT-LOUP

Qui avait critiqué ses vers

Maudite soit la rime et qui m'en a parlé,
Celui qui l'inventa, comme toute sa clique !
Du Parnasse quelqu'un m'a d'abord culbuté,
Si ce n'est un coquin, pour sûr c'est un toqué.
Que ferai-je ? Montrer la lanterne magique.
Le temple d'Apollon fût-il pulvérisé,
De même que l'on brise une vieille barrique,
En voyant qu'aujourd'hui jusqu'au *loup* tout critique,
Je vais ensevelir mes vers dans un fossé.
Je suis bien étonné qu'Apollon ne *l'écrase,*
Ce *loup* de nos pays qui fait le fin renard.
A Midas il donna les oreilles d'un âne.
Que n'en fait-il autant pour un loup babillard !
Pour être ce qu'il est, il lui faut cette part.



AU MÊME

En réparation des vers précédents

D'un brave gentilhomme, hélas! j'ai mal parlé ;
L'honnêteté chez lui toujours est en pratique.
J'aurais dû doucement supporter sa critique
Et l'élever plutôt que l'avoir ravalé,
Supprimer les gros mots de *loup* et de *bourrique,*
Et sauter tout cela comme on saute un fossé.
Où courent les limiers, le lièvre lui s'arrête ;
Si les poules de loin font salut au renard,
Je dis tout bonnement et sans le moindre fard,
Que pour prendre le *loup,* j'ai dû faire la bête.

A UNO JOUYNO GOUYO [18]

Prèn te gardo Isabèl
Que moussu de Mounrebèl
Nou te mette dins la panso
Un pitiou marechal de Franço.



SUR L'INTRADO DEL BI DE CAU

You souy bien estounat que caùcun nou demostre
Que lou boun bi de Caù bèn trop facilomen ;
Car se nou fasèn pas caùque boun règlomen,
Bien leù nous cadra fa la bugado del nostre.
Nous aùs dounan pourtant naù sos à la manobro,
Reculhen bien de bi, e tout lou bi nous sobro.
Après, al bout de l'an, l'abèn tout sur lous bras,
E nous lou cal tout beùre ou mousit ou al bas.
You bous dirèy pourtant, per sousteni ma thèso,
Que nous cal tout paga, la tailho e lou tailhou.
Boulès sabe perque nostre bi se mesprèso ?
Acos es que cadun bol beùre del milhou.



A UN JESUITO [19]

Diùrias fa l'aùnou de la taùlo :
Bostre appetit es bien pitiou !
Sès abilhat coumo uno agraùlo
E minjas coumo un recoujou.

A UNE JEUNE SERVANTE

Prends bien garde Isabel
Que monsieur Monrebel
N'aille te mettre dans la panse
Un petit maréchal de France !



SUR L'ENTRÉE DU VIN DE CAHORS

Je suis bien étonné que quelqu'un ne démontre
Que le vin de Cahors vient trop facilement ;
Car bientôt nous ferons la lessive du nôtre,
Si l'on ne nous fait pas quelque bon règlement.
Nous donnons cependant neuf sous à la main-d'œuvre,
Nous récoltons du vin, mais ne le vendons pas.
Ensuite, au bout de l'an, grâce à cette manœuvre,
Il se gâte et le tout nous reste sur les bras.
Pour soutenir ma thèse il faut que je vous dise
Qu'il nous faut tous payer la *taille* et le *taillon.*
Et savez-vous pourquoi notre vin se méprise ?
Eh bien, c'est que chacun veut en boire du bon.



A UN JÉSUITE

Vous devriez, Monsieur, faire honneur à la table.
L'appétit, je le vois, chez vous est trop discret ;
Vous portez du corbeau l'habit reconnaissable,
Et ne mangez pas plus qu'un simple roitelet.

TESTOMEN DEL CARNABAL

Lou dimècres, jour de las Cendres,
Begelho coumo lou dibendres,
En presenço de touts nous aù,
Carnabal s'es troubat malaù.
A dit : Efans, es necessari
Que m'angues quèrre lou noutari ;
Amay anas y prountomen,
Que boli fa moun testomen
Per mètre en repaù ma familho,
Tapla l'efan coumo la filho.
Y aùra, dins moun testomen clos,
De moun amour per els las marcos :
You dayssi per cadun un os
A rousiga jusquos à Pascos !



COUNTRO UN GENTILHOME

Qu'abio dounat un soufflet à soun tailhur

Un gentilhome debitur,
Coumo tout aùtre boun pagayre,
Per satisfayre soun tailhur,
Coumo d'argen n'abio pas gayre,
Bous y timplo un soufflet per arros.
D'aco poudèn bien aùgura,
Que se l'acabo de paga,
L'argen sera de cots de barros.

TESTAMENT DU CARNAVAL

Le jour des Cendres, mercredi,
Vigile comme un vendredi,
Devant le public ébloui
Carnaval s'est évanoui.
Il dit : « Enfants, c'est nécessaire
D'aller me chercher le notaire ;
Allez-y même promptement,
Je veux faire mon testament
Pour mettre en repos ma famille.
Le garçon et la jeune fille
Auront, dans mon testament clos,
De mon amour pour eux les marques :
Je leur laisse à chacun un os
A ronger jusqu'au jour de Pâques. »



CONTRE UN GENTILHOMME

Qui avait donné un soufflet à son tailleur

Un gentilhomme débiteur,
Comme tout client ordinaire,
Ni d'or, ni d'argent n'ayant guère,
Pour satisfaire son tailleur,
Il lui flanque un soufflet pour arrhes.
Maintenant l'on peut augurer
Que s'il l'achève de payer,
Ce ne sera qu'à coup de barres !

A UN COUNPAGNOUN DE BOUYATGE

Paù generous[20]

Econome may qu'un baylet,
Presaran bostre ramelet
Coumo un grato-tchioul dins un base.
Lou tendrou que se n'es anat,
Coumo nou y abès res dounat,
Dira pertout qu'a flouquat l'ase.



AL BARES [21]

Bares, quand se trobo soulet,
Se defay pla de soun poulet,
E d'un piot, qu'es enquèro pire.
Aùrio puleù fripat aco
(De sigur, zou disi sans rire)
Qu'un Courdelhè finit de dire :
Benedicamus Domino!



A UN AMIT [22]

Boutji, Barbo, deboutji.
La mort es un fantome.
Cal be se fa en d'un couqui
Per atendre un brabe home !

A UN COMPAGNON DE VOYAGE

Peu généreux

Plus économe qu'un valet,
On prisera votre bouquet
Comme un gratte-cul dans un vase.
Le tendron qui s'en est allé,
Puisque vous n'avez rien donné,
Dira partout : J'ai fleuri l'âne.



A BARÉS

Quand Barés se trouve seulet,
Aisément il mange un poulet,
Même un dindon — chose bien pire ! —
Il l'aurait plus vite mangé
— Sûrement, je le dis sans rire —
Qu'un Cordelier fini de dire :
Benedicamus Domine !



A UN AMI

Je viens, Barbe, je viens.
La mort est un fantôme.
Je parle à ces coquins,
Pour attendre un brave homme.

SUR UN SOULDAT

Mort en saùtant un balat

Ayci git un brabe souldat,
Que lou may hardit lou segounde !
En saùtant aquel grand balat,
A fèy un saùt dins l'aùtre mounde.



LOUS IGOUNAUS [23]

Caroun n'es pas eslafignous :
Passo bassals, passo segnous,
E lou sujet, e lou monarco ;
Mès à de gens coumo bous aùs,
Bistomen retiro sa barco,
Car n'intro jamay d'Igounaùs.



AL CURÈ DE PUJOLS

Qu'abio critiquat sous bers

Qual es aquel esprit groussiè
Que s'es fèy refarga d'Assiè
De poù que soun noun nou l'escrase ?
You li dirèy sans mots coubers,
Que per pla critiqua mous bers,
Cal èstre un aùtre qu'un Cap-d'ase [24].

SUR UN SOLDAT

Mort en sautant un fossé

Ci-gît un soldat renommé.
Que le plus hardi le seconde ;
En voulant sauter ce fossé,
Il fit un saut dans l'autre monde.



LES HUGUENOTS

Caron n'est point mauvais enfant ;
Il passe seigneur et manant,
Le sujet comme le monarque ;
Mais il refuse absolument
A des gens comme vous sa barque.
Il ne veut pas de protestant.



AU CURÉ DE PUJOLS

Qui avait critiqué ses vers

Quel est donc cet esprit grossier,
Qui s'est fait appeler d'Assier,
De peur que son nom ne l'écrase ?
Je lui dirai, sans mots couverts,
Que pour bien critiquer mes vers,
Il ne faut pas être un *Cap-d'ase.*

A UN CAPUCIN

Que y damandabo d'oun begno

Bèni de chez de mazelhès [25]
Que lou faù pes danno à millès ;
Amay pracos cat nou s'alarmo.
Crezès bous que montoun al Cèl,
Se Sen Miquèl lour pèso l'armo [26]
Dins la balanço del Mazèl ?



COUNTRO LA DELFINO [27]

Quand souy chez Rebequet,
Que la set m'assassino,
You preni lou triquet [28]
De la sajo Delfino,
Que nou fay qu'un cot de chaùpino,
Mès toutjour dus d'un soul luquet.



A MADAMO DE RIGOULIÈROS

En y dounant la ma per passa un riù

Bous sès may bèlo que lou jour,
Jamay la neù sera tan blanco ;
Per passá lou riù de l'amour,
Nou boudrioy pas d'aùtro palanco.

A UN CAPUCIN

Qui lui demandait d'où il venait

Je reviens de chez les bouchers
Que le faux poids damne à milliers ;
Pourtant, aucun d'eux ne s'alarme.
Croyez-vous qu'ils aillent au Ciel,
Si Saint Michel leur pèse l'âme
Dans la balance de Mazel ?



CONTRE DELPHINE

Etant chez Rebequet,
Si la soif m'assassine,
Je prends l'air guilleret
De la sage Delphine,
Qui fait un seul coup de chopine
Et toujours deux d'un seul *luquet*[29].



A MADAME DE RIGOULIÈRES

En lui offrant la main pour passer un ruisseau

Vous êtes mille fois plus belle que le jour,
Et la neige toujours moins que vous sera blanche.
Pour passer le ruisseau d'amour,
Je ne voudrais pas d'autre planche.

CANSOU

Countro lou moulignè de Pebre [30]

A la bengudo de Noèl,
Counpagnouns, bous cal councebre
Qu'abèn un rimur noubèl,
Qu'es lou moulignè de Pebre. *(bis)*
Perque d'aco s'es couffat,
Touts disoun qu'es bengut fat.

Moulignè, boulur acabat,
Que ne doublo la moulduro,
E que cambio lou boun blat
Per de maysanto mesturo, *(bis)*
Sans crento de se danna,
Car nou fay res que pana.

Aquel bourrico s'es couffat
De prouduire sous oubratges;
Bèn en bilo coumo un fat,
Accoursat per lous maynatges *(bis)*
Al soun de la *Guilloneù* [31]
Per lou destraca puleù.

Nas tout fèy pes camouflets,
E sot per dessus las bornos,
Gaùtos à pourta soufflets,
Tèsto remplido de cornos ; *(bis)*
Ase toutjour bien bastat,
Chabriè, tal es soun estat!

You counèssi tres mestiès
Que me serion fort à cargo :
Sèt tailhurs, sèt tessendiès,
Sèt moulignès de ta cargo. *(bis)*
Tres cots sèt fan bint e un,
Bien triples fripouns cadun !

CHANSON

Contre le meunier de Pèbre

A l'approche de Noël,
Amis, il faut qu'on célèbre
Le nom d'un rimeur nouvel,
Et c'est le meunier de Pèbre. *(bis)*
Il en est si bien coiffé,
Qu'on dit qu'il est insensé !

Meunier, voleur achevé,
Qui fait double la mouture,
Et qui change le bon blé
Contre une affreuse mixture. *(bis)*
Sans crainte de se damner,
Il ne fait rien que voler.

Cet âne s'est mis en tête
De nous réciter ses vers ;
Lorsqu'il sort, il est si bête
Que, les enfants, ces pervers, *(bis)*
Pour le détraquer plus vite,
En musique lui font suite.

Nez fait pour les camouflets,
Sot outrepassant les bornes,
Face appelant les soufflets,
Tête supportant des cornes, *(bis)*
Ane toujours sous le bât,
Chabrié, tel est son état !

Moi, je connais trois métiers
Qui me seraient fort à charge :
Sept tailleurs et sept meuniers,
Sept tisserands de ta charge. *(bis)*
Trois fois sept font vingt-et-un,
Bien triples fripons chacun !

AUTRO CANSOU

Countro lou mèmo

Messius e damos, Diù bous gard !
You souy bengut per bous fa part
D'uno croustilhouso noubèlo,
D'un moulignè cap sans cerbèlo.

Un passo-sot, un double gnès,
Lou pus boulur des moulignès,
Per fa la pus mendro rimailho,
Soun cap nèt e jour se trabailho.

El cresio de me chagrina !
Se nou sabio pas may pana,
N'aùrio pas balen uno pito
E serio gus touto sa bito.

El qu'enpleno trop lou bouissèl,
Cresès, bous, qu'angue dret al Cèl ?
A may usat de panatori,
Qu'un noutari de l'escritori.

Aquel' pèsto de reboujou,
Double boulur, double pinsou,
Sot al delay de toutos bornos,
Que prèn per capela sas cornos?

Uno perruco de tignous,
Un senpèste de legagnous,
Qu'on pot dire sans escrupulo,
Que semblo lou bourreù de Tulo.

Un abariciùs dès pus grands,
Qu'à brèspos, lou jour de Touts Sans,
Nou dounèt de soun panatori
Qu'un dignè per l'Esprecatori.

AUTRE CHANSON

Contre le même

Messieurs et dames, Dieu vous gard' !
Je suis venu vous faire part
D'une croustilleuse nouvelle
Touchant un meunier sans cervelle.

Un triple sot, double niais,
Le plus grand voleur des meuniers,
Qui pour trouver la moindre rime,
Tant la nuit que le jour, s'escrime.

Il croyait donc me chagriner!
S'il ne savait pas mieux voler,
Il serait peu digne d'envie
Et serait gueux toute sa vie.

Lui qui remplit trop le boisseau,
Au Ciel il n'ira pas sitôt.
Il a plus usé du grimoire,
Qu'un notaire de l'écritoire.

Cette peste d'aliboron,
Double voleur, double pinson,
Sot au-delà de toutes bornes,
Que prend-il pour couvrir ses cornes?

Une perruque de teigneux,
Un assemblage immonde, affreux.
Et l'on peut dire, sans scrupule,
Qu'il ressemble au bourreau de Tulle.

Un avaricieux très malin,
Qui, pendant vêpres, à Toussaint,
Ne donna de son vol notoire
Qu'un denier pour le purgatoire.

Cresen de n'abe dounat trop,
Al mouli s'enfut al galop,
E quito Sento-Catharino [32]
Per tourna deyma la farino.

[33] Las tres pugnèros e l'escat,
Del zou boto tout à l'assat.
Acos un filou per naturo,
Tabe tout lou monde murmuro.

Amay digun nou dis un mot.
Caùcun diùrio fa lou counplot
De li douna las estribièros,
Noun pas praco per las carrèros,

Mès dins un carrerot estret,
Per mor d'y aprene soun dret,
E nou passa jamay pus outre,
Car que boulès fa d'un jean-foutre !

Es tan boulur coumo gelous
Dunpey lou cap dunco as talous.
Ne cres sa fenno coutinaùdo [34],
De tan que n'a la testo caùdo.

Que lou fay couyoul [35] sans defaùt.
M'es pla juste qu'aquel maraùd
Porte de cornos sus la tèsto,
Quand sa fenno sio may hounèsto.



Pensant même avoir donné trop,
Au moulin courut au galop,
Et quitta Sainte-Catherine
Pour aller dîmer la farine.

Les trois picotins et l'écho,
Il vous le met tout à l'assaut ;
C'est un flibustier de nature,
Aussi tout le monde murmure.

Cependant nul ne parle haut.
On devrait faire le complot
De lui donner les étrivières,
Non pourtant en pleines lumières,

Mais bien dans un passage étroit,
Pour le pénétrer de son droit,
Et pour qu'il ne passe plus outre ;
Quel cas faites-vous d'un jean-foutre ?

Aussi jaloux qu'il est fripon
De la tête jusqu'au talon ;
Il croit que sa femme est coquette,
— Tant il a de feu dans la tête, —

Et le fait cocu sans défaut.
Il est juste que ce maraud
Porte des cornes sur la tête,
Bien que sa femme soit honnête.



CANSOU

En reparatiù de las precedèntos

Aro bèni de councebre
Per un sentimen noubèl
Que lou moulignè de Pebre
Es un moulignè fidèl.
    Caùso siguro,
    Mèmo enquèro un cot,
    Que quand moulduro
    Nou prèn jamay trop.

Quand un sat de blat moulduro,
Tant lou se que lou mati,
Forço mounde m'assiguro
Que n'en prèn qu'un pecouti.
    D'aco nou tengue,
    Per gagna lou Cèl,
    Cal que n'en prengue
    Res qu'un mèt bouyssèl.

Per qu'ey fèy la negro enjuro
De dire patantomen
Que canbiabo sa mesturo
Dambe nostre bèl froumen,
    You nou me cresi
    Fort de moun coustat,
    Perço que besi
    Que n'es pas bertat.

El a, zou pot dire enquèro,
Perque z'ey mes en questiù,
La may bèlo moulignèro
De touts lous moulis de riù :
    Fenno bertuouso,
    N'en toumbi d'accord,

CHANSON

En réparation des deux qui précèdent

Je m'aperçois à cette heure,
Par un sentiment nouveau,
Oui, que Pèbre est la demeure
D'un meunier très comme il faut.
    C'est chose bien sûre,
    Je le dis tout haut,
    Que pour la mouture
    Il ne prend pas trop.

Du sac de blé qu'il mesure,
Soit le soir, soit le matin,
Tout le monde nous assure
Qu'il ne prend qu'un picotin.
    A cela ne tienne,
    Pour aller là-haut,
    Il faut qu'il ne prenne
    Qu'un demi-boisseau.

Ayant fait la noire injure
De prétendre ouvertement
Qu'il échangeait sa mixture
Contre notre beau froment,
    Je ne me crois pas
    Fort de mon côté,
    Car je m'aperçois
    Que ce n'est pas vrai.

Il a, son âme en est fière,
Puisqu'il en fût question,
La plus charmante meunière
Des moulins de ce canton.
    Femme vertueuse,
    J'en tombe d'accord ;

E qui l'accuso
A lou pus grand tort.

Se la gelousio lou peno,
Acos un mal qu'es coumun;
Car, de gelous de lour fenno,
Toutjour s'en trobo caùcun.
Serio be pire
S'èro fèy couyoul,
Mès pourio dire
Que n'es pas lou soul!

Cal be que lous paùres biscoun,
Que n'an mailhos ni dignès,
Perque *Dominus vobiscum* [36]
Sousten tant lous moulignès;
Que quand s'afanoun
A fa de plangens,
Lous que may panoun
Soun las paùros gens.

Boulho mounta sul Parnasso
Que n'es pas soun ateliè,
Al bas rancoutrèt Daùbasso
Qu'y despanlèt l'escaliè;
Car lou Pegase
Qu'èro destacat,
Sur lou paùre ase
Se serio jetat.

Qui la croit coureuse
A le plus grand tort.

Et s'il a l'humeur jalouse,
Hélas ! c'est un mal commun,
Car, jaloux de leur épouse
Il en est toujours quelqu'un.
Ce serait bien pire
S'il était trompé,
Mais il pourrait dire
Son sort bien porté.

Il faut que le pauvre, en somme,
Qui n'a mailles ni deniers,
Vive, puisque *D... vobiscum*
Soutient si bien les meuniers;
Car lorsqu'ils s'affolent
Et font les plaignants,
Ceux qui le plus volent
Sont les pauvres gens.

Il gravissait le Parnasse
Qui n'est pas son atelier,
En bas il trouva Daubasse
Qui démolit l'escalier.
Pégase irritable
Etant détaché,
Sur le pauvre diable
Se serait jeté !



JEREMIADOS DE LAS MOUNJOS [37]

Se lou boun Diù fasio miracle,
E qu'arribès aquel spectacle,
Que lou couben se canbiario,
E que lou Papo n'ordounesse
Que qui bol sourti sourtiguesse,
Pas uno nou damourario.

Nostros mayres, per èstre urousos,
Nous an randudos malurousos.
Lous plases nou lour manquoun pas ;
E nous aùtros, paùros captibos,
Sèn enterrados toutos bibos
Dins aqueste maùdit sejour.

Bèn uno so founfounilheto,
Ne fay souna la campaneto,
Li fay dire d'un toun malin :
Maùdito siogue la damoro
Que nou dirio jamay deforo !
Sounco : dedin, dedin, dedin !

Jerusalèn ! Jerusalèn !
Tant maytos sèn, tant languissèn...



SUL LET DE MORT [38]

Anèt tu, beleù you douma !
La mort en sa dailho à la ma,
You nou la besi pas que daysse
Ni ber, ni set, ni mol, ni dur ;
Coupo ço que nou fay que naysse,
Tapla coumo ço de madur.

LES PLAINTES DES NONNES

Si le bon Dieu faisait miracle,
Et s'il arrivait ce spectacle
Que notre couvent fût changé,
Et que le Pape eût ordonné
Que qui veut sortir peut le faire,
Aucune ne resterait guère.

Nos maîtresses, pour être heureuses,
Nous ont faites bien malheureuses.
Elles ont des plaisirs toujours,
Et nous autres, pauvres captives,
L'on nous enterre toutes vives
Dans ces noirs et maudits séjours.

Vient une sœur malicieuse,
Qui sonne la cloche railleuse,
Et lui fait dire dans ses chants :
« Maudite soit la demeure
D'où sortir n'est jamais l'heure !
Toujours dedans, dedans, dedans ! »

Jérusalem ! Jérusalem !
Plus nous sommes, plus nous languissons !



SUR SON LIT DE MORT

Aujourd'hui vous et moi demain.
La mort avec sa faux en main,
Je ne vois pas qu'elle ménage
Ni vert, ni sec, ni mou, ni dur.
Elle s'en prend au premier âge,
Tout comme à ce qui paraît mûr.

LAS NABETOS DE DELAY LOT[39]

Carnabal es coumo de funerailhos,
Perqu'es à la cùo de las tailhos.
N'es pas praco nostre proufit :
N'abèn lou falset escufit,
N'y rèsto que de cats de tajo.
Un ase, quand lou bat lou cajo,
Lou porto tout en dedingouès.
Sèn pla bastits del mèmo bouès[40].
Nascuts dins la paùro planeto,
Coumo las gens de la Nabeto,
Que gagnoun que siès blans, tres sols, quatorze ardits.
Acos pla bray sans countrodire.
Eh be ! Diù nous garde de pire.



LA MORT

Quand you besi la mort en sa dailho à la ma,
Bisita lous castels e sabra las cabanos,
You disi qu'es bien sot, qui cres que las campanos
Per el sounaran pas beleù lou lendouma.
You nou besi pas trop que la cruèlo daysse
Lou bouès enquèro bert, ni lou mol, ni lou dur.
You besi qu'ello prèn sio que fay pas que naysse,
Coumo nous aùs coupan un rasin bien madur.



LES NAVETTES DE L'AUTRE COTÉ DU LOT

Si Carnaval ressemble en tout aux funérailles,
C'est parce qu'il fait suite au paiement de nos tailles,
Ce qui, chacun le sait, donne peu de profit.
Aussi nous en avons le gousset déconfit,
Il ne nous reste rien que des têtes de pointe.
Un âne, quand le bât l'éreinte,
Le porte tout de haut en bas.
Nous sommes faits du même bois.
Nés sur notre pauvre planète,
Comme les gens de la Navette,
Gagnant chacun six blancs, trois sous, quatorze liards.
C'est vrai, l'on n'y peut contredire.
Eh bien ! Dieu nous garde de pire.



LA MORT

Lorsque je vois la mort avec sa faux en main,
Visiter les châteaux et sabrer la chaumière,
Je dis, bien fou qui croit que le glas funéraire
Pour lui ne pourra pas sonner le lendemain.
Car je ne vois pas trop que la cruelle laisse
Le bois encore vert, le tendre, ni le dur,
Je vois qu'elle prend tout, qu'il soit vieux ou qu'il naisse,
Comme nous, nous cueillons un beau raisin bien mûr.





SUR L'ESTAT DE L'HOME

POUÈMO

Quand la graço s'es retirado,
L'home sujet à sa passiù
Fadejo dins la tentatiù,
Coumo s'èro sa camarado.
Certo, l'home n'a pas counpres
Que tout soul ne diù bincre tres :
La car, lou demoun e lou mounde.
Se se defay de la bertut,
Qu'es la que cal que lou secounde,
Sans faùto cal que sio batùt.

L'home es un albre sans racino,
Per parla beritablomen,
Qu'es ranbersat al mendro ben,
E toutjour caùso de sa ruino.
Coumo pourra dounc teni bou,
Se n'a del Cèl caùquo fabou,
Quand sa passiù se rand mestresso
En tant de rancountres dibers,
Perço que nou y a que feblesso
Dedins aquel pastis de bers !

Se bisitan nostro naturo,
Per pla dire de qu'es questiù,



SUR L'ÉTAT DE L'HOMME

POÈME

Quand la grâce s'est retirée,
L'homme sujet aux passions
Caresse les tentations
Avec une ferveur marquée.
Alors, certe, il ne comprend pas
Qu'il est seul pour en vaincre trois :
La chair, le démon et le monde.
Et s'il dédaigne la vertu,
Seule force qui le seconde,
Sans faute il doit être battu.

L'homme est un arbre sans racine,
— Pour m'exprimer exactement —
Que renverse le moindre vent,
L'auteur de sa propre ruine.
Comment pourrait-il tenir bon,
S'il n'avait du Ciel quelque don,
Quand la passion est maîtresse
Dans tant de grands combats divers,
Alors qu'on ne voit que faiblesse
Dans ce receptacle de vers !

En regardant notre nature
— C'est là toute la question —

N'y troubaren que counfusiù,
Imbecillitat, pourrituro.
Qu'es un home deshabilhat ?
Qu'un sat de terro tout quilhat,
Ou de fèn, qu'es enquèro pire.
Per milhou decida soun sort,
L'home n'es res, s'atal cal dire,
Qu'uno carogno après sa mort !

Qu'es el malurous d'èstre antal ?
Noun pas, mès, que nou bous desplasio,
Se lou pecat lou rand mourtal,
Diù lou fay biùre per sa gracio,
En remedian à nostres mals.
Quand de toutjes lous animals
Nous aùs aro serian lous mendres,
Nou sèn pas fèys per resta antal :
Diù bol que nostre cors en cendres
Sorte del toumbel immourtal.

Se nostre ayul abio restat
Enquèro dins soun inoucenço,
Nou serio cat d'infirmitat,
Ni de peno, ni de souffrenço.
Del pecat l'home tout piùcèl
En terro troubario lou Cèl,
Sans èstre destruit del bas atge ;
E la mort que pourtan al pun,
Que fay pertout tant de rabatge,
Nou gaùsario touca digun.

Mès un cot pertout e jamay,
Lou pecat li balhèt lou titre
De poude prene quand li play
Lou pla bestit e lou-belitre ;
La barbaro es sans counpassiù,
E rodo per touto natiù,

L'on n'y voit que confusion,
Imbécillité, pourriture.
Qu'est un homme déshabillé ?
Rien qu'un sac de terre dressé,
Ou de fumier — chose bien pire ; —
Pour mieux qualifier son sort,
L'homme n'est rien, si je puis dire,
Qu'une charogne après sa mort.

Est-il malheureux d'être tel ?
Non, — que cela ne nous tracasse —
Si le péché le rend mortel,
Dieu le fait vivre par sa grâce,
En remédiant à ce mal.
Au rôle du moindre animal
Fallût-il même nous résoudre,
Nous ne devons point rester tels :
Dieu veut que notre corps en poudre
Sorte des tombeaux immortels.

Si notre aïeul était resté
Toujours avec son innocence,
Nous n'aurions nulle infirmité,
Nulle peine, nulle souffrance;
L'homme sans péché véniel
Sur terre trouverait le Ciel,
Sans succomber dès le jeune âge ;
Et la mort, qui nous attend tous
Et fait partout tant de ravage,
N'oserait se montrer à nous.

Mais, soit dit une bonne fois,
Le péché lui donna le titre
De pouvoir frapper à la fois
L'aristocrate et le belître.
Barbare, sans compassion,
Visitant toute nation,

Amay n'a pas besoun de guido.
Coumo la cruèlo se bey
La que pot terrassa la bido,
N'espragno pas lou quite rey.

La mort nou sat espragna res
Tant que pertout se bey mestresso ;
Caùque cot al mèt des plases,
Aqui bay planta la tristesso.
Per s'acquita de soun mestiè,
Nou li play pas de fa quartiè
A l'amourous, à l'amourouso ;
Car dins soun ordre rigourous,
Entremès lous bras de l'espouso,
Caùque cot bay rabi l'espous.

Coumo sa souberenetat
La rand dins lou mounde tant fièro,
S'enten dambe l'infirmitat
Coumo fan lous layrous en fièro.
Acos ello que de tous tems,
Sièt pas à pas lous accidens
Dambe sa balesto bandado,
Per poude lança soun matras ;
Tabe pertout es regardado
Ambe des èls de galitras.

Tant que se play dins lou boujol,
Des desordres e del rabatge,
Fay semblan d'oublida l'aùyol,
Per beni quèrre lou maynatge ;
Saquelay prèn tout à la fi,
N'espragno ni rey ni daùphi,
Praqui tout lou mounde la cregno
E l'enbisajo dam hourrou,
Parço que caùque cot bendegno
La bigno dambe lou bourrou.

Sans qu'il lui soit besoin de guide;
Comme la cruelle se voit
Partout apte à faire le vide,
Elle prend jusqu'au potentat.

Insatiable en ses désirs,
Tant qu'elle se voit la maîtresse,
Souvent au milieu des plaisirs
Elle va semer la tristesse.
Pour s'acquitter de son métier,
Elle ne fait point de quartier
A l'amoureux, à l'amoureuse ;
Dans son inflexible courroux,
Sur le sein de l'épouse heureuse
Parfois elle ravit l'époux.

Comme sa souveraineté
La rehausse de tant de gloire,
Elle suit la calamité
Comme font les larrons en foire.
C'est elle qui, dans tous les temps,
Suit pas à pas les acccidents,
Son arc tendu, toujours en garde,
Lançant le trait empoisonné ;
Aussi partout on la regarde
Avec un air de condamné.

Elle se fait comme un linceul,
Des désordres et du ravage,
Fait semblant d'oublier l'aïeul
Pour l'enfant du jeune ménage ;
Prenant d'ailleurs tout, à la fin,
N'épargnant ni roi, ni dauphin ;
Elle inspire une crainte étrange
Et nous donne à tous le frisson,
Car maintes fois elle vendange
Les vignes avec le bourgeon.

Boulès sabe de qui depen ?
L'Escrituro bous dira coumo
Quand al paûre Adam, lou serpen
Ajèt bien fèy gaffa la poumo.
Alabe la mort ayci-bas
A la bito gagnèt lou pas,
Per l'abali coumo un fantome;
Dins lou tribut que l'on li diù,
Cresès bous aùs qu'espragne l'home
Perque n'a pas espragnat Diù ?

Quand moun Diù fuguèt estacat
Sul la crout al mount del Calbèro,
La mort, qu'es lou fouet del pecat,
Nou counsiderèt pas qu'el èro
Lou Bèrbe eternel incarnat.
Aquel Diù, home humiliat,
Boulguèt essuga soun outratge.
De soun amour la grando ardou
Li dounguèt sur el l'abantatge
Qu'abio sur cado pecadou.

Infatigable per regna,
Mès que toun office s'abrounde,
Tu, qu'aro te fas tan cregna,
Que faras à la fi del mounde ?
Alabe faras un boun orp[41]
Milo cots plus negro qu'un gorp[42],
Del Paradis seras banido.
Après nous abe prou coustat,
Dins l'iffèr seras agrupido
Penden touto l'eternitat.

Per milhou dire la bertat,
Que l'iffèr diù douna de peno !
Madaysso de l'eternitat
Oun nou y a ni cap ni centeno.

Sait-on de qui la mort dépend ?
L'Ecriture nous dira comme :
Lorsque le Diable, — le serpent
A l'homme fit mordre la pomme,
La Mort vint alors ici-bas
A la vie emboîter le pas,
Pour la chasser comme un fantôme,
Sans lui rendre le moindre honneur.
Peut-elle donc épargner l'homme,
Quand elle a frappé le Sauveur !...

Lorsque le Christ fut attaché
A la Croix, sur le mont Calvaire,
La mort, ce grand fouet du péché,
Frappa sans se laisser distraire.
Il était pourtant assez fort
Pour pouvoir terrasser la mort.
Aimant mieux subir son outrage,
De son amour la grande ardeur
Lui donna sur lui l'avantage
Qu'elle avait sur chaque pécheur.

Infatigable pour régner
Et semer la terreur profonde,
Mort, qui te fais tant redouter,
Que feras-tu dans l'autre monde ?
Cent fois plus noire qu'un corbeau,
Vulgaire gibier de bourreau,
Oui, du Ciel tu seras bannie ;
Après nous avoir tant coûté,
Dans l'enfer tu seras enfouie
Pendant toute l'Eternité.

Or, pour tout dire, en vérité,
Que l'enfer doit causer de peine !
Echeveau de l'Eternité
Sans *bout,* hélas ! et sans *centaine :*

Qui pot mesura la loungou
Ni may juja de la rigou
D'aquel eternel esclabatge,
Oun lou soul plaze d'un moumen,
Après nostre pelerinatge,
Es punit eternèlomen !

L'eternitat a tant d'annados
Qu'uno n'en bal un regimen,
Car n'a fi ni coumençomen.
Atal loungos las y a dounados.
Toutos las feilhos de pes bos,
Tout lou sable menut e gros,
Qu'apilo la mer en tourmento,
Per bous pla dire la bertat,
Quand cado gra ne badrio trento,
Nou farion pas l'eternitat.

Oun l'eternitat aùra plaço,
Aqui res nou pourra suffi !
Qui pot tout, per la fa sans fi,
Fourrara touts lous tems à masso,
Lou passat dambe l'abeni,
Lou presen per lou sousteni.
Afin de la randre may pleno,
Dins cent milo ans cadra pensa
Que touto la fi de la peno
Sera de la recoumença.

Peno d'eternèlo durado,
Oun lou Diù que fuguèt tant bou,
Enflamara coumo un carbou
Lou cors dins l'amo reproubado.
D'aqueste pas, pecadou, bay
Medita lou noum de jamáy
Lèn del mounde e de sous fantomes ;
May de siècles, coumo l'on sap,

Qui peut mesurer la longueur,
Ou bien juger de la rigueur
De cet éternel esclavage,
Où le seul plaisir d'un moment,
Après notre pélerinage,
Se punit éternellement.

L'Eternité, suite d'années
Dont l'une vaut un régiment,
Est sans fin ni commencement,
— Ainsi Dieu les a façonnées. —
Toutes les feuilles de nos bois,
Tous les grains de sable à la fois
Qu'entasse la mer en tourmente —
Pour bien dire la vérité,
Chaque grain en valût-il trente,
Ne feraient pas l'Eternité.

Où l'Eternité prendra place,
Là ne pourra suffire rien ;
Qui peut tout, la voulant sans fin,
Entassera les temps en masse :
Avec le passé l'avenir,
Le présent pour les soutenir,
Afin de la rendre plus pleine :
Dans mille ans il faudra penser
Que toute la fin de sa peine
Sera de la recommencer.

Peine d'éternelle durée,
Où le bon Dieu qui fut si bon
Enflammera comme un charbon
Le corps dans l'âme réprouvée !...
Or, de ce pas, pécheurs, allez
Méditer le mot de *jamais*,
Loin du monde et de ses fantômes ;
Eût-on plus de siècles en tout

Que dins l'ayre nou y a d'atomes
Nou y atengeran pas al cap.

Nous-aùs qu'abèn tant loc de cregne,
Nous-aùs tant sujèts à peca,
Anguen biste nous abrita
Dins las plagos de Nostre Segne.
Que per lou resto de la bido,
Lou cur proufoundomen countrit
A la doulou laxe la brido.
Damanden touts un cur marrit[43] :
S'a l'abeni nou pècan plus,
Aùren la pago des elus.



Que l'atmosphère n'a d'atômes,
On n'en atteindrait pas le bout.

Avec tant de motifs de crainte,
Nous, toujours si prêts à pécher,
Allons bien vite nous cacher
Sous l'aile de Dieu sans contrainte.
Que le cœur repentant, contrit,
A la douleur qui le meurtrit,
S'abandonne alors pour la vie.
Résolus à ne pécher plus,
Observant la vertu bénie,
Nous aurons le lot des élus.





SUR LA MORT

POUÈMO

La mort n'entèn pas badinatge,
Prèn lou bièl coumo lou maynatge ;
Sa faù se permèno pertout,
Es al cap, al mèt, es al bout.
Soun regard à tal pun nous peno,
Que glaço lou sang dins la beno.
Quand lou toumbèl mostro soun bord,
L'eternitat pares d'abord.
Sans sabe s'es bouno ou maùbèso,
Trouban toutjour un Diù que pèso
Toutos caùsos al trebuquet,
E qu'a deja mes al croujet
L'eccès de sa misericordo,
Car cat pus de perdou n'accordo,
Quand abèn fèy lou darrè pas.
Faren bien de nous flata pas,
La mort es un cot departido.
Touto persouno es abertido
De se prepara grandomen
A randre urous aquel moumen
Que nous separo de la terro.
Lou demoun nous fara la guerro,
E riscaren de sucoumba
Se n'abèn de bertut en ma.



SUR LA MORT

POÈME

La mort n'entend pas badinage,
Elle atteint et vieux et jeune âge :
Sa faux se promène partout,
Et frappe tête, milieu, bout.
Son regard à ce point nous peine,
Qu'elle glace le sang en veine.
Quand le tombeau montre son bord,
L'éternité paraît d'abord ;
Et qu'elle soit bonne ou mauvaise,
Nous trouvons toujours Dieu qui pèse
Toutes choses au trébuchet.
Ayant déjà mis au creuset
L'excès de sa miséricorde ,
Plus aucun pardon il n'accorde
Lorsqu'est fait notre dernier pas.
Ne nous illusionnons pas,
Car la mort est une partie ;
Toute personne est avertie
De se préparer prudemment
A passer le dernier moment
Qui nous sépare de la terre.
Le démon nous fera la guerre,
Bien vite nous serons battus
Si nous manquons trop de vertus.

Countro el, digun, digun ni pario,
Se n'es armat de la pregario,
De junes e de caritat.
Acos es de necessitat
Dins aquel affa d'impourtenço :
Pratiquèn doun la penitenço,
Coumo lous que soun tapla morts,
Qu'an quîtat bes, cargos, tresors,
Per ana medita deforo
L'eternitat que lour damoro.
Urous qui lotjo dins un roc !
Un home juste trobo loc
De bailha, qùaque sa car grounde,
Un cot de pè sul nas del mounde,
Que n'es counpousat que d'abus,
Que se fay riche e n'es que gus ;
Car n'a pas, coumo touts l'obserboun,
De que paga lous que lou serboun.

Sas aùnous e sas dignitats
Soun enflados de banitats
E plenos de ben coumo un orgue.
Mès atendèn que l'home morgue ;
Alabe beyra que sous jours
Aùran fèy pus biste lour cours
Que n'es burlat un fèt de palho ;
Acos pus sigur que la tailho
Que se pago cad'an al rey.
Après l'exemple que s'en bey,
You nou cambiarioy pas de bito ?
Sabi que la mort precipito
Caùque cot al bas de l'iffèr.
You n'aurèy pus lou còr de fèr,
Coumo ey agut, per cat de paùre,
Perçe qu'acos me fara claùre
Tot ou tard dins lou paradis.
Farèy ço que la louè me dis,

Point d'illusion à se faire
Sans être armé de la prière,
Du jeûne et de la charité ;
C'est de toute nécessité.
Dans cette affaire d'importance,
Pratiquons donc la pénitence.
Comme ceux qui sont déjà morts,
Abandonnant charges, trésors,
Pour aller méditer sur l'heure
L'éternité qui nous demeure.
Heureux qui loge dans un lieu
D'où l'homme juste trouve lieu
De lancer, lorsque sa chair gronde,
Un coup de pied au nez du monde,
Composé d'abus si nombreux,
Qui se dit riche et n'est que gueux :
Il n'a pas, comme tous l'observent,
De quoi payer ceux qui le servent.

Ses honneurs et ses dignités
Ne sont rien que des vanités,
Vides comme l'orgue qui pleure.
Mais attendons que l'homme meure ;
Alors on verra que ses jours
Auront plus vite fait leur cours
Que ne brûlent les feux de paille.
C'est plus assuré que la taille,
Que, tous les ans, on paie au roi.
Après l'exemple qu'on en voit,
Je ne changerai pas de vie ?
Sachant que la mort expédie
Quelquefois au fond de l'enfer ;
Je n'aurai plus le cœur de fer
Pour quelque pauvre créature,
Car cela me ferait exclure
Tôt ou tard du saint paradis :
Je suivrai de la loi l'avis,

E tout ço qu'es bien necessari,
Per qu'atal cal que me prepari
En d'aquel moumen dangeyrous...
La mort bèn coumo lous layrous.

Es uno souberèno inquièto,
Que quand nous a frappats nous jèto
Dins lous bras de l'eternitat.
Perque n'ey, you, pas meditat
Nèt e jour sur aquel passatge,
Surtout lorsque dins lou jouyne atge,
De la bertut l'on s'es mouquat !
Sabi qu'un jour, dins Josaphat,
Daban loû Bèrbe, fil de l'home,
Des pecats durbiran lou tome.
Que tremblaran lous pecadous
Quand nou beyran que de carbous !
Nous-aùs, helas! paùros manobros,
Que debendren sans bounos obros ?
Daban el, toutos las natiùs
Que seran sans bounos actiùs,
Dambe touts lous crimes à lujos,
E la terro se mètra à fujos,
E lou Cèl oun es lou soulel
Se gandira de daban el ;
Las estèlos tant naù mountados,
A sous pès las beyren tounbados
Per respecta la majestat
D'aquel Diù de seberitat.

Sous arrèts biùs sans èstre estranges,
Faran mèmo trembla lous anges
E lou grand troupèl des élus.
Lous criminels n'en pouyran plus ;
L'espouèr sera men qu'uno bourdo,
La bièrges lour fara la sourdo,
E touts lous objèts que beyran

Et ferai tout le nécessaire
Pour me préparer à bien faire
A ce moment plein de frayeurs...
La mort vient comme les voleurs.

C'est une souveraine inquiète
Qui nous frappe et puis nous rejette
Dans les bras de l'éternité ;
Ah ! que n'ai-je donc médité
Et nuit et jour sur ce passage,
Surtout lorsque, dans son jeune âge,
De la vertu l'on fait le fat.
Je sais qu'un jour dans Josaphat,
Devant le Verbe, fils de l'homme,
Des péchés s'ouvrira le tome.
Alors trembleront les méchants,
Ne voyant que charbons ardents !
Et nous autres, pauvres manœuvres,
Que devenir sans bonnes œuvres ?
Devant lui toutes nations
Etant sans bonnes actions,
Avec leurs crimes feront suite,
Et la terre prendra la fuite ;
Le Ciel où le soleil a lui
Se dérobera devant lui ;
Les étoiles si haut montées
A ses pieds seront rejetées,
Pour respecter la majesté
De ce Dieu de sévérité.

Ses arrêts, vifs mais non étranges,
Feront même trembler les anges
Et le grand troupeau des élus.
Les criminels n'y tiendront plus.
L'espoir sera moins qu'une bourde,
La Vierge pour eux sera sourde ;
Et tous les objets qu'ils verront

Sans cesso lous accusaran
Daban aquel juje equitable.
Ha ! que l'home es bien miserable
De nou pensa suriùsomen
Sur la mort e lou jujomen,
Que bendran coumo lou deluge !
Oun troubarèy-you moun refuge ?
Sera-ço al mèt de mous amits ?
Quand n'aùrioy coumo de froumits,
Coumo nou serèy pus lou qu'èri,
M'oublidaran al cementèri.



Sans cesse les accuseront,
Pardevant ce juge équitable.
Hélas! que l'homme est misérable,
De ne penser sérieusement
A la mort et au jugement,
Qui viendront comme le déluge !
Où donc trouverai-je un refuge ?
Sera-ce parmi mes amis ?
En eussè-je comme fourmis,
N'ayant plus ma forme première,
Ils m'oublieront au cimetière.





LAS QUATRE FIS DE L'HOME

POUÈMO

Mounde, acos pla bertat que nou sès qu'un fantome,
Que traballies sans cesso à la perto de l'home ;
Dins bien d'oustals oun Diù repend sa bouno aùdou,
Tu bas pana lou sen per lou fa pecadou.
Coumo mountaren doun oun lotjoun las planètos,
S'enbrassan lous plazes doun nous fas enbejetos ?
C'en es fèy, se per tu nous dayssan endroumi,
Del Cèl, dins lou moumen, perdèn lou boun cami.
Traytes e bils plazes doun lous remors tracassoun,
Diùrion èstre maùdits per lous homes que passoun.
Cadun es ayci-bas coumo un pic sur la branco,
Que se paùso un moumen, e de suito descampo.
Abèn daban lous èls la loungo eternitat,
E souben y dintran sans y abe pensat.
Lou tem passat n'es pus, lou presen nous escapo,
L'abeni nous atten ; apèy, quand nous attrapo,
Nous trayno daban Diù justomen irritat
Countro lou pecadou remplit d'iniquitat.

Que l'home es abuglat ! Qu'es sot e miserable !
De quita la bertut, qu'es ço de pus aymable,
Per de plazes troumpurs doun l'home es abertit
Que nou y restara qu'un triste repentit ;
Estre estat per un Diù toutjour fret coumo malbre ;
N'abe jamay pourtat aquel benesit albre,



LES QUATRE FINS DE L'HOMME

POÈME

Monde, il est donc bien vrai que tu n'es qu'un fantôme :
Tu travailles sans cesse à la perte de l'homme ;
Sous bien des toits où Dieu répand sa bonne odeur,
Tu vas voler le saint pour le faire pécheur.
Comment monterons-nous où logent les planètes,
Si nous nous arrêtons aux plaisirs déshonnêtes ?
C'en est fait, si par toi nous nous laissons gagner,
Du droit chemin du Ciel tu vas nous éloigner.
Traîtres et vils plaisirs dont les remords tracassent,
Que n'êtes-vous maudits par les hommes qui passent.
Chacun est ici-bas comme un oiseau qui campe
Sur la branche un moment et de suite décampe.
Nous avons devant nous la longue éternité,
Et nous mourons sans nous en être inquiété.
Le temps passé n'est plus, le présent nous échappe,
L'avenir nous attend, puis, quand il nous attrape,
Nous allons devant Dieu justement irrité
Contre le grand pécheur rempli d'iniquité.

Que l'homme est aveuglé ! Qu'il est sot, misérable !
De quitter la vertu, douce et toujours aimable,
Pour des plaisirs trompeurs, dont il est prévenu,
Qu'ils ne lui laissent rien qu'un regret continu :
Avoir toujours été pour Dieu froid comme un marbre,
N'avoir jamais porté ce bénit et saint arbre,

Oun sur lou mount Calbèro un Diù crucificat
Espoutiguèt l'iffèr, la mort e lou pecat ;
Quand l'amo, de soun cors, se sera despartido,
Qu'uno sanglanto crout se randra sa partido,
Coumo aquel sang precious sera nostre aboucat ?
Que fara lou boun Diù qu'abèn crucificat ?
Lou noumbre de pecats que nous aùtres aùren
A cadun apprendra soun triste jujomen.
Per bounhur, aquel sang que lou Crist nous accordo,
Tant que sèn ayci-bas, crido misericordo;
Mès à soun jujomen noumat unibersèl,
Aquel sang cridara pus fort que lou d'Abèl.
Aquel jour de terrou, de plous e de biùlenco,
Beyren touts aquel sang damanda sa bengenço.
Lou Crist y moustrara sous membres massacrats,
E la pèsso de boy oun èroun clabelats.

A lous qu'aùran pagat l'amour d'ingratitudo,
Aquel grand rey qu'es mort de la mort la pus rudo,
E que nous a dubèrt las portos de sa cour,
Coundannara l'ingrat à burla nèt e jour.
Lou darrè jujomen que l'abeni presento
Fara que morts e biùs seran sazits de crento.
La Luno e lou Soulel que soun al firmomen,
Sans faùto marquaran aquel grand jujomen.
Despoulhat de l'amour qu'abio tant en coustumo,
Ple de sa majestat, mountat sur uno brumo,
Armat d'un coutelas as dus tals aguzat,
Al dret coumo al rebèr frappara l'home ingrat.
La rajo de l'iffèr, per lors descadenado,
Touts lous demouns sur pè, rengats coumo uno armado,
Renegant touts al cot, coumo de malurous,
Plounjaran la terrou dins lous cors pecadous.
L'agnèl que per nous aùs s'immoulèt sul Calbèro
Se beyra tout claùfit de rajo e de coulèro ;
El, qu'abio perdounat juscos à sous bourreùs,
N'aùra countro nous aùs que foudros e carreùs.

Où, sur le mont Calvaire, un Dieu crucifié
Ecrasa le démon, la mort et le péché !...
Quand l'âme de son corps se sera séparée,
Qu'une sanglante croix lui sera préparée,
Comment ce sang divin plaidera-t-il pour nous?
Que fera le bon Dieu crucifié par nous?
Le nombre de péchés que chacun comptera,
Son triste jugement alors le lui dira.
Or par bonheur ce sang, que le Christ nous accorde,
Tant que nous respirons lui dit : miséricorde !
Mais à son jugement qu'on nomme universel,
Ce même sang criera plus que celui d'Abel.
En ce jour de terreur, de pleurs, de violence,
Nous verrons tous ce sang demander sa vengeance.
Le Christ nous montrera ses membres massacrés
Et le bois sur lequel ils ont été cloués.

Malheur à qui l'aura payé d'ingratitude!
Ce grand roi qui mourut de la mort la plus rude,
Qui nous ouvrit à tous les portes de sa cour,
Condamnera l'ingrat à brûler nuit et jour.
Le jugement dernier, qui nous attend sans feinte,
Fera que morts et vifs seront saisis de crainte.
La lune et le soleil, qui sont au firmament,
Sans faute marqueront ce dernier jugement.
Dépouillé de l'amour dont il fit tant d'usage,
Plein de sa majesté, monté sur un nuage,
Armé d'un coutelas en tous sens aiguisé,
Il frappera partout l'homme ingrat sans pitié.
La fureur de l'enfer en ce jour déchaînée,
Tous les démons sur pied, rangés comme une armée,
Relégant tout alors dans un commun malheur,
Plongeront la terreur dans l'âme du pécheur.
L'agneau qui s'immola pour nous sur le Calvaire,
En lui ne sentira que rage et que colère;
Lui qui sut pardonner jusques à ses bourreaux,
N'aura plus contre nous que foudres et carreaux.

Qual-home prou hardit gaûzara se resoudre
A s'aprousca d'un Diù armat de soun tounoudre?
Quand l'agnèl se sera counbertit en lioun,
Que de suzou beyren coula de nostre froun!
Diù lou pay nou pourra, fachat à touto outrenço,
Empacha que soun fil ne prengue sa bengenço.
Nou se parlara pus de gracio, de perdou,
Mès soulomen d'arrèts countro lou pecadou.
Bezès se nou gna pas bien de rasou de cregne
Quand lou juje de touts diù èstre Nostre Segne?
Lous mayssans pourran pus imploura de secours;
Sans egard, la justiço agira sans detours.
Cadra be, per sigur, que l'home se demounte
Quand se beyra fourçat de randre un fidèl counte.
Nou pourra catcha res daban un Diù que sat
Jusqu'al noumbre de pièls qu'abèn à nostre cat.

Lous pecats de luxuro e de la medisenço
Parestran ço que soun, en sa sento presenço.
Ço que nous-aùs cresèn èstre prin coumo un fièl,
Zou beyren alabe ta gros coumo un grumèl.
La councienço dira dabor : You me declari
Per èstre des pecats lou temoin oculari.
Tabe, tant que l'esprit resto dins soun fourreù,
Nou cesso d'exerça l'office de bourreù.
Acos lou soubeni, quand la poù acouleto
Un paûre criminèl qu'es dessus la seleto,
Counbenen de soun crime e counfus de soun sort,
Aten sans se boutja sa sentenço de mort.
Tout home diù s'atendre à la mèmo sentenço
Se n'a fèy tout al men caùques ans peñitenço.
Es dit que lous elus, sigurs d'èstre salbats,
Aquel jour aûran poù d'èstre de reproubats.
Lou demoun alabe, daban lou fil de l'home,
De faùtos à fouysou moustrara may d'un tome.
Que l'home sera triste e soun cors abatut,
Quand beyra tout countat e res de rabatut!

Quel homme assez hardi pourra-t-il se résoudre
A s'approcher d'un Dieu tout armé de sa foudre ?
Lorsque l'agneau sera devenu le lion
Que de sueur alors nous sentirons au front !
Dieu ne pourra, fâché dès lors à toute outrance,
Empêcher que son fils ne prenne sa vengeance.
On ne parlera plus de grâces, de faveurs,
Mais seulement d'arrêts contre tous les pécheurs.
Voyez, si ce n'est pas une crainte suprême
Quand le juge de tous doit être Dieu lui-même.
Les méchants ne pourront implorer de secours ;
Froidement, la justice agira sans recours.
Il faudra bien, pour sûr, que l'homme se démonte,
Lorsqu'il se sentira forcé de rendre compte.
Il ne pourra cacher rien devant Dieu qui sait
Le nombre de cheveux que chacun possédait.

Les péchés de luxure et de la médisance
Paraîtront ce qu'ils sont, en sa sainte présence.
Ce qui nous apparaît comme un fil du fuseau,
Nous le verrons alors gros comme un écheveau.
Je déclare d'abord, dira la conscience,
Que je fus le témoin de toute défaillance.
Ainsi, tant que l'esprit reste dans le fourreau,
Il fait sur notre corps l'office de bourreau.
Et cela fait songer, quand l'agent le collette,
Au pauvre criminel assis sur la sellette,
Convaincu de son crime et confus de son sort,
Il attend sans broncher sa sentence de mort.
Tout homme doit s'attendre à la même sentence,
S'il n'a fait tout au moins quelque temps pénitence.
On dit que les élus, certains d'être sauvés,
Auront peur, ce jour-là, d'être des réprouvés.
Et le démon alors, devant le fils de l'homme,
De fautes à foison montrera plus d'un tome.
Que l'homme sera triste et son corps abattu,
En voyant tout compté, sans rien de rabattu !

Cadra counta despèy la pus mendro pensado,
Qu'es partido del cors dins la bito passado ;
Lous desirs lèn del Cèl, lous inutiles mots,
Tout acos, aquel jour, nous sera mes sus pots.

A moun ange dirèy : Rescound-me sous toun alo,
Quand Diù prounounçara sa sentenço mourtalo.
Car se Diù me metio de soun coustat esquèr,
Acos serio sigur qu'anirioy en iffèr.
Que debendren, nous-aùs ? Car la Sento Escrituro
Dis qu'acos es reèl e noun pas en figuro.
Lou Bèrbe del boun Diù nous abertis à touts
Que per gagna lou Cèl nous cal pourta sa crouts.
Touts lous que soun urous, acos bay pla sans dire,
An fugit lous plazes ou soun morts per martire.
Tabe dins l'Ebangile es dit e remarcat
Que lou soul boun layrou l'agut à boun mercat.
Lous uns y soun benguts à forço de biùlenços,
E lous autres en fan de rudos penitenços ;
Amay an crejegut, après tant de trabal,
Nou l'abe pas crounpat lou quart de ço que bal.
Farian nostre salut, affa que nous regardo,
S'abian de fe tant gros qu'un soul gra de moustardo ;
Se cresian coumo cal ço que la fe nous dis,
Crerian touts à l'iffèr amay al paradis.

Oun es aquel iffèr per puni touto offenço ?
Es oun se trobo Diù exerçant sa bengenço.
Bastit à l'escuragno en de braziès ardens,
Nul dannat n'y sera sans regagna las dens.
Estre dins un iffèr, qual estat deplourable !
Cajot qu'èro bastit unicomen pel diable ;
Oun tout n'es que blasfèmo e maleditiù,
Dambe lou soubeni de la perto d'un Diù.
Qual malurous estat per uno amo dannado !
Estre dins un iffèr toutjour encadenado,
Sans y beyre jamay ni luno, ni soulel ;
Quand un home es dannat, tout es finit per el.

L'on nous comptera jusqu'à la moindre pensée
Eclose dans le cœur, à l'époque passée ;
Les désirs loin du Ciel, et les mots déplacés,
Ce jour-là, sous nos yeux, hélas! seront placés.

— Mon bon ange gardien, cache-moi sous ton aile
Quand Dieu prononcera sa sentence mortelle !
Car si Dieu me plaçait à son mauvais côté,
C'est qu'au feu de l'enfer je serais destiné.
Que deviendrons-nous tous? Car la Sainte Ecriture
Dit que c'est bien réel et non pas en figure.
Le Verbe du bon Dieu nous prévint maintes fois
Que pour gagner le ciel il faut porter sa croix.
Tous ceux qui sont heureux, et cela va sans dire,
Ont fui tous les plaisirs ou subi le martyre.
Aussi, dans l'Evangile, il est bien observé,
Que seul le bon larron fut quitte à bon marché.
Les uns y sont venus à force de souffrances,
Et les autres après de dures pénitences;
Même ils croient, malgré tant de travaux accomplis,
Ne l'avoir acheté que le quart de son prix.
Nous aurions le salut, chose qui nous regarde,
Si nous avions de foi comme un grain de moutarde;
Si nous croyions, ô foi! tout ce que tu nous dis,
Nous croirions à l'enfer ainsi qu'au Paradis.

Où donc est cet enfer pour punir toute offense ?
Il est où le Seigneur exerce sa vengeance,
Bâti dans l'ombre épaisse, en des brasiers ardents,
Nul damné n'y sera sans grimacer des dents.
Être dans un enfer, quel état déplorable !
Cachot qui fut bâti seulement pour le diable ;
Où tout n'est que blasphème.... Oh ! l'implacable lieu,
Avec le souvenir de la perte d'un Dieu.
Quel malheureux état pour une âme damnée!
Être dans un enfer pour toujours enchaînée,
Où la lune jamais ni le soleil n'ont lui;
Quand un homme est damné, tout est fini pour lui.

You disi qu'un dannat que la flamo deboro
Souffro milo cots may qu'un rounput sur sa rodo :
Un patien ayci-bas bey fini soun tourmen;
Mès en iffèr toutjour on souffro egalomen.
Estre per de demouns tourturat sans espragno,
N'abe que de dannats, de carbous per counpagno !
Qual sort que de souffri touto uno eternitat,
Doun milo milhars d'ans nou fan pas la mitat !

D'aquels jours eternels que nous occupoun gayre,
Lous ans surpassaran lous atomes de l'ayre,
Las felhos de pes bos, del sable touts lous gras,
Sans que Diù que pot tout bolgue flaqua soun bras.
Qui penso coumo cal à sa loungo durado,
A soun cors tout tremblen, a soun amo effarado !
Per parla de l'iffèr, que pot se dire may
Sounquo que sous tourmens nou finiran jamay ?
Mès d'aquel Paradis, l'oustal de Diù lou payre,
Sen Pol n'a dit bèl cot, amay nou n'a dit gayre,
Perço qu'aquel sejour oun soun lous bienurous
Es enquèro pus bèl que l'iffèr n'es affrous.
L'aùrelho se nous dis : Ah ! la bouno noubèlo !
N'aùzit jamay parla d'uno caùso ta bèlo.
Dins soun rabissomen se troubèt tout surpres
Quand bit ço que l'esprit de digun n'a counpres.

Tout y ris, tout y canto, amay digun n'y plouro ;
Lou qu'a milo ans qu'y es nou counto qu'un quart d'houro.
Car de tant qu'y fay bou, per dire la bertat,
Lous elus troubaran courto l'eternitat.
Aqui seran units tous lous plazes en masso,
Aqui l'on y beyra l'Eternel faço à faço.
Aqui l'on s'applaùdis de sa felicitat,
Perço que durara touto uno eternitat.
Beyre soun creatur e l'ayma sans mesuro,
Acos tout ço que pot boule la creaturo.
Ah ! qual countentomen d'èstre dans lous elus
E pousseda soun Diù per nou lou perdre plus !

Je dis qu'un condamné dont la flamme se joue,
Souffre mille fois plus qu'un homme sur la roue :
La victime, ici-bas, voit finir son tourment,
Mais, en enfer, toujours on souffre également.
Être par le démon pris sans qu'il vous épargne,
N'avoir que des damnés, des charbons, pour compagne !
Quel sort que de souffrir toute une éternité
Dont mille milliards d'ans ne font pas la moitié.

De ces jours, hélas ! qui ne nous occupent guère,
Les ans dépasseront les corps dans l'atmosphère,
Et tous les grains de sable, et les feuilles des bois,
Sans que Dieu qui peut tout veuille adoucir son bras.
Qui pense comme il faut à sa longue durée
A le corps tout tremblant, l'âme toute effarée.
Pour parler de l'enfer, que dirons-nous de plus,
Sinon que ses tourments ne s'arrêteront plus ?
Mais sur ce Paradis, maison de Dieu le père,
Saint Paul en dit beaucoup tout en n'en parlant guère,
Parce que ce séjour où sont les bienheureux
Est encore plus beau que l'enfer n'est affreux.
L'oreille, si l'on dit : Ah ! la bonne nouvelle !
N'ouït jamais parler d'une chose si belle.
Dans le ravissement, l'on se trouve surpris,
En voyant ce que nul jusque-là n'a compris.

Tout y rit, tout y chante, et personne n'y pleure;
Après mille ans, l'élu ne compte qu'un quart d'heure.
Car il y fait si bon, disons la vérité,
Qu'aux élus paraîtra courte l'éternité.
Là seront réunis tous les plaisirs en masse,
Là, l'on regardera l'Éternel face à face ;
Là, l'on s'applaudira de sa félicité,
Car elle durera toute une éternité.
Oui, voir son créateur et l'aimer sans mesure,
C'est bien tout ce que peut vouloir la créature.
Oh ! quel contentement d'être au rang des élus,
Et posséder son Dieu, pour ne le perdre plus !



LA PASSIU DE NOSTRE SEGNE

POUÈMO

Cal que la doulou nous ensegne
Coumo cal abe counpassiù
De la doulourouso passiù
Qu'a souffèrt per nous Nostre Segne,
Lou Diù nascut en Bethleèn.
En sourtin de Jerusalèn,
Per pla countenpla soun suplice,
Dins un cazal, à ginoulhous,
Soun pay li mandèt un calice
Ple de tristèsso e de doulous.

Prousternat per nous-aùs, coupables,
Ajèt uno talo suzou,
Que soun sang sourtit à fouysou
De touts sous membres adourables.
La tristèsso sasit lou cor
D'aquel saùbur, nostre tresor,
Perço que s'y randèt sansible ;
E s'estan prousternat tres cots,
Benguèt lou malurous disciple
Paùsa sa bouco sus sous pots.

Dins lou moumen, uno grand'bando
De souldats guidats per Judas,
S'abançoun per paùsa las mas
Sus aquel Diù que lour damando ;



LA PASSION DE NOTRE SEIGNEUR

POÈME

Il faut que la douleur nous dise
Qu'il faut avoir compassion
De la cruelle passion
Que souffrit le Chef de l'Eglise,
Le Dieu grand, né dans Bethléem.
En sortant de Jérusalem,
Pour mieux contempler son supplice,
Dans un jardin, à deux genoux,
Son père lui mande un calice
Plein de tristesse et de dégoûts.

Prosterné pour nous tous, coupables,
Il eut une telle sueur
Que son sang sortit en fureur
De tous ses membres adorables.
La tristesse saisit le cœur
De ce trésor, notre sauveur,
Parce qu'il s'y rendit sensible ;
Et s'étant prosterné trois fois,
Survient le malheureux disciple
Qui l'embrasse sans embarras.

Juste à ce moment, une bande
De soldats guidés par Judas
S'avancent pour lever les bras
Sur ce grand Dieu qui leur demande :

— Qual cèrcas ? qu'es bostre secrèt ?
— Cèrcan Jesus de Nazarèt. »
Dis qu'es l'home qu'atal s'apèlo.
Coumo lou prenion al coulet,
Bèn Sèn Pierre, dans sa coutèlo
Coupo l'aùrelho d'un baylet.

Mès aquel grand Diù tout pesible,
Besen Pierre d'aquel imou,
Dabor fasquèt un grand sermou,
Tant as aùtres qu'à soun disciple,
Disen que nou fès pus de brut,
De remètre dins soun estut
Uno coutèlo coumo aquelo ;
Car touts aquels qu'en fraparion
Serion tabe frapats per elo
E, coumo es juste, peririon.

— Pierre, se me boulioy defendre,
Se diguèt, moun Rey e moun Diù,
D'anges pla may d'uno legiù[44]
Del Cèl moun pay fario decendre.
Cal acounpli ço qu'es escrit,
Ço que lous proufètos an dit[45] ;
Se n'abioy pas may de tendrèsso... »
Mès, sans tarda ni paù ni prou,
Aquel Diù, sourço de sagèsso,
Fut garroutat coumo un layrou.

Mès, per nou fa cat de defenso,
Aquel bras de l'eternitat
Estaquèt sa dibinitat
Dan soun amour e sa patienço.
El qu'a tout fèy, coumo se dis,
Qu'abio, del naù del Paradis,
Al desèrt enbouyat la manno,
Per lou paga de tant de bes,
Es traynat, estacat, chez Anno,
Dins lou mèmo moumen qu'es pres.

— Qui cherchez-vous ? votre secret ?
— Qui ? c'est Jésus de Nazareth.
— Je suis la personne nommée. »
Comme on le prenait au collet,
Vint Pierre qui, d'un coup d'épée,
Coupa l'oreille d'un valet.

Mais alors ce Dieu tout paisible,
Voyant Saint Pierre hors de raison,
Adressa d'abord un sermon
Tant à la foule qu'au disciple,
Disant de cesser tout ce bruit,
De mettre au fourreau qui reluit
Sans plus tarder une arme telle,
Car quiconque s'en servirait
Serait aussi frappé par elle
Et, très justement, périrait.

« Si j'avais voulu me défendre,
Ajouta ce roi, ce Dieu bon,
D'anges plus d'une légion
Mon père aurait bien fait descendre.
J'accomplis ce qui fût écrit,
Ce que les prophètes ont dit ;
Si je n'avais plus de tendresse... »
Mais sans tarder ni peu ni prou,
Ce Dieu, source de la sagesse,
Fut garrotté comme un filou.

Pour ne faire aucune défense,
Ce grand bras de l'éternité
Attacha sa divinité
Avec l'amour et l'indulgence.
Lui qui fit tout, comme l'on sait,
Lui qui, du haut du Ciel parfait
Au désert envoya la manne,
Pour le payer de tant de biens,
Il est traîné, lié, chez Anne,
Incontinent et sans soutiens.

Justomen coumo pousquèt èstre
Dintrat dedins Jerusalèn,
Simon-Pierre siguio de lèn
Tout siaù[46] soun adourable mèstre,
Per beyre ço qu'en boulion fa.
Mès l'apetit de se calfa
Lou prenguèt per lou pus sansible,
Uno gouyo l'interrougèt ;
Dabor aquel paùre disciple,
De poù qu'abio lou reneguèt.

Amay enquèro dabantatge :
Uno aùtro li diguèt anfin,
Coumo lou bejèt al coufin,
Que counessio per soun lengatge
Qu'èro disciple, de certèn,
Per soun parla Galileèn.
La poù qu'a d'aquelo afrountado,
Que n'abio l'ayre presque fat,
Per s'ebita la bastounado,
Pierre lou nègo tout à plat.

La poù li panèt la memorio
D'aquel Diù que l'aymabo for,
Perque deja sur lou Tabor
Y abio fèy beyre tant de glorio,
E que y abio, coumo se dis,
Balhat las claùs del Paradis.
Juste Cèl ! Coumo pousquèt èstre,
Qu'aùparaban qu'un poul cantès,
Reneguèsse tres cots soun mèstre
E qu'aqui la fe li manquès ?

Aquelo sagèsso dibino,
Aquel Diù ple de majestat,
Sul moumen que fusquèt estat
Interroujat de sa doctrino,
Per abe parlat sajomen,
Respoundut admirablomen,

Justement comme il pouvait être
Arrivé dans Jérusalem,
Simon-Pierre suivait de loin,
Tout anxieux, son pauvre maître,
Pour voir ce qui peut arriver.
Mais au besoin de se chauffer
Il ne sut pas être insensible ;
Un bonne l'interrogea,
Et d'abord ce pauvre disciple
Par simple peur le renia.

Il fit encore davantage :
Une autre servante lui dit,
Comme elle le voyait contrit,
Qu'elle jugeait par son langage,
Qu'il devait être pour certain
Disciple du Galiléen.
La peur que ce propos inspire
Le rendit fou complètement,
Et pour éviter le martyre
Il le renia lâchement.

La peur lui ravit la mémoire
De ce Dieu qui l'aimait si fort,
Qui déjà sur le mont Thabor
Un jour lui montra tant de gloire,
Et qui dans ses mains avait mis
Toutes les clefs du Paradis.
Ciel ! Comment cela peut-il être,
Qu'auparavant qu'un coq chantât,
Il renia trois fois son maître
Et qu'ainsi la foi lui manquât ?

Or, cette sagesse divine,
Or, ce Dieu plein de majesté,
Dès le moment qu'il eût été
Interrogé sur sa doctrine,
Pour avoir parlé sagement,
Répondu courageusement,

Dit tout al pus juste, sans faùto,
Recèt de caùque brutalas
Un soufflet que li fend la gaùto.
Cèl, perque nou lou benges pas !

Aquelo actiù, aquel outratge,
Podi dire qu'a meritat,
Pendent touto l'eternitat,
Touts lous iffèrs e dabantatge :
S'un simple baylet per asar
Dounabo un soufflet à Cesar,
Que sa mort serio leù siguro !
E pourtan aquel impuden
Tratèt l'autur de la Naturo
Enquèro pus cruèlomen.

Quand uno populasso ingrato,
Quand un puple trop obstinat
L'ajèt menat e ramenat
De chel Caïfo chel Pilato,
Courounat de trouns fort prougens[47],
Après que quantitat de gens
S'èroun alassats de lou battre ;
D'aquel grand Diù, sourço de pats,
Faguèroun un rey de theatre
E lou capeleroun d'escrats.

Pilato, officiè de justiço,
Penetrat d'un fort boun counsel,
Cresio qu'abion deja sur el
Paùsado touto lour maliço ;
Lour bay dire per sa rasou :
« Touts lous ans sourtès de praysou
Un home ; liberas aqueste. »
Lou puple nou zou boulguèt pas,
Car touts ajèroun lou mot preste
Per dire : Boulèn Barrabas !

Coumo tout èro fèt e guerro,
Pilato, sans counpassiù,

Tout dit au plus juste, sans phrase,
Il reçut d'un brutal d'en bas
Un gros soufflet en plein visage.
Et le ciel ne le vengea pas !

Cette action, ce vil outrage,
Moi je dis qu'il a mérité,
Pendant toute l'éternité,
Tous les enfers et davantage.
Un simple valet, par hasard,
Aurait-il souffleté César,
Que sa mort aurait été sûre.
Et pourtant cet être impudent
Traita l'auteur de la Nature
Encore plus cruellement.

Lorsqu'une populace ingrate,
Lorsqu'un peuple trop obstiné
L'eût conduit, mené, ramené
De chez Caïffe chez Pilate,
Couronné de buissons piquants ;
Après que quantité de gens
Se furent lassés de le battre ;
De ce Dieu de paix ici-bas
Ils firent un roi de théâtre
Et le couvrirent de crachats.

Pilate, officier de justice,
Pénétré d'un certain souci,
Croyant que l'on avait sur lui
Epuisé toute la malice,
Vint leur dire pour sa raison :
« Chaque an, vous sortez de prison
Un homme. Eh bien, je vous le livre. »
Le peuple ne le voulut pas,
Criant, comme s'il était ivre :
« Non ! Non ! Nous voulons Barrabas ! »

Comme tout était fer et guerre,
Pilate, sans compassion,

Coundanno à la flagellasiù
Lou rey del Cèl e de la Terro.
Es alabe que lous bourreùs
Metèroun sa pèl en lambeùs,
A cots de fouets e de cadenos,
Sous ners se desquissèroun touts,
E soun sang sourtio de sas benos
Coumo fay l'aygo d'uno doutz.

Dins lou pretori de la bilo,
Fuguèt be talomen fouytat
Que lous cots, pel qu'a pla countat,
Montoun al men jusqu'à cinq milo.
Sabèn touts qu'acos bien bertat.
Abio, nostre Diù, meritat
Uñ tourmen coumo aquel, enorme?
Pilato n'ajèt counpassiù,
Per que lour diguèt : Ayci l'home
Tratat à bostro counfusiù.

Touto aquelo raço maùdito
Cridabo, lou cors alucat :
« Que Jesus sio crucificat!
Que Barrabas aje la bito! »
N'es pas acos un grand malur?
Estimèroun may un boulur
Que qui lour abio dounat l'èstre.
L'infamo Pilato dabor,
Per cregna trop Cesar soun mèstre,
Coundannèt soun Diù à la mor.

Besès ayci de la manièro
Qu'aquel grand Diù fusquèt per touts
Cargat d'uno pesento crouts
E que mouriguèt sul Calbèro ;
Soun sang coulabo coumo un riù ;
Qùaque fusquès may mort que biù,
Pourtabo sa crout sur l'esquino.
Aquel fay pesabo be tant,

Dut infliger la passion
Au roi du Ciel et de la terre.
Et c'est alors que les bourreaux
Mirent sa chair tout en lambeaux,
A coups de fouets, à coups de chaînes,
Ses nerfs se déchirèrent tant
Que son sang sortit de ses veines
Comme l'eau fait d'un trou béant.

Dans le prétoire de la ville,
Il fut si grandement frappé,
Que sur son corps l'on a compté
De ces coups, jusques à cinq mille.
On sait que c'est la vérité.
Christ avait-il donc mérité
Les horreurs d'un tourment ignoble ?
Pilate en eut compassion,
Et leur dit : « Voilà l'être noble
Traité à votre confusion. »

Mais cette foule inassouvie
Criait, le corps tout enfiévré :
« Que Jésus soit crucifié ! »
« Que Barrabas garde la vie ! »
N'est-ce pas un très grand malheur ?
Ils préférèrent un voleur
A qui leur avait donné l'être ;
L'infâme Pilate, d'abord,
Pour trop craindre César, son maître,
Condamna Dieu le fils à mort.

Vous voyez de quelle manière
Dieu fut par eux tous à la fois
Chargé d'une pesante croix
Et vint mourir sur le Calvaire ;
Son sang coulait abondamment ;
Bien qu'il fût plus mort que vivant,
Il portait sa croix sur l'échine,
Et ce lourd fardeau pesait tant,

Qu'à sa forço touto dibino,
Calguèt d'adujos en mountant.

Per de forço, nou n'abio briquo,
El èro may mort sur sous pès,
Mèmo daban que recebès
La bouno obro de Berouniquo ;
Souben de cots èro tounbat
Daban que fusquèsse mountat
Beùre lou resto del calice
Que l'ange li abio presentat
Per acaba lou sacrifice
Que tout l'iffèr a surmountat.

Sur aquel loc, sañs may atendre,
Aquel agnèl de Diù tant dous,
Per salba touts lous pecadous,
Sur la crout se boulguèt estendre,
Per y èstre lous pès e las mas
Clabelats, nou refusèt pas
De s'engalha coumo un coupable ;
Zou boulguèt be tapla crounpa,
Qu'aqui tout soun sang adourable
Per nous s'acabèt d'escanpa.

Quand la crout fusquèt elebado
Al mitan de lous dus layrous,
Moun Diù, d'un cot d'èl amourous,
Bejèt sa may bien desoulado.
Coumo fasio soun testomen,
Aqui la tratèt tendromen
De fenno que l'amour surpasso ;
Diguèt à Jean de la garda
E que li cedabo sa plaço
Perço qu'anabo deceda.

Coumo aquel miral de patienço
Abio lou cors talomen set
Qu'alabe la set li fusquèt
Lou principal de sa souffrenço.

Qu'à sa force toute divine
Il fallut de l'aide en montant.

Pour de la force, il n'avait brique[48],
Il était mort quoique debout
Bien avant qu'il n'eût vu surtout
La bonne œuvre de Véronique ;
Plusieurs fois il était tombé
Avant qu'il ne fût arrivé
A boire la fin du calice
Qu'à lui l'ange avait présenté,
Pour achever le sacrifice
Que l'enfer avait inventé.

Et dans ce lieu, sans plus attendre,
Cet agneau si plein de douceur,
Afin de sauver tout pécheur,
Sur la croix se voulut étendre,
Pour avoir les pieds et les mains
Cloués, il courut néanmoins
Se livrer comme un vrai coupable,
Voulant si bien nous racheter,
Que là, tout son sang adorable
Pour nous acheva de couler.

Lorsque la Croix fut élevée
Juste au milieu de ces deux gueux,
Jésus, d'un coup d'œil amoureux,
Vit sa mère bien désolée.
Comme il faisait son testament,
Il la traita bien tendrement
De femme que l'amour surpasse ;
Il dit à Jean de la garder,
Qu'il voulait lui céder sa place
Parce qu'il allait décéder.

Et ce miroir de patience
Avait le corps si desséché,
Que la soif fut plus de moitié
Dans sa trop affreuse souffrance.

Balhoun en d'aquel rey del Cèl
De binagre dambe de fèl;
En d'aquelo bouco sacrado
Qu'a dounat la sourço à las founs,
L'aygo li fusquèt refusado
Dins sas milhounos abesouns.

Coumo soun pay l'abandounabo,
Dedins l'eccès de sa doulou,
E qu'ajès proumes al layrou
Cent cots may que nou meritabo,
Après acos preguèt per touts
Lous que l'abion boutat en crouts,
Jusqu'à tant que res pus nou resto;
Coumo tout fusquèt accounplit,
Aquel grand Diù bayssèt la testo
E sul moumen randèt l'esprit.

Quand sa passiù sièt acabado,
Qu'ajèt dit : Tout es counsoumat !
Lou demoun fusquèt assoumat,
La porto del Cèl alandado..
Lous Jousiùs[49], après soun trepas,
Nou ne se countenteroun pas
De y abe doustado la bito,
Car après acos un souldat,
Dambe uno lanço tout de suito
Li durbiguèt soun sen coustat.

D'aquel grand Diù qu'al Cèl repaùso,
D'aquel rey tan gran e tan for,
Tout fuguèt sansible à sa mort,
Hors de nous-aùs qu'en sèn la caùso :
Peyros e rocs furoun fenduts,
Lou soulel rescoundèt sas luts,
La luno n'esclayrabo gouto,
La terro tramblèt grandomen,
Del temple se fendèt la bouto,
Quand mourit per nous soulomen.

L'on offrit à ce roi du Ciel
Du vinaigre mêlé de fiel.
Donc, à cette bouche sacrée
Qui fit les fontaines jaillir,
Jusqu'à l'eau lui fut refusée,
Malgré son plus ardent désir.

Voyant l'abandon de son père,
Il eut un accès de douleur,
Il avait promis au voleur
Cent fois plus qu'il n'aurait dû faire;
Ensuite il pria plusieurs fois
Pour ceux qui l'avaient mis en croix
Afin qu'il n'en restât plus trace ;
Et comme alors tout s'accomplit,
On vit ce Dieu, la tête basse,
A ce moment rendre l'esprit.

Quand sa passion fut finie,
Qu'il eût dit : « Tout est consommé ! »
Le noir démon fut assommé,
Le Ciel fut ouvert à la vie.
Mais les Juifs après son trépas,
Oh ! ne se contentèrent pas
D'avoir ravi cette existence ;
Car bientôt après un soldat
Le frappa d'un coup de sa lance
Au côté, comme un scélérat.

Du Dieu qui dans le Ciel repose,
De ce roi si grand et si fort,
Tout fut très sensible à sa mort,
Excepté nous, l'unique cause :
Pierres et rocs furent fendus,
Les rayons du soleil perdus,
Et la lune n'éclairait goutte,
La terre fortement trembla,
Du temple se fendit la voûte,
Lorsque pour nous il expira.



LA GRANDOU DE DIU

POUÈMO

Lou bras de Nostre Segne es un bras fort e loun,
Lous princes al près d'el l'an pus feble qu'un joun;
Lous reys nou soun tant fiers que perque l'on lous cregne.
Se ne soun adujat pel bras de Notre Segne,
Que tèn de touts lous tems las bitorios en ma,
Cal que dins lou nean s'angoun touts abima.
Car del pus naù del Cèl oun coumencèt la guerro,
Diù jetèt lou demoun al centre de la terro.
D'aquel tem, Lucifer, aquel moustre infernal,
Attaquèt nostre Diù per èstre soun egal;
Aquel Diù que counten tres dibinos persounos
De touto eternitat infinidos e bounos,
Doun uno s'incarnèt — per aquelo questiù
Abèn bis permi nous un home qu'èro Diù; —
Per cal lou Creatur salbèt la creaturo,
Boulguèt per soun amour besti nostro naturo,
Naysse dins un estable, e pel salut de touts
Entre dus[50] scelerats mouri sur uno crouts.
Quand se sacrifièt, de sul mount del Calbèro,
Oun per nou dayssa pas lou pecadou coumo èro,
Bezès que fèt l'amour d'aquel grand Diù tant fort,
Del mèstre de la bito: un baylet de la mort!

Aban que de mouri que cadun se counfounde,
Quand bey coumo n'agis aquel saùbur del mounde:



SUR LA GRANDEUR DE DIEU

POÈME

Le bras du Tout-Puissant est un bras fort et long,
Les princes près de lui l'ont plus faible qu'un jonc ;
Les rois ne sont si fiers que parce qu'ils inspirent
La peur ; s'ils n'avaient pas le secours qu'ils désirent
Du Dieu qui tient toujours les victoires en main,
Ils iraient s'abîmer dans le néant, demain !
Car du plus haut du Ciel où commença la guerre,
Dieu jeta le Démon au centre de la terre.
En ce temps, Lucifer, ce vieux monstre infernal,
Attaqua notre Dieu pour être son égal,
Ce grand Dieu qui contient trois divines personnes,
De toute éternité grandioses et bonnes,
Dont l'une s'incarna (c'est de cette façon
Que Dieu vint parmi nous, à cette occasion);
Par qui le Créateur sauva la créature.
Voulant pour son amour prendre notre nature,
Dans une étable il vint pour le commun salut ;
Entre deux scélérats, sur la croix il mourut.
Quand se sacrifiant, là-haut, sur le Calvaire,
Pour sortir le pécheur de sa grande misère,
Voyez ce que l'amour fit de ce Dieu si fort,
Du maître de la vie, — un valet de la mort !

Avant que de mourir, que chacun se confonde,
En voyant ce que fit le sauveur de ce monde.

Soun amour lou fasquèt pas celèste e pas biù,
Lou jour del Dijeń-Sen, brèspos de sa passiù ;
De sorto qu'á sa cèno, aquel amour extrèmo
Y troubèt lou secret de s'y douna del mèmo.
Lous reys as fabourits donoun be de tresors,
Mès nou n'abèn bis cat qu'aje dounat soun corps,
Coumo fèt moun Saùbur aqui dins lou Cenacle;
Del cors d'un pecadou fasquèt soun tabernacle.
Dounguèt sa car, soun sang, enquèro regardas,
Qu'aquel Diù lou dounguèt al perfide Judas.
D'aquel dibin Saùbur, l'amour tant dous e tendre
Lou pourtèt dins lou cors del que l'anabo bendre !
Mès aquel malurous coumo ne proufitèt ?
Soun Saùbur n'en sourtit e Satan y dintrèt.
Grand Diù, per acaba de moun salut l'oubratge,
Nou permetès jamay que fasqui un tal usatge
De bostre cors sacrat, de bostre sang preciùs
Que fay beyre que s'ès lou Diù de touts lous Diùs,
Lou qu'a fèy lou soulel, la luno e las estèlos,
Aquelos pierrarios tant rixos e tant bèlos,
E qu'a bastit lou Cèl, sejour des bienurous,
Sans teùle ni mourtiè, saùmiès ni cabirous.

A touto la scienço as bèl laja la brido,
Quand penses á toun Diù, majestat infinido,
Se nou te mètes pas dan la fe de councèr,
Toun esprit se counfoun e ta rasou se pèr.
Home, podes-tu pla, tant qu'en esprit aboundes,
Fa lou detal d'un Diù may grand que milo moundes,
Qu'a fèy tout d'un soul mot, terro, mer, firmomen,
Que n'a ni que n'aùra fi ni coumençomen ;
Qu'en terro coumo al Cèl, tout sio que s'y boulègo,
A soun coumandomen obeis e se plègo.
Tapla que l'unibèr n'a cat de poutentat
Que n'y cède lou dret de souberenetat.
Coumo soul souberen del Cèl e de la terro,
Amatur de la pat e noun pas de la guerro ;

Cet amour ne le fit point céleste et vivant,
Le jour du Jeudi-Saint, veille de son tourment.
De sorte qu'à la Cène, en son amour extrême,
Il trouva le secret de se donner lui-même.
Les rois aux favoris accordent leur faveur ;
Mais on n'en voit aucun qui leur donne son cœur,
Comme fit le Sauveur au milieu du Cénacle ;
Car du corps du pécheur il fit son tabernacle,
Donnant sa chair, son sang, et bien plus fort, hélas !
Car il le donna même au perfide Judas.
De ce divin Sauveur, l'amour si doux, si tendre,
S'abandonne à celui qui s'apprête à le vendre !
Comment ce malheureux en a-t-il profité ?
Le Sauveur en sortit quand Satan est entré.
Grand Dieu ! pour achever de mon salut l'ouvrage,
Ne me permets jamais de faire un tel usage
De ton être sacré, de ton sang précieux,
Qui te montrent ainsi le Dieu de tous les Dieux,
Celui qui nous a fait : lune, soleil, étoiles,
Diamants précieux, si beaux à l'œil sans voiles,
Et qui bâtit le Ciel, séjour des bienheureux,
Sans tuiles ni mortier, charpente ni moyeux.

Et l'on peut appeler la science à l'envie,
Quand on pense à ce Dieu de grandeur infinie,
Avec la foi si l'on ne va pas de concert,
Notre esprit se confond et la raison se perd.
Homme, toi qui parfois de tant d'esprit abondes,
Sais-tu ce qu'est un Dieu plus grand que mille mondes ;
Qui fit tout d'un seul mot : terre, mer, firmament,
Qui n'a, n'eut et n'aura fin ni commencement,
Dont au commandement, tout ce qui reçut vie,
Sur terre comme au ciel, obéit et se plie ?
Il n'est, dans l'univers, aucune majesté
Sur laquelle il n'ait droit de souveraineté,
Comme seul souverain du Ciel et de la terre,
Partisan de la paix et non pas de la guerre ;

Car se nous-aùs n'abèn cat de tranquilitat,
Acos un mal que bèn tout de nostre coustat.

Ah ! malurous que sèn, nou pensan res qu'à paùsos,
An un Diù que de res a fèy toutos las caùsos ;
De mèmo qu'a tirat lou mounde del cahos,
Oun fay belugueja d'homes de car e d'os,
Dan d'aùtres animals d'espèços differentos,
Oun soun sourços e riùs e ribièros courentos,
Uno aùtouno, un iber, un printen, un estiù,
Quatre sasous de l'an, qu'a reglat aquel Diù.
Y a may de cinq milo ans que sa douço clemenço
Fay prene souèn de nous, amay sa proubidenço,
Que claùfis l'unibèr de tresors infinits,
E nourris tout ço qu'es[51] jusquos à las froumits,
Dan lou souèn paternèl de sas creaturettos,
Nourris l'agnèl de lat, e las aùlhos d'herbettos ;
E l'home qu'a besoun de dinna, de soupa,
Per el sur uno palho enjoco pla prou pa ;
Que fay sourti lou bi del bourrou de la trelho,
De mèmo que la ciro e lou mèl de l'abelho,
Qu'abilho lous aùsels dan tapaù d'atirals,
D'un jipou sans couturo, amay es de retals !



Car si nous n'avons, nous, nulle tranquillité,
C'est un mal qui nous vient tout de notre côté.

Ah ! malheureux humains ! nous ne pensons qu'à pauses
Au Créateur qui fit de rien toutes les choses,
De même qu'il tira le monde du chaos;
Où l'on voit s'agiter l'homme de chair et d'os,
Au milieu d'animaux d'espèces différentes,
Où sont sources, ruisseaux et rivières courantes,
Un automne, un hiver, un printemps, un été,
Quatre saisons, que Dieu règle dans sa bonté.
Or, depuis cinq mille ans, dans sa douce clémence,
Il fait prendre de nous soin par sa providence ;
Il comble l'univers de trésors infinis,
Nourrit tout ce qui vit, tout jusques aux fourmis.
Dans son soin paternel pour toute créature,
Donne à l'agneau le lait, aux brebis la pâture ;
Pour l'homme désireux chaque jour de son pain,
Sur une faible paille il fait mûrir le grain,
Et fait sortir le vin du bourgeon de la treille,
De même que la cire et le miel, de l'abeille,
Revêt tous les oiseaux avec simplicité,
D'un habit sans couture et non sans sûreté !





SUL L'UCARISTIO

POUÈMO

La fe que s'apèlo crezenço,
Qu'es bengudo del naù del Cèl,
A lous trèts d'un sacrat pincèl
Qùaque bastido d'apparenço.
Quand parlan de realitat,
Nou n'explican pas la mitat :
Cal que la razou se counfounde,
Per que cal creyre fèrmomen
Qu'un Diù qu'es pus grand que lou mounde
Es tout dins lou Sen-Sacromen.

Aquel Diù doun parlo Moïso,
Coumo nou lou counession pas,
Embouyèt soun fil ayci-bas ;
Mès bezès coumo el se deguiso !
Per moustrà sa dibinitat,
Coumenço per l'umanitat,
Afin que cadun lou countemple
Sans abe taro ni defaù.
Nous-aùs poudèn, à soun exemple,
Gagna lou paradis d'assaù.

Aquel home, Diù adourable,
Que la brèspro de sa passiù,
Per satisfa soun affectiù,
Troubèt un secrèt admirable.



SUR L'EUCHARISTIE

POÈME

La foi qui s'appelle croyance
Et qui nous vint du haut du Ciel,
A les traits doux comme le miel
Bien que n'étant qu'une apparence.
En parlant de réalité,
Nous n'expliquons pas la moitié ;
Que notre raison se confonde,
Car il faut croire fermement
Qu'un Dieu bien plus grand que le monde
Est tout dans le Saint-Sacrement.

Ce Dieu dont nous parle Moïse,
Comme on ne le connaissait pas,
Envoya son fils ici-bas ;
Mais voyez comme il se déguise !
Pour montrer sa divinité,
Il se mêle à l'humanité
Afin que chacun le contemple
Sans avoir tare ni défaut.
Nous pouvons tous, à son exemple,
Gagner le Paradis d'assaut.

Et ce Dieu, cet homme adorable,
La veille de sa passion,
Pour combler son affection,
Trouvait un secret admirable :

Se fèt l'alimen del soupa
Dins las apparenços del pa.
Per la bertut de sa paraùlo,
As apotros que fèt renja
Tout al alentour d'uno taùlo,
Se dounguèt el-mèmo à minja

Acos pla grand, sans countrodire,
Aquel qu'a fèy tout d'un soul mot,
Digun nou diù douta, se pot
Fa tout ço que benèn de dire.
Afin que toutjes zou cresian
Remarquas qu'es dit dins Sen Jean
Qu'el es d'uno bèlo manièro,
Lou pa biù, lou riche cantèl
Doun lous anges fan grando chèro
Dedins lou royaume del Cèl.

Sa car es beritablo biando,
Soun sang beùrage, coumo dis ;
Per dintra dins lou Paradis,
De lou minja nous recoumando ;
E nous proumèt dins lou moumen
Que biùren eternèlomen.
Apèy dis uno aùtro noubèlo,
Que qui nou minjara sa car,
N'aùra pas la bito eternèlo ;
Bezès se li coustara car.

Calbin douto d'aquèl miracle,
Que, sans quita la trinitat,
Dabalèt soun umanitat
Jusquo dins nostre tabernacle,
E que se trobo rèlomen
Entiè dins lou Sen-Sacromen,
Sans nous permètre de lou beyre.
Tayso-te, Calbin apoustat :
Un Diù z'a dit, zou cal doun creyre,
Perço qu'es la puro bertat.

Il se donnait avec dessein
Sous les apparences du pain.
Par la vertu de son vocable,
Aux apôtres qu'il fait ranger
En rond tout autour d'une table,
Lui-même il se donne à manger.

C'est grand, on n'y peut contredire,
Celui qui fit tout d'un seul mot,
S'il peut — et douter il ne faut, —
Faire tout ce qu'on vient de dire.
Pour que chacun en soit croyant,
Remarquez ce que dit Saint Jean,
Qu'il est d'une belle manière,
Le pain vivant et le chanteau,
Dont les anges font grande chère
Dans le Ciel, royaume d'en haut.

Sa chair est véritable viande,
Son sang breuvage, comme il dit ;
Pour entrer dans le Paradis,
De le manger il nous demande.
Il promet que, dans le moment,
Nous vivrons éternellement.
Mais il dit une autre nouvelle :
Qui n'aura pas mangé sa chair
N'aura pas la vie éternelle.
Voyez s'il en coûtera cher.

Calvin douta de ce miracle,
Que, sans quitter l'éternité,
Il ait mis son humanité
Jusque dans notre tabernacle,
Et qu'il fût bien réellement
Entier dans le Saint-Sacrement,
Sans qu'on l'aperçut dans sa gloire.
— Tais-toi donc, Calvin le damné :
Un Dieu l'a dit, il faut le croire,
Car c'est la pure vérité.

Farios pla de ferma ta bouco.
La gleyzo cres per soun espous
Que de milo e milo esclapous
Lou pus mendre es touto la souco.
S'aquel miracle te surpren,
Uno Cananèo t'appren
Qu'es lou pa sacrat que Diù balho ;
Aquelo fenno bèn à bout,
Perço que cres qu'uno brigalho
Es e bal aùtan que lou tout.

Tout lou mounde la persecuto ;
Lou Saùbur n'en fay pas grand cas,
Quand li dis que n'es pas pes cas ;
Elo jamay nou se rebuto ;
Des disciples es lou rebut ;
Mès elo abio tant de bertut,
Que n'es que may persecutado,
Jusquò qu'un Diù ple de bountat
Li dis que la fe l'a salbado.
Bezès s'es de necessitat.

Qu'es preciùso nostro naturo !
E lou pecadou qu'es urous
De beyre un Diù tan amourous
Del salut de sa creaturo.
Jitèn l'èl sur soun testomen,
Que nous dis qu'aquel alimen
Nourris toutjour l'amo deboto ;
Mès qui n'aprosco indignomen,
Coumo a fèy Judas Iscarioto,
Beù e minjo soun jujomen.

Cal mèmo que lou juste cregne
Per sa faùto de se danna,
Tant on risquo de proufana
Lou sang preciùs de Nostre Segne !
Lou qu'à noços se sièt sul ban
San pourta l'abilhomen blan,

Il faut vite fermer ta bouche.
L'Eglise dit, pour ses croyants,
Que de mille et mille fragments
Le moins gros est toute la souche !
Si ce miracle te surprend,
Une Cananéenne apprend
Qu'il est le pain que Dieu nous jette ;
Cette femme est venue à bout,
Parce qu'elle croit qu'une miette
Est et vaut autant que le tout.

Tout le monde la persécute,
Le Sauveur n'en fait pas grand cas,
Lorsqu'il la repousse tout bas ;
Elle jamais ne se rebute ;
Les disciples l'éloignent d'eux,
Mais son cœur est si vertueux,
Qu'elle reste persuadée,
Jusqu'à ce qu'un Dieu de bonté
Lui dit que la foi l'a sauvée.
Voyez donc la nécessité[52].

Précieuse est notre nature !
Et que le pécheur est heureux
De voir un Dieu tant amoureux
Du salut de sa créature.
Jetons l'œil sur son testament,
Qui nous dit que cet aliment
Nourrit toujours l'âme dévote ;
Mais qui l'approche indignement,
Comme fit Judas Iscariote,
Boit et mange son jugement.

Car il faut que le juste craigne
Par sa faute de se damner,
Tant l'on risque de profaner
Le sang divin du Dieu qui règne.
Celui qui s'assied sur le banc,
A l'autel, sans vêtement blanc,

Es estacat, selouñ soun crime,
Dambe de cadenos de fèr,
Apèy jetat al grand abime,
Oun resto lou bièl Lucifèr.

Crey, creaturo miserablo,
Quand bas minja lou pa del Cèl,
Que l'inoucenço del troupèl
Te serio belcop fabourablo.
Cal, per approuja d'un repas
Oun lou juste fay sous affas,
Que toutjour nostre cors se pare
D'uno sento dispositiù,
Perço que gna res de tan rare
Que la car de l'agnèl de Diù.

Froumen celèste, pa de bito,
Nous-aùs te dibèn nostre amour,
Perque Jesus es nèt e jour
Entiè dins sa mendro partido.
Ma fe badra men qu'un digniè,
Se n'es pas la del Centeniè.
Es tem que moun esprit se rande :
Per approuja del rey del Cèl,
Cal be que ma fe sio pus grande
Que touto aquelo d'Israèl.



Est attaché selon son crime
Au moyen de chaînes de fer,
Puis jeté dans le noir abîme
A côté du vieux Lucifer.

Crois, créature misérable,
En recevant le pain bénit,
Que l'innocence de l'habit
Te sera beaucoup favorable.
Il faut, pour se rendre au festin,
Où le juste fait son destin,
Que toujours notre corps se pare
Du sentiment le plus pieux,
Parce qu'il n'est rien de si rare
Que la chair de l'agneau de Dieu.

Froment céleste, pain de vie,
Nous te devons tout notre amour,
Puisque Jésus est, nuit et jour,
Entier dans ta moindre partie.
Ma foi vaudra moins qu'un denier
Si ce n'est foi du Centenier.
Il est temps que mon cœur se rende :
Pour approcher du roi du Ciel,
Il faut que ma foi soit plus grande
Que toute celle d'Israël.





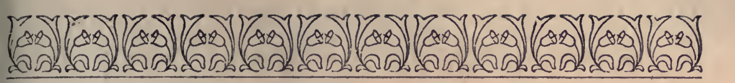
NOËLS

NOËL I

Tres reys que l'on apèlo
Mages de l'Orian,
Counduts per uno estèlo,
S'en ban en damandan
Que caùcun lour ensegne
L'estable benezit
Qu'ayci-bàs Nostre Segne
Per palay a caùzit.

Un pastre, uno pastouro
Que y èroun per Nadal,
Respoundèroun sur l'ouro :
Lou troubares abal,
Dedins uno crejeto
Que li serbis de brès,
Tout près d'uno saùmeto
Qu'escaùduro sous pès.

Aquel mayssant estable
Oun Nostre Segne nay,
Es be pus benerable
Que lou pus bèl palay.
Perço que la nayssenço
D'aquel saùbur tant dous
Boulio per l'endigenço
Salba lous pecadous.



NOËLS[53]

NOËL I

Trois rois que l'on appelle
Mages de l'Orient,
Conduits par une étoile,
Marchent en demandant
Que quelqu'un leur indique
L'étable bénie
Qu'ici-bas le Seigneur
Pour palais a choisie.

Un pâtre, une bergère,
Qui y étaient pour Noël,
Répondirent sur l'heure :
Vous le verrez là-bas,
Dans une étroite crèche
Qui lui sert de berceau,
Et tout près d'une ânesse
Qui réchauffe ses pieds.

Cette mauvaise étable
Où le Seigneur est né,
Est bien plus vénérable
Que le plus beau palais,
Parce que la naissance
De ce si doux sauveur
Voulut, par l'indigence,
Racheter le pécheur.

Rejouissès-bous, mayre,
D'aquel tant bèl efan
Qu'es ayci-bas, sans payre,
Counçut dins bostre flan.
Abès bis tres monarcos,
Malgre sa paûretat,
Recounesse las marcos
De sa dibinitat.



NOËL II

Pastours, sans tarda,
Se cadrio leba,
Per presta l'aûrelho
An d'uno merbelho
Que bèn d'arriba.
Uno troupo d'anges
Cantoun de louanges
Que sount d'admira,
A l'entour d'un Crist
Qu'es dins un estable,
L'efan pus aymable
Qu'ajen jamay bis.
Ah ! Diù qu'es poulit
E qu'es aberit !
Sa may, fenno e filho,
Sort d'uno familho
Oun tout es benit.
Acos soun efan
Que, del brès, desquilho
Lou jot de Satan.

Réjouissez-vous, mère,
De ce si bel enfant
Qui est ici, sans père,
Conçu dans votre flanc.
Vous vîtes trois monarques,
Malgré sa pauvreté,
Reconnaître les marques
De sa divinité.



NOËL II

Pasteurs, sans tarder,
Il faut se lever,
Pour prêter l'oreille
A cette merveille
Qui vient d'arriver.
Une troupe d'anges
Chantent des louanges
Qu'il faut admirer,
Tout autour d'un Christ
Né dans une étable,
L'enfant plus aimable
Qu'on ait jamais vu.
Dieu ! qu'il est joli
Et tout embelli !
Sa mère, encor fille,
Sort d'une famille
Où tout est béni.
Et c'est son enfant
Qui, du berceau, renverse
Le jeu de Satan.

Lous pastourelets,
Dans lours flajoulets,
Sur tant de merbelhos
Quitoun lours ouelhos
E lours agnelets
Dedins un campèstre,
Per cerca lou mèstre
D'aques angelets
Que cantoun anèts
De moutets un tome
Pel boun Diù fèy home
Tout nut sur de glètz[54].
Ne fan un counplot
De prene un falot,
Un toupi de soupo.
Cadun de la troupo
Pren un gras crabot,
E s'en ban atal
Beyre un Diù que poupo
D'un lat birginal.

Frèmis, Lucifèr !
Perque dunpey hièr
Lou saùbur t'alarmo,
Car deja desarmo
Tous souldats d'iffèr.
As bèl fa la guerro,
N'as pus sur la terro
De que fa lou fièr.
Anèt, coumo on sat,
La puro Mario,
May d'aquel Messio,
A'scrazat lou cat
D'un bil malurous.
Serpen berinous,
Qu'un maynatge assoumo,
Nou sabes pus coumo

Les jeunes bergers
Aux gais flageolets,
Devant ces merveilles,
Laissent leurs troupeaux
Et leurs doux agneaux
Dans un bois champêtre,
Pour chercher le Maître
De ces petits anges,
Chantant, aujourd'hui,
De motets un tome
Pour le Dieu fait homme
Tout nu sur le sol.
Ils font le complot
De prendre un falot
Et un pot de soupe.
Chacun dans la troupe
Prend un chevreau gras ;
Ils s'en vont ainsi
Voir le Dieu qui tète
Un lait virginal.

Frémis, Lucifer !
Car, depuis hier,
Le Sauveur t'alarme
Et déjà désarme
Tes soldats d'enfer.
Si tu fais la guerre,
Tu n'as plus sur terre
De quoi te gonfler.
On le sait, d'abord,
La pure Marie,
Mère du Messie,
Ecrasa la tête
D'un vil malheureux.
Serpent venimeux,
Qu'un enfant assomme,
Tu ne sais plus comme

Tenta res sus nous.
Grand moustre infernal,
Un Diù, de ta poumo,
Ben gari lou mal.



NOËL III

Anguen, gentils pastourelets,
En nostres flajoulets,
Dedins un mayssant estable
Per la nayssenço d'un Crist,
Beyre l'efan pus aymable
Que jamay l'on n'aje bis.

Acos aquel dibin efan
Qu'a lountem qu'attendian
Per rounpre nostre esclabatge.
Sa grando dibinitat
Nous fay l'aùnou, l'abantatge
De besti l'humanitat.

S'aquel grand Rey, Diù d'Abraham,
S'es fèy caùtiù d'Adam,
Acos per abe destacado
Aquel home lou prumiè
La mort qu'èro encadenado
A las brancos d'un poumiè.

Soun amour bol atal
Que se rande mourtal;
Per paga per aquel coupable
Que nous a blassats à touts,
Bol naysse dins un estable
E mouri sur uno crouts.

Tenter rien sur nous.
Grand monstre infernal,
Un Dieu, de ta pomme,
Vient guérir le mal.



NOËL III

Allons, gentils bergers,
Avec nos flageolets,
Dans une affreuse étable
Pour la naissance d'un Christ,
Voir l'enfant le plus aimable
Que jamais nous ayons vu.

C'est ce divin enfant
Attendu depuis si longtemps
Pour rompre notre esclavage.
Sa grande divinité
Nous fait l'honneur, l'avantage
De revêtir l'humanité.

Si ce grand roi, Dieu d'Abraham,
S'est porté caution d'Adam,
C'est pour l'avoir détachée,
— Cet homme le premier —
La mort alors enchaînée
Aux branches d'un pommier.

Son amour veut ainsi
Qu'il se rende mortel.
Pour payer pour ce coupable
Qui nous a blessés tous,
Il naquit dans une étable
Et mourut sur une croix.

Que debrio nous fa pietat
Sa sento humanitat !
En qual estat s'es reduito
Per randre urous nostre sort :
Lou qu'es mèstre de la bito,
S'es fèy baylet de la mort.

Anguen, Bertran ! anguen, Bidal !
Tout en cantan Nadal,
Beyre aquel dibin Messio
Sus de palho ou de rastoul,
E sa Sento may Mario
E Sen Jousèt soun titoul[55].



NOËL IV

Anguen, Angèlo,
Dans falot e calel,
Beyre l'estèlo
Qu'a prouduit un soulel.
Anguen à Bethleèn
Doun lou salut nous bèn ;
Dins un mayssant estable
Un efantou beyren
Qu'es admirable.

Lou Cèl lou douno,
Jujas praqui s'es bèl,
Per la courouno
Del troune d'Israèl.
Bèn à pas de gean
E quitto soun sen ran,
Qu'es de soun pay la drejo,

Qu'elle devrait faire pitié
Sa sainte humanité !
En quel état elle est réduite !
Pour rendre heureux notre sort,
Lui, le maître de la vie,
S'est fait valet de la mort.

Allons, Bertrand ! Allons, Vidal !
Tout en chantant Noël,
Voir ce divin Messie
Sur de la paille ou du chaume,
Avec sa mère Marie
Et Saint-Joseph, son tuteur.



NOËL IV

Allons, Angèle,
Sans *falot* ni *caleil*[56],
Voir l'étoile
Qu'a produit un soleil.
Allons à Bethléem
D'où le salut nous vient ;
Dans une affreuse étable
Nous verrons un enfant
Qui est admirable.

Le Ciel le donne,
Qu'on juge s'il est beau,
Pour la couronne
Du trône d'Israël.
Il vient à pas de géant
Et quitte son saint rang,
A la droite de son père,

Per naysse à mejo-nèt
Dins uno crejo.

Anguen lou beyre
Cadun à nostre tour,
Car poudèn creyre
Qu'es un brasiè d'amour.
Per nous-aùs, pecadous,
Soun cor n'es que carbous;
Nostro âmo es sa mestresso
Per un pruden decrèt
De sa sagesso.

Lou Cèl lou dardo
De soun dibin matras[57],
Satan regardo
D'un èl de galitras[58].
Lou bezi tout counfus
Dins lous iffèrs reclus.
Pel bounur de la terro,
Jamay nou pourra plus
Nous fa la guerro.

Bous cal aprene
Que lou Diù d'Abraham,
Qu'es bengut prene
L'abilhomen d'Adam,
Sans cesso per nous-aù
Bol souffri sans repaù,
Ço que cadun merito,
Coumo jujo à prepaù
Lou Diù de bito.



Pour naître à minuit
Dans une crèche.

Allons le voir
Chacun à notre tour,
Car on peut croire
Qu'il est un foyer d'amour.
Pour nous autres, pécheurs,
Son cœur n'est que charbons ;
Notre âme est sa maîtresse
Par un prudent décret
De sa sagesse.

Le Ciel le darde
De son divin rayon,
Satan regarde
D'un œil hébété.
Je le vois tout confus
Dans les enfers reclus.
Pour le bien de la terre,
Jamais ne pouvant plus
Nous déclarer la guerre.

Il vous faut apprendre
Que le Dieu d'Abraham
Est venu prendre
Le vêtement d'Adam.
Sans cesse pour nous autres
Il souffre sans repos
Ce que chacun mérite
Comme juge à propos
Le Dieu de vie.

NOËL V

Anguen, Miquèlo,
Sans falot ni calel,
Beyre l'estèlo
Qu'a produit un soulel.
Quiten Jerusalèn,
Courguèn en Bethleèn,
Oun tant de pastours ban,
Dedins un estable
Y beyre un efan
Qu'es admirable.

Lou Cèl lou douno,
Delors jujas s'es bèl
Per la courouno
Del troune d'Israèl.
Qûaque siogue un efan,
Bèn à pas de gean.
El quito soun boun lèt,
Qu'es de soun pay la drejo,
Per naysse à mejo-nèt
Dins uno crejo.

Anguen lou beyre
Cadun à nostre tour,
Car poudèn creyre
Qu'es un brasiè d'amour.
Per nous-aûs, pecadous,
Soun cor n'es que carbous
Que burloun nèt e jour.
Nostro âmo es sa mestresso,
Près d'elo es soun sejour
Per sa tandresso.



NOËL V[59]

Allons, Michelle,
Sans *falot* ni *caleil*,
Voir l'étoile
Qu'a produit un soleil.
Quittons Jérusalem,
Courons à Bethléem,
Où tant de bergers vont,
Dans une étable,
Voir un enfant
Qui est admirable.

Le Ciel le donne,
Lors jugez s'il est beau,
Pour la couronne
Du trône d'Iraël.
Quoiqu'il soit un enfant,
Il vient à pas de géant.
Il quitte son beau lit,
Qui est la droite de son père,
Pour naître à minuit
Dans une crèche.

Allons le voir
Chacun à notre tour.
Nous pouvons croire
Qu'il est un brasier d'amour.
Pour nous autres, pécheurs,
Son cœur n'est que charbons
Qui brûlent nuit et jour.
Notre âme est sa maîtresse,
Près d'elle est son séjour
Pour sa tendresse.



NOËL VI

Rebèlho-te, Miquèlo,
Quito toun lèt,
Bèno beyre l'estèlo
De mejo-nèt.
Lou fil de Diù
Es tout nut sul la palho
Al fort d'un ben que talho,
Per nous èstre caùtiù.

Qui porto la noubèlo,
Nous a countat
Qu'al jour uno piùcèlo
L'abio boutat.
Al prumiè pas,
Quand nous troubaren protche,
A la may sans reprotche
Offriren l'agnèl gras.

Nostros pastoureletos
A l'efantet
Faran de cent flouretos
Un ramelet.
Touts, tant que sèn,
Pourtaren del bilatge
De lat pel bèl maynatge
Nascut à Betleèn.

A la sento Familho,
Lou may saben
Fara, siosque home ou filho,
Lou counplimen,
E li dira
Que bergès ou bergèros
An quitat lours fougèros
Per beni l'adoura.

NOËL VI

Réveille-toi, Michelle,
Quitte ton lit,
Viens voir l'étoile
De minuit.
Le fils de Dieu
Est tout nu sur la paille,
Au fort d'un vent qui fouaille,
Pour nous être caution.

Qui porte la nouvelle,
Nous a conté
Qu'au jour une pucelle
L'avait donné.
Au premier pas,
Lorsque nous serons proche,
A la mère sans reproche
Nous offrirons l'agneau gras.

Nos jeunes pastourelles,
Au petit enfant,
Feront de cent fleurettes
Un bouquet.
Tous, tant que nous sommes,
Nous porterons du village
Du lait pour le bel enfant
Né à Bethléem.

A la sainte famille,
Le plus savant
Fera — soit homme ou fille —
Le compliment,
Et lui dira
Que bergers et bergères
Ont quitté leurs fougères
Pour venir l'adorer.

Janoun, la men timido,
Quand cal parla,
Per touts fusquèt caùsido
Per arenga.
Daban lou jour,
E malgre la frescuro,
Bènoun à la mazuro
Oun es lou Diù d'amour.

« Bous, mayre per miracle,
Diguèt Janoun ;
Bous, per cal lou diable
De cap à foun
Es abimat,
Digas coumo pot èstre
Que la may del grand mèstre
Siogue dins tal estat?

» N'abès ni fe ni palho
Per bous couja,
Ni pesseto, ni malho,
Per ne crounpa.
De touts coustats,
La gelado bous glaço,
Lou ben passo e repasso ;

» Benès dins lou bilatge,
A nostre oustal,
Bous e bostre maynatge
Seres men mal.
Ambe nous-aùs,
Jousèt aùra sa plaço ;
Fazès-me aquelo graço
E bous saùrey grand caùs[60].

» Prenès aquelo estoffo,
En atenden
Que posqui d'uno coffo
Bous fa presen.

Janon, la moins timide,
Quand il faut parler,
Par tous est choisie
Pour haranguer.
Avant le jour
Et malgré la froidure,
Ils vont à la masure
Où est le Dieu d'amour.

« Vous, mère, par miracle,
Dit Janon,
Par qui le diable
De haut en bas
Est abimé,
Dites comment cela peut être
Que la mère du grand maître
Soit dans un tel état?

» Vous n'avez foin ni paille
Pour vous coucher,
Ni sou, ni maille,
Pour en acheter.
De tous côtés,
Le froid vous glace,
Le vent passe et repasse.

» Venez dans le village,
A notre maison,
Vous et votre enfant
Vous serez moins mal.
Au milieu de nous,
Joseph aura sa place.
Faites-moi cette grâce,
Je vous en saurai gré.

» Prenez cette étoffe,
En attendant
Que je puisse d'une coiffe
Vous faire présent

Per bostre fil,
Qu'es mourfoundut de glaço,
Aùres uno bourrasso
E de may un mandil. »

Quand a dit sas caùzotos,
Nou parlo pus,
Mès bayzo las manotos
Del boun Jésus.
De soun bounhur
Felicito la mayre,
E recoumando al payre
D'abe souèn del Saùbur.

Apèy cadun se prèsso
D'offri soun doun
E de fa sa carèsso
Al Diù poupoun.
D'un panieret,
Bidal tiro uno agnèlo ;
Del damantal, Miquèlo
Sort un poulit bouquet.

Quand an fèy lour estreno
Al rey del Cèl,
Presque à perto d'aleno
Cantoun Noël.
E pes camis
Celèbroun sous louanges,
Coumo fan touts lous anges
Que soun al Paradis.

Pour votre fils
Tout morfondu de froid.
Vous aurez une layette
Et une chemisette. »

Quand elle a dit ces choses,
Elle ne parle plus,
Mais baise les mains roses
Du bon enfant Jésus.
De son bonheur
Félicite la mère,
Et recommande au père
D'avoir soin du Sauveur.

Et puis chacun s'empresse
D'offrir son don
Et faire une caresse
Au Dieu-poupon.
D'un petit panier,
Vidal sort un agneau ;
Michelle, de son tablier,
Sort un bouquet fort beau.

Quand ils ont fait leur étrenne
Au roi du Ciel,
Presque à perdre haleine
Ils chantent Noël.
Et par les chemins
Célèbrent ses louanges,
Comme font tous les anges
Qui sont au Paradis.

NOËL VII

E leù, lèbo-te, Pierre,
Pertout cantoun Nadal.
Aro you m'en baù querre
Bernardin e Bidal.
Sur ço que dis un angelet,
Anguen, cal tem que fasque ;
You baù prene moun flajoulet
E moun tambour de basque.

Gentos pastoureletos,
Leba-bous de mati
Per caùzi las flouretos
Pus bèlos del jardí.
Quand bendres oun anan,
Coufados d'un bèl ayre,
Dounas lou muguet à l'efan
E la roso à la mayre.

Apelèn Mars, que bengue
Dan nous-aùs d'aqueste pas,
E diguen-y que prengue
Caùque crabot pus gras ;
E tabe lou counpay Peyrot
Sera de nostro cliquo ;
Aquel pourtara lou falot
Qu'es grand coumo uno piquo.

Quand y aùrio be uno lègo,
Res nou nous pot troubla ;
Nou y a balat ni sègo
Que nou lou saùten pla.
Pourtant, sièguen nostre dessèn,
Un grand falot que flambo ;
Sans counta que touts tant que sèn,
Abèn prou bouno cambo.

NOËL VII

Et tôt, lève-toi, Pierre,
Partout on chante Noël.
Maintenant je vais quérir
Bernardin et Vidal.
Sur ce que dit un petit ange,
Allons, quel temps qu'il fasse ;
Je vais prendre mon flageolet
Et mon tambour de basque.

Gentilles pastourelles,
Levez-vous de bon matin
Pour choisir les fleurettes
Les plus belles du jardin.
Quand vous irez où nous allons,
Coiffées avec bon goût,
Donnez le muguet à l'enfant
Et la rose à la mère.

Appelons Marc, qu'il vienne
Avec nous, de ce pas,
Et disons-lui qu'il prenne
Quelque chevreau bien gras ;
Aussi le compère Peyrot
Sera de notre clique[61].
Celui-là portera le *falot*,
Car il est grand comme une pique.

Y eût-il bien une lieue,
Rien ne nous peut troubler ;
Il n'est ni fossé, ni haie
Que nous ne puissions sauter.
Pourtant, suivons notre dessin,
Un grand *falot* qui flambe ;
Sans compter que tous, tant que nous sommes,
Nous avons assez bonne jambe.

NOËL VIII

He ! leù de pès, bèlos pastouros
Rebelhas-bous e quitas bostre lèt.
Lou soulel se lèbo à doutzo ouros
E lou jour bèn anèt à mejo-nèt.
Lous pastourèls que gardoun dins la prado,
    Al mitan de l'estrado
    Quitoun lour troupèl
    Per beyre l'efan noubèl
    Dabalat del Cèl.

Bol.que la paùrièro lou coubre,
Aquel grand Diù qu'es dabalat del Cèl.
Acos praco qu'a fèy soun Loubre
A Bethleèn, bilatge d'Israèl;
Dins un estable oun nou se bey que palho,
    Sans tapis ni muralho,
    Aqui es nascut.
    Dins uno crejo tout nut,
    Atal es bengut.

Per bous douna may de louanges,
Agnèl de Diù que tant souffris,
Dayssas-nous uni dan lous anges
Per un councèrt que sio digne de bous :
Diù de bountat, perque l'amour bous meno,
    Jusqu'à pèrdre l'aleno
    Touts boulèn atal,
    Jusqu'al darrè badal [62],
    Canta per Nadal.



NOËL VIII

Eh ! lestes de pied, belles bergères,
Réveillez-vous et quittez votre lit.
Le soleil se lève à douze heures,
Et le jour vient aujourd'hui à minuit.
Les bergers qui gardent dans la prairie,
Au milieu de l'estrade
Laissent leur troupeau,
Pour voir l'enfant nouveau
Descendu du Ciel.

Il veut que la misère le couvre,
Ce grand Dieu qui est venu du Ciel ;
C'est pour ça qu'il a fait son Louvre
A Bethléem, village d'Israël ;
Dans une étable où l'on ne voit que paille,
Sans tapis ni muraille,
C'est là qu'il est né.
Dans une crèche tout nu,
Ainsi il est venu.

Pour vous donner plus de louanges,
Agneau de Dieu, qui tant avez souffert,
Laissez-nous nous unir avec les anges
Dans un concert qui soit digne de vous :
Dieu de bonté, puisque l'amour vous mène,
Jusques à perdre haleine,
Tous nous voulons ainsi
Jusqu'au dernier souffle
Chanter à Noël.



NOËL IX

Per abe lou Cèl en partatge,
    Touts tant que sèn,
Cal ana en pèlerinatge
    A Bethleèn.
Anguen en lous pastourelets
    E las pastouros,
Beyre lou Rey des Angelets.
Qu'es nascut à doutzo ouros[63].



NOËL IX

Pour avoir le Ciel en partage,
    Tous, tant que nous sommes,
Il nous faut aller en pèlerinage
    A Bethléem.
Allons avec les jeunes bergers
    Et les bergères,
Voir le roi des petits anges
Qui est né à minuit.



159

ŒUVRES

D'ARNAUD DAUBASSE

MAITRE PEIGNIER

Poésies Françaises



DAUBASSE AU CHATEAU DE BIRON[64]

A QUELQUES GENTILSHOMMES

Qui, à son arrivée au château, lui demandent qui il est et ce qu'il veut

Noblesse qui vivez sous l'empire des lis,
Vous voulez, dites-vous, apprendre qui je suis ?
Je suis un artisan qu'on appelle Daubasse,
Qui, tantôt sur la corne et tantôt au Parnasse,
Fait, selon le besoin, des peignes ou des vers,
Coulant des jours heureux dans ces travaux divers.
L'un fournit chaque jour au besoin de la vie,
L'autre attire sur moi tous les traits de l'envie.
Conduit par le respect, amené par mon cœur,
Je viens dans ce château rendre hommage au seigneur.
Indiquez-moi, messieurs, ce héros de la France,
Plus grand par ses vertus qu'il ne l'est par naissance.



A M. LE DUC DE BIRON

Qui survint pendant qu'il récitait ses vers

C'est à toi, grand Biron, que ma muse s'adresse,
Pour s'unir aux transports de la vive allégresse
Qu'éprouve en ce moment ce fortuné climat.
Chacun, en te voyant, pense voir de l'Etat

Le ferme défenseur, dont la brûlante foudre
A réduit tant de fois nos ennemis en poudre.
Sans doute, après Turenne, aucun de nos guerriers
Ne recueillit autant et d'aussi beaux lauriers.
Qui peut sans s'attendrir voir tes larges blessures,
Ton bras gauche emporté, les mille meurtrissures
Qui brillent sur ton corps comme un ciel étoilé ?
En France, quel héros s'est-il mieux signalé ?
Ta race, de guerriers est une pépinière,
Dès longtemps devenue un bien héréditaire,
Dont chacun des enfants ayant sa portion
L'embellit et l'augmente avec profusion.
Tout l'univers a su que tes nobles ancêtres
Ont dans l'art des combats été les plus grands maîtres.
Dans les champs de l'honneur, qui t'a vu moissonner
Confesse qu'après toi l'on ne peut que glaner.
Il semble que tu tiens la victoire à tes gages,
Tant on la voit souvent te rendre des hommages.
L'as-tu mise, au cadastre, au rang de tes vassaux ?
Dès qu'elle se plait tant à suivre tes drapeaux,
Il faut que les Biron, dans quelque vieux registre,
De leur droit aux exploits aient trouvé quelque titre.

Qu'il en existe ou non, il doit peu t'importer :
Quand les droits ont prescrit, peut-on les contester ?
Tout titre qui se perd dans quelque titre antique
Est pour tout possesseur un titre magnifique.
Les hauts faits que transmet la poussière des temps
Sont les plus assurés de tous les monuments.
L'histoire des Héros que ronge la poussière
Est la plus authentique et la moins mensongère.
Quand, dans mille ans d'ici, l'on dira qu'à Landau,
Biron courait au feu comme un canard à l'eau,
Les fastes qui feront en détail cette histoire,
S'ils viennent à périr, toi, Biron et la gloire
N'en parviendrez pas moins à l'immortalité :
Elle est, de père en fils, une propriété

Dont le pouvoir survit au caprice des âges,
Et qui, malgré l'envie, a toujours ses hommages.

Jusqu'à ce que la France ait besoin de ton bras,
Daigne vivre avec nous dans ces heureux climats,
Pour jouir du plaisir que cause ta présence.
Te voir, pour tout le peuple est une jouissance.
Quel que soit le respect de tes bénis vassaux,
Villeneuve à chacun donne d'heureux rivaux,
Qui, comme bons voisins, doivent, sans jalousie,
S'entr'aimer, se servir, comme toi la patrie.



A MADAME LA DUCHESSE

Et vous qui, par état, vivez dans le repos,
Pour nous perpétuer la race des héros,
Et qui devez, madame, avoir part à leur gloire,
Et vivre, tout comme eux, au temple de mémoire ;
Daignez d'un artisan, qui n'est pas un Crésus,
Accueillir le tribut qu'on doit à vos vertus.
En exprimant ses vœux et sa reconnaissance,
Il n'est que l'interprète et l'écho de la France.
Celle qui fit les Dieux fut déesse elle-même
Et mérita par là sa dignité suprême.
L'eût-elle pas été, ses soins le méritaient
Pour avoir aux mortels rendu ce grand bienfait.

A UN GENTILHOMME

Qui, le voyant avec le duc, demande quel est ce personnage

Des cornes, je suis un marchand
Qui n'achète que pour revendre.
Comme je ne veux point surprendre,
Je vends toujours au prix-courant ;
Aussi j'achète également.
A Villeneuve est ma boutique,
On y trouve de quoi choisir ;
Ceux qui me donnent leur pratique
N'ont jamais à s'en repentir.
Si vous n'y voulez point venir
Et que vous vouliez de mes cornes,
Monsieur, j'en porterai chez vous,
Dont le poli luisant et doux
Vaut mieux que celui des licornes.
Aucun artiste du pays
Si bien que moi ne les façonne ;
Ma boutique en a de tout prix
Que sans trop marchander je donne.





POÉSIES DIVERSES

REQUÊTE

Contre les maîtres peigniers de Bordeaux[65]

Messieurs les héros de Thémis,
Puisque l'Eternel vous a mis
Sous l'étendard de la justice,
Comme un rat près du chat qui dort ;
Si j'ai droit, soyez-moi propice,
Mais condamnez-moi si j'ai tort.

Je viens, comme les autres fois,
Pour faire mes petits emplois,
Et l'on veut y mettre des bornes.
Des Normands et des Miquelets,
Etablis autour du Palais,
Viennent s'opposer à mes cornes.

Chez la raison je suis niché,
Puisqu'au dernier qui fait marché
La marchandise se délivre ;
Et par là je veux faire voir
Que, puisque le négoce est libre,
C'est donc moi qui les dois avoir.

Faut-il que, de tous les marchands
Qui quittent femmes et enfants,
Le nez ne soit plus qu'une bête ?
Ayant déjà payé comptant,
Serait-il beau que leur emplette
Fût faite pour un habitant ?

Un habitant a le loisir
Et d'acheter et de choisir,
Puisqu'il a le temps à sa guise :
Un étranger qui vient exprès,
Chargé de fatigue et de frais,
N'aurait donc point de marchandise ?

S'il en est ainsi dans Bordeaux,
Ce charmant rivage des eaux,
Deux foires n'en vaudraient pas une.
Messieurs, vous l'allez mériter
Pour n'y pas laisser acheter
De marchandise si commune.

Des cornes ! il en est partout :
Le monde en est plein jusqu'au bout,
Plus encore des invisibles.
Ne voient-ils pas, ces malheureux,
Que je ne prends que les visibles
Pour laisser les autres pour eux ?



A L'INTENDANT DE BORDEAUX

Pour la même affaire

Seigneur, dont l'austère équité
Ne sait s'adapter à des bornes,
Pour vous dire la vérité,
Ces gens que vous voyez si mornes
Ont eu l'atroce lâcheté
De vouloir m'enlever des cornes
Achetées en argent compté.

Est-il la moindre ressemblance
Entre mes cornes et les leurs ?

Que demande donc cette engeance ?
Que veut-elle par ses clameurs ?
S'ils ne sont pas de vrais voleurs,
Ils sont du moins dans la démence.
Je consens à perdre une somme
Telle qu'ils la voudront, au cas
Où voulant visiter mes sacs,
On y trouve une corne d'homme.
On y verrait plutôt un gnome
Ou les oreilles de Midas.

Ce qu'on achète en temps de foire
Est de plein droit aux acquéreurs.
Monseigneur, vous pouvez le croire,
Je n'ai point acheté les leurs ;
Dans mon petit laboratoire,
Elles seraient des non valeurs.
O vous que la raison implore !
Jugez combien sont dangereux
Ces hardis suppôts de Pandore.
Hé quoi ! chacun porte ses deux
Et l'on veut les miennes encore !
Et vous dont la vertu s'honore,
Seigneur, ordonnez que ces gueux,
Jusqu'à leur guérison, chez eux,
Prennent leur dose d'ellébore ;
Que moi, depuis longtemps oiseux
Et qu'un trop long ennui dévore,
J'aille rejoindre mes aïeux.

DÉCLARATION D'AMOUR[66]

Plus qu'un autre, à l'amour j'aurais été sensible;
Un goût trop délicat suspendait tous mes feux :
Ce que je désirais paraissait impossible,
La reine de Cypris n'eût pu remplir mes vœux.

Je voulais, pour aimer, une beauté parfaite,
Qu'elle eût dans ses beaux yeux une vive douceur.
Aurait-elle manqué d'un cheveu sur sa tête,
Dans l'instant eût péri mon amoureuse ardeur.

Je voulais sur son front voir un air de noblesse,
Qui, réveillant l'amour, inspirât le respect.
Qu'elle eût dans son esprit de la délicatesse,
Alors je devenais amoureux tout à fait.

Mon projet paraissait un enfant du délire.
Cythère, disait-on, n'a vu rien de si beau;
Chacun à mes dépens se permettait de rire,
Et moi, du tendre amour j'éteignais le flambeau.

J'avais perdu l'espoir de trouver ce prodige,
Lorsqu'un heureux hasard vint t'offrir à mes yeux.
Oui, Titi, je te vis, ce n'est point un prestige,
Dans mon cœur ta présence alluma mille feux.



PLAINTES D'UN AMOUREUX[67]

Pourquoi vous souhaiter de nombreuses années,
Titi, quand vous perdez le printemps de vos jours?
La nature vous fit pour les tendres amours,
Et vous osez trahir vos belles destinées!

Aux transports d'un amant qui ne voit que vos charmes,
Pourquoi n'opposez-vous que d'austères rigueurs?

Un regard tarirait la source de mes larmes,
Et vous prenez plaisir à voir couler mes pleurs ?

Quand voudrez-vous suspendre, adorable inhumaine,
Le barbare plaisir de faire mon tourment ?
Je souffre mille maux, et je vous dis certaine
La déchirante mort du plus fidèle amant.

Si je pouvais, du moins, dans quelque solitude,
Trouver un sûr remède à l'excès de mes maux,
J'irais m'y délasser de la sollicitude
Que me causent l'ingrate et mes heureux rivaux.

Que dis-je, malheureux !... il vaut mieux que je meure ;
Mon martyre serait trop cruel et trop long ;
Si ma condition n'en devient pas meilleure,
Mon choix est déjà fait : le trépas sera prompt.

Oui, cruelle, c'est vous et votre barbarie
Qui creusez lentement mon funèbre tombeau,
Quand vous savez pouvoir, d'une innocente vie,
Par un tendre regard raviver le flambeau.

Quoi ! je meurs, et mourant, j'adore l'inhumaine !
Quoi ! je meurs, et mourant, j'adore ses appas !
Je devrais la haïr et maudire ma chaîne,
Et mon amour la suit dans la nuit du trépas !

Je voudrais vous savoir très constamment heureuse ;
Mais mon ombre, après moi, troublera vos plaisirs.
Vos remords, que j'égale aux serpents de Médeuse [68],
Viendront vous déchirer jusque dans vos désirs.

Il est encore temps, puisque je vis encore,
D'éloigner loin de vous un sort si malheureux ;
Commencez à chérir l'amant qui vous adore,
Et nos cœurs s'uniront par le plus saint des nœuds.

DANS UN DINER

I

Vers trouvés dans une poule d'Inde[69]

Vous que j'assemble ici pour ma pompe funèbre
Et qui ne pleurez pas de mon triste destin,
Pour rendre mon tombeau de plus en plus célèbre,
Sur ma cendre, à grand flots, répandez le bon vin.
Toutefois, prudemment célébrez votre fête :
Deux charmants ennemis sont à votre côté ;
Souvent, à plus d'un sage, ils ont tourné la tête.
Quels sont ces ennemis ? — Le vin et la beauté.

II

La Poule d'Inde au plus gourmand

Famélique gulard, puits perdu de pitance,
Que nul festin encor n'a pu rassasier,
Vois la table fléchir sous le poids du gibier,
Promène tes regards, admire l'abondance,
Dispose ta mâchoire et sois ton écuyer.
Si chacun des morceaux passant par ton gosier,
Pouvait être soumis à des droits de payage,
Dans ces temps malheureux que faut-il davantage,
Pour liquider l'Etat, remplir le *déficit*,
Abolir les impôts que le peuple maudit,
Et réparer les maux d'un trop long gaspillage ?
Pour la France aux abois, ô grand Dieu ! quel produit !
Ton gosier deviendrait le sauveur du royaume ;
On placerait ton buste à côté de Suger,
Et dans de doux transports, on dirait : Voilà l'homme
Dont la dent a plus fait que tout l'art de Colbert.

SUR LE PORTRAIT

D'une demoiselle de Castillonnès

En voyant ce portrait, Vénus disait un jour :
Ce chef-d'œuvre de l'art n'eut jamais son modèle.
Ma mère, vous errez, reprit alors l'Amour,
Celle qu'il représente est encore plus belle.



ENIGME

Je ne suis point de fer, encore moins de bronze ;
Au canon toutefois je ressemble assez bien ;
Quand il fait son fracas, je fais aussi le mien.
Chaque homme est artilleur : le roi, le pape, un bonze.
L'intrépide Condé, Turenne, Louis onze,
N'eussent pas mieux tiré que nos tendres Cloris :
La bergère, en mon art, vaut une Talestris.
Souvent je suis fâcheux, quelquefois je fais rire ;
Je fais aussi gronder une Iris qui soupire.
Plus je vois de l'humeur, et plus je m'applaudis ;
Cependant aux humains je suis toujours utile.
On me chérit en cour, dans les champs, à la ville,
Je rends toujours service et ne fais jamais tort,
Et nul être pourtant n'a pu me voir encor ;
Très souvent je vaux plus qu'un médecin habile.

Mamé, vous me plaindrez quand vous saurez mon sort :
L'instant qui me voit naître est celui de ma mort.
Après ce que j'ai dit, vous devez sans effort
Dire mon nom, ou bien passer pour imbécile.

A UNE BARONNE[70]

Qui, dans un dîner, lui demandait pourquoi il était morne

Lorsque le blond Phœbus me tient sur le Parnasse,
Ou qu'une des neuf Sœurs m'instruit dans le vallon,
Quoiqu'ils soient tous des Dieux, je sais prendre mon ton,
Chanter et fredonner avec assez d'audace :
Mais tirez-moi de là, je perds mon unisson.
Lorsque je suis chez moi, mes yeux ne sont point mornes,
Un paisible travail appelle le plaisir ;
J'ai toujours ignoré ce que c'est que languir,
Parce que chaque jour je travaille à des cornes,
Qui réveillent sans cesse un heureux souvenir.
Des grâces, c'est ici le véritable temple.
J'y vois les vrais plaisirs par groupes arriver,
Plaisirs dont tous mes sens voudraient bien s'enivrer :
Mais les rares beautés que mon œil y contemple
Se bornent, par malheur, à me faire rêver.



A LA MÊME

Qui, au dessert, lui offrait un cœur en sucre

Tout ce qui vient de vous a le droit de me plaire ;
Ce cœur inanimé que je tiens de vos mains,
S'il m'assurait le vôtre, adorable bergère,
Bien plus que ceux des Dieux j'aimerais mes destins.

COUPLETS

A la même, en réponse à celui qu'elle venait de chanter

I

Des pèlerins, charmante blonde,
Suivons le sort ;
Hâtons-nous de courir le monde
Sans passe-port.
C'est bien assez que les amours
Servent de guide ;
Nous irons d'abord sans détours
Dans le temple d'Egnide.

II

Rien n'est si beau que ce voyage,
Cher pèlerin ;
Mais sache qu'il faut du courage
Dans le chemin.
Pour éviter les accidents,
A la Déesse
Nous irons offrir notre encens ;
Mais soyons sans faiblesse !

III

Tu connaîtras, belle Silvie,
Par mon ardeur,
Que tout le bonheur de ma vie
Est dans ton cœur.
Encouragé par tes beaux yeux,
Aimable blonde,
Avec toi, partant de ces lieux,
J'irais au bout du monde.

A UN CURÉ

Qui, pendant le même dîner, lui avait adressé des vers[71]

Je suis laid, je fais la grimace,
Je le veux bien ;
Je sais porter ma calebasse,
Marcher grand train.
En l'air j'ai toujours mon bourdon,
Dès mon enfance ;
Et je sais faire bond sur bond,
Mieux que toi, courte panse.



RONDEAU

Du vrai Marot, toujours tendre et joyeux,
L'on chante encor les accents amoureux ;
Nul, comme lui, n'eut des vers la manie.
Simple et sans art, sa charmante harmonie
Flatte et nous plaît par ses sons gracieux.
Phœbus pour toi, le plus savant des Dieux,
Docte Colas, ne pouvait faire mieux :
Il t'a donné la force et le génie
D'un vrai maraud.

En prose, en vers, tes talents précieux
Font dépiter cent rivaux envieux :
Mais qui pourrait égaler Polymnie ?
Je te le dis sans fard, sans ironie,
Tu suis le train, je le vois de mes yeux,
D'un vrai maraud.

A UN MEUNIER[72]

A votre beau moulin, on ne voit que des ânes ;
Quelle étrenne envoyer où sont tant d'animaux ?
Les dons les plus parfaits deviendraient tous profanes
S'ils tombaient au pouvoir de ces êtres lourdeaux.

J'ai retenu mes dons, crainte d'une méprise :
Aux ânes il ne faut que de paille et de son.
Pour que vous receviez une étrenne à ma guise,
Ma main, dans peu de temps, vous donnera du bon.

Il vaut mieux, cher ami, différer mon étrenne,
Que d'aller l'exposer à tant d'inconvénients ;
Il n'est pas à risquer que moi je m'y méprenne,
Je sais vous distinguer des animaux braillants.



A UNE DAME

Des environs de Moissac

J'ai traversé, belle Henriette,
Du Léthé les bienheureux flots ;
Pour mon bonheur, chère brunette,
Buvez vous-même de ses eaux.

Oubliez qu'un berger aimable,
Par l'hymen, vous tient dans ses bras,
Vous pourrez, sans être coupable,
Disposer de tous vos appas.

Sans remords du passé, sans chaîne,
Vous pourrez répondre à mes feux ;
Vous cesserez d'être inhumaine,
Et Tircis d'être malheureux.

Avant de boire de cette onde,
Je ne pouvais avoir d'amour ;
J'ai bu, l'ignorance est profonde :
Pour vous, je brûle nuit et jour !

Vos nœuds sacrés ne sont qu'un songe,
La foi de l'hyménée un nom,
Le titre d'époux un mensonge,
Votre couche une illusion.

Je ne vois de vrai que vos charmes,
Vos vertus, mes fers, mes ardeurs ;
Et vous, ne voyez que mes larmes,
Mes feux, mes soupirs, mes langueurs.

Buvez donc, charmante Henriette :
Buvez, vous n'aurez plus d'époux...
Et votre nouvelle conquête
Sera bientôt à vos genoux !



EN L'HONNEUR DU ROY

Le Seigneur soit loué, qui, par sa Providence,
Nous comble de bonheur sans l'avoir mérité,
Sur la fin du printemps, la veille de l'été,
Nous donne tout à coup la paix et l'abondance.
Par qui ? par un grand roy comme celui de France.
Que Dieu nous le conserve en parfaite santé ;
Qu'il ne nous soit ravi pour son éternité
Que six vingt ans après le jour de sa naissance ;
Qu'on chante ses exploits sur la terre et sur l'onde ;
Que la division ne règne qu'en enfer ;
Que le siècle présent cesse d'être de fer ;
Que le ciel soit propice et la terre féconde !

TRISTESSE

Ah ! que la paresseuse automne
Donne de peine à mon esprit !
Je n'ai plus de vin dans ma tonne,
Je suis sans argent, sans crédit,
J'ai perdu depuis peu ma femme...
Amis, j'en mourrai de regret :
Souvent pour moi la bonne dame
Servait de gage au cabaret.



CHANSON

Faite après la gelée de 1709

Grand froid, que fis-tu
Sur l'arbre tortu ?
Pourquoi nous détruire,
Pour ainsi le dire,
Ses rares vertus ?
Une droite ligne,
Auprès de la vigne,
N'est rien qu'un fœtus !
Il n'y a point noix,
Prune ni chastaigne,
Dans cette campaigne
De tout l'Agenois.

Mais cela n'est rien
Auprès de ce bien,
De cette merveille
Du jus de la treille,
Pour notre entretien.
Ah ! Dieu quel fléau,

Lorsque la bouteille
Ne verse que l'eau !
Chers amis, buvons !
Tant que nous avons
Le de quoi boire,
Pour cette gloire
Que nous poursuivons.

Ah ! lorsque personne
N'a rien dans sa tonne,
Adieu les chansons !
Comme nous savons,
On n'a point de cœur,
Ni vigueur dans l'âme,
Si l'on ne s'enflamme
De cette liqueur.
Grand'père Bacchus,
Nous sommes vaincus ;
Et sans plus attendre,
Il nous faudra rendre
En montrant nos culs,
Puisque bientôt
Le vin va se vendre
Trente sols le pot.



CHANSON

Contre un Agent des fermiers généraux[73]

Va, perfide partisan,
Qui nous mets à la torture,
Bête dont parle Saint-Jean,
        Ture-lure,
L'enfer sera ta demeure,
Robin ture-lure-lure.

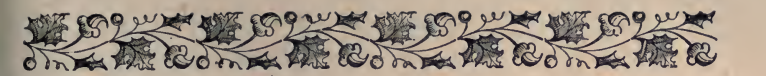
Tu seras tison d'enfer,
Ta profession l'assure,
Compagnon de Lucifer,
Ture-lure,
Dans cette manufacture,
Robin ture-lure-lure.

Ha ! que feras-tu là-bas,
Dans cette prison obscure,
Si tu n'y apportes pas,
Ture-lure,
Beaucoup d'onguent de brûlure,
Robin, ture-lure-lure ?



CONTRE LE MÊME

L'enfer bâti pour les méchants,
Que la terre tient dans son centre,
Ne veut plus bourgeois ni marchands,
Ni procureurs ni sergents,
Parce qu'il sait quel est son ventre.
S'il est rempli de partisans,
Désormais personne n'y entre.
Un enfant de Luther,
Qui brûle dans les flammes,
Rapporte qu'en enfer,
Le fils de Lucifer,
Qui tourmente les âmes,
A force d'agiter les corps de ces infâmes,
Est réduit à n'avoir plus de fourches de fer.



ÉPIGRAMMES

A UNE INGRATE

En réponse à un envoi de feuilles flétries

Faut-il que ton perfide cœur
M'envoie de son amour un présent si funeste !
Après m'avoir donné ta fleur,
Tu ne pouvais avoir que des feuilles de reste.



A M. DE MONTREBEL

Qui se plaignait de n'avoir pas eu sa visite[74]

Votre capitaine de garde
Ne me trouvant pas à son gré,
Sans mousquet et sans hallebarde,
Me fit descendre le degré.
Avec cet air mignon qui toujours l'accompagne,
Il me dit galamment d'aller sur la montagne
Dire mes vers à ma merci.
Comme je n'aime rien tant que l'obéissance,
Sans vous dire mes vers, grand maréchal de France,
Je m'en fus plus camard que lui.

AUX PÈRES BÉNÉDICTINS

Pour excuser son âne qui était entré dans leur abbaye[75]

Mes Pères, excusez mon pauvre âne Martin,
Il avait ses raisons d'en agir de la sorte :
Il croyait bonnement entrer dans un moulin,
En vous voyant en nombre environner la porte.



CONTRE UN MARI

Un de nos citoyens, brave homme tout à fait,
S'applaudissait beaucoup de la foi de sa femme :
— De Joujou, disait-il, je possède la flamme,
Et je vis, quoique vieux, tout entier dans son âme ;
C'est un fort hérissé de terribles canons.
Fût-il environné par mille Légions,
Ce serait un rocher que jamais rien n'entame.
— C'est vrai, dit un plaisant qui n'avait pas l'air morne ;
Et si l'on exigeait des attestations,
Je dirais que j'ai fait les ouvrages à corne.



CONTRE UN PRÊTRE

Orgueilleux de son titre de docteur[76]

Vous voilà maître ès arts, Docteur sur le vélin,
Licencié complet en cire et parchemin,

De plus, enrubanné comme l'est, sous les halles,
L'âne qu'on fait courir aux jours de Bacchanales.
Cet écrit merveilleux fera foi tout à fait,
Pourvu que l'on ajoute *un bourrique parfait.*



CONTRE LE MÊME

Pourquoi vous affliger d'un simple badinage ?
Si la fourche eût joué, vous auriez eu raison.
Pour un boisseau de son,
A son brave grison
Sancho fit pardonner toute sorte d'outrage ;
Pardonnez, vous aussi, vous en aurez du bon.
Vous savez que l'aigreur ne fut jamais honnête ;
S'il faut me rétracter, je m'en fais une fête.
Je suis chrétien, et dis : Sur vélin, en effet,
On aurait très mal fait
D'avoir écrit *Baudet.*



CONTRE LES CORDELIERS [77]

Chers amis, faisons la fricasse,
Remplissons bord à bord la tasse.
Quel plaisir de boire souvent !
A petits coups est-ce la peine ?
Les Cordeliers, à leur couvent,
Jetteraient leur gondole au vent,
Si l'on ne la leur servait pleine.

CONTRE UN MENTEUR

Qu'on venait d'enterrer

Ci-gît un homme mort que nous regrettons tous
Et qui nous amusait par certaine manie.
Il aimait à mentir, c'était là son génie ;
Les mensonges, chez lui, passaient comme saindoux.
Hier, cet infortuné, par un excès de zèle,
Fit de si grands efforts, et nous en donna tant,
Que nous vîmes, hélas ! un de cette séquelle,
Tandis que nous riions, l'étrangler en passant.



CONTRE M. BARATET

Lauréat des Jeux Floraux de Toulouse[78]

Croyez-vous vous donner un nom
Et passer pour poète habile,
Pour avoir feuilleté Virgile
Et pris de lui quelque leçon ?
On sait que vous avez volé
Tous les beaux vers que vous savez
Faire le fond de votre ouvrage.
Toulouse l'a si bien compris,
Que son Académie enrage
Que vous ayez eu de ses prix.

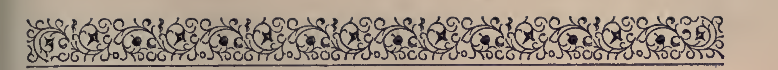


QUESTION INDISCRÈTE

A un prêtre galant[79]

Vous venez de passer le jour avec Céleste ?
Sans doute que vos cœurs n'ont pas toujours dormi ?
Ne prendre qu'un seul jour, c'est être bien modeste.
Je veux croire pourtant, vous connaissant très leste,
Que vous avez tout fait un peu mieux qu'à demi.
Je ne soupçonne pas qu'à lire le Digeste
Vous eussiez pris ce temps qui vous eût endormi.
La curiosité, mon cœur vous le proteste,
Chez moi ne fut jamais un défaut affermi.
Cachez-moi tout détail, mais, comme à un ami,
Répondez à ces mots : *avez-vous fait le reste ?*





SONNETS

LA GRANDEUR DE DIEU[80]

Le Seigneur, sur son trône, est assis et debout ;
Il a ses attributs qu'il ne doit qu'à lui-même.
L'homme ne peut saisir son essence suprême,
Qu'il soit un ignorant ou qu'il sache beaucoup.

L'Univers est à lui de l'un à l'autre bout,
Et tout ce qu'il enferme est à son diadème.
Il a tout fait pour nous, ce père qui nous aime,
D'accord avec son verbe, et ce verbe a fait tout.

Architecte du ciel, de la terre et de l'onde,
Il porte sur son doigt ce grand globe du monde
Et parcourt d'un coup d'œil ce vaste firmament.

Eternel, infini, tout puissant par nature,
Il est tout ce qu'il est dans la riche structure
Du plus vil moucheron, du plus fier éléphant.



LE PÉCHEUR A JÉSUS-CHRIST

Quoi donc, grand Dieu, j'existe et tu connais mon crime !
Mon front est ton image, et je suis un ingrat !
Quand l'enfer me réclame et qu'il veut sa victime,
Ta main à sa fureur arrache un scélérat !

Elevé par ta grâce à cet état sublime
Qui partage avec toi ta gloire et ton éclat,
Je me suis révolté, j'ai creusé mon abîme ;
Tu pardonnes pourtant cet horrible attentat.

J'attendais des carreaux, ils tombent sur moi-même.
Oui, je devais périr ; mais ton amour extrême
Te charge de mon crime et t'immole pour moi.

C'est dans ton chaste sein, ô Vierge incomparable !
Qu'est venu commencer ce mystère ineffable ;
Le choix du Créateur fut le prix de ta foi.



SUR L'AUMONE[81]

Gens de bien et d'honneur comme d'hautes estimes,
Pour l'amour du Seigneur, monarques souverains,
Ayez compassion, pour effacer vos crimes,
De ceux qui sont réduits à mendier leur pain.

Celui qui fait l'aumône, et de la bonne main,
Possède une vertu même des plus sublimes ;
L'aumône est une clef qui ne sert pas en vain,
Puisqu'elle ouvre les Cieux et ferme les abîmes.

« Voulez-vous être un jour heureux, prédestiné,
Donnez », dit le Seigneur, « il vous sera donné. »
C'est un commandement qu'il a fait à son peuple.

Sans compter qu'ici-bas, partout, en temps et lieu,
De tout ce que l'on donne on reçoit le centuple,
Et là-haut le bonheur de régner avec Dieu.

A LOUIS XV, DIT L'HEUREUX

Vive Louis l'heureux! puisque la providence
L'a fait un des plus grands monarques d'aujourd'hui,
L'arbitre de la paix, de l'Europe l'appui :
Tout le compte pour tel déjà dès son enfance.

L'astre qui plus préside à l'heureuse naissance,
Fit que, pour son bonheur ne fût pas pour autruy,
A quatre successeurs qui sont nés avant lui,
Passant sans posséder la couronne de France.

Providence, c'est vous qui prîtes ce grand soin
De lui faire venir sa couronne de loin,
Du modèle des roys et père des conquêtes ;

Où l'on ne vit jamais prince si glorieux.
Et la faisant glisser par dessus quatre têtes,
Du roy Louis le Grand vint à Louis l'Heureux.



AU MÊME

Grand Roy, qui promettez déjà, dès votre enfance,
A l'empire des Lys que vous avez des cieux,
Un prince qui doit être un jour si glorieux
Que ses prédécesseurs dont vous tenez naissance ;

Cet empire, qui doit vous rendre obéissance,
Procure des vainqueurs en tout temps, en tout lieux,
Et des héros qui font, à l'exemple des Dieux,
Trembler tout l'univers par leur haute puissance.

D'avoir un tel héros, nous espérons l'honneur,
Grand Roy, pour notre gloire et pour notre bonheur,
Puisqu'à votre couronne et votre diadème

Tant de monde ici-bas se soumet et se rend,
D'imiter seulement un Louis quatorzième :
Cela suffit pour être un monarque assez grand.



AU RÉGENT

Grand Prince, on vous compare à l'ange tutélaire
Qui prit soin du Sauveur dans ces terrestres lieux,
De cet espoir du monde et l'ornement des cieux,
Lorsqu'il fut aux humains envoyé par son père.

Si je me suis servi de ce sacré mystère,
C'est pour mieux exalter votre emploi glorieux ;
Pour prendre soin d'un Roy, gage si précieux,
Un tuteur comme vous était bien nécessaire.

Pour le bien de l'Etat et pour notre repos,
Vous l'élevez en sage aussi bien qu'en héros.
Prince du même sang, digne de la régence,

Que de gloire pour vous qui ne se peut borner,
Puisque l'on ne doit faire aucune différence,
Ou de porter le sceptre ou de le gouverner.





ODES[82]

SUR LA MORT DE LOUIS XIV

Louis, notre grand roy défunt,
Le plus digne de notre histoire,
Lequel monta, s'il y en eut un,
Au plus haut faîte de la gloire:
Ah ! jamais prince ne fût mieux
Revêtu du pouvoir des Dieux ;
Il fit trembler la terre et l'onde :
Hélas ! peuple, quel triste sort !
Le plus grand vainqueur de ce monde
Se trouve vaincu par la mort.

Ce héros qu'on vit triompher,
Donner et la paix et la guerre,
Mettre par le feu, par le fer,
En alarme toute la terre,
Forcer toutes les nations
A réveiller ses compassions
Par leurs présents et leurs hommages,
Qui n'avait qu'à dire : Je veux !
N'a maintenant que l'avantage
D'infecter un tombeau pompeux.

Il gît, ce prince sans pareil,
D'une vaillance illimitée,
Unique comme le Soleil
Par toute la terre habitée,

Qui fit, par son cœur ennobli,
Mettre les Césars à l'oubli,
Les Pompées et les Alexandres :
Le plus grand roy de l'univers
N'est plus que poussière et que cendres,
Et que la pâture des vers.

Sa mort nous est un beau sermon :
Ce grand roy, rempli de lumières,
Admiré comme Salomon
Des nations les plus étrangères ;
D'une plus haute majesté
Que tous ceux de l'antiquité :
Malgré tous ses soins et ses gardes,
Ne règne plus que dans les lieux
Où les serpents et les lézardes
Nichent dans sa bouche et ses yeux.

Au plus grand des enfants d'Adam,
Voici ce que mon cœur désire :
Son âme dans le sein d'Abrham,
Comme son corps dans un empire
Qui s'appelle des trépassés,
Où les sceptres sont renversés,
Parce que le Seigneur l'ordonne :
C'est le royaume de la mort,
Où la houlette et la couronne
N'ont ensemble qu'un même sort.

SUR LE LOT

A Monseigneur de Labourdonnaye[83]

Fidèle serviteur d'un prince,
Qui partout, comme en temps et lieu,
Choisit les hommes selon Dieu,
Pour ses intendants de province :
Parmi les hommes accomplis,
Vous êtes un des mieux remplis
De vertus, le plus héroïque ;
Seigneur, cela dire me fait
En mon langage poétique
Qu'en tout on vous trouve parfait.

Vous avez une âme bien née,
L'esprit brillant et le cœur bon,
Ce qui fait que le grand Bourbon
A destiné Labourdonnaye
Pour faire, comme je le dis,
Exécuter tous ses édits
Aussi justes que raisonnables.
Comme c'est le plus grand des Roys,
Vous êtes un des plus capables
D'exercer de si beaux emplois.

Après une vérité telle,
Saumade (en son affliction)
Qui, dans la navigation,
Est votre serviteur fidèle,
Vient prouver à votre grandeur
Que la France, dans sa splendeur,
Pour transporter son nécessaire
Dans tous les endroits, au plus tôt,
N'a pas de meilleure rivière
Que celle qu'on nomme le Lot.

Bien plus utile que Garonne,
Aux Bordelais premièrement
Portant le meilleur aliment
Que la providence leur donne :
Vins de Thézac, vins de Cahors,
La nourriture de leurs corps,
Pour leur santé la plus propice :
Ce qui me fait dire à mon tour
Que c'est la meilleure nourrice
De Bordeaux, ce charmant séjour.

Enfoncée de telle sorte
Qu'elle fait tort à sa largeur,
Voyez cependant, Monseigneur,
Que de denrées elle porte :
De l'huile, des prunes, des grains,
Et des eaux-de-vie et des vins,
Des charbons propres pour la fonte,
Qui servent, comme nous savons,
Au plus grand monarque du monde
Pour lui fabriquer ses canons.

D'autres portent des eaux-de-vie
Et des vins, c'est la vérité ;
Mais, pour si grande quantité,
Monseigneur, je le leur défie.
Sur ces coteaux, dans ces vallons,
Sur ces tertres larges et longs,
Si peu que l'année soit bonne,
Le Lot est couvert de bateaux
Chargés de ce jus de l'automne
Et du blé pour nourrir Bordeaux.

Taisez-vous, la Seine et la Loire,
Dordogne et le Rhône en courroux.
Le Lot porte aussi bien que vous
De quoi manger et de quoi boire ;
Portant les meilleurs aliments,
Des volailles à régiments,

Plus communes que l'or dans l'Inde,
Puisque tous les jours à Bordeaux
Le Lot porte des poules d'Inde
Et des chapons à pleins bateaux.

Seigneur, pourrez-vous oublier
Une si charmante rivière,
S'il en est une sur la terre
Qu'on puisse ainsi qualifier ?
Il n'en est dans tout l'univers,
Comme je prouve par mes vers,
Dont l'effet soit plus admirable ;
J'ose le dire pour le coup,
Puisque monsieur de Chanteloup[84]
La trouve comme incomparable.





ÉPITRES

A M. DE BARWIC

Commandant de la province de Guyenne[85]

Toi, Français et Breton, favori de Bellonne,
Boulevard de la France, appui de sa couronne,
Barwic, daigne écouter la voix d'un artisan
Qui rime quelquefois, sans trop savoir comment.
Bien que j'ignore encor l'art de lire et d'écrire,
Quelquefois cependant je chante sur ma lyre
Les talents, les vertus, les exploits des guerriers
Qui savent comme toi se charger de lauriers.
Je ne sais ce que c'est que Cancer, Capricorne,
Mais je sais travailler aux ouvrages à corne.
Je laisse à Copernic, à Descarte, à Newton
Le soin de parcourir le céleste horizon.
J'abandonne à Molière, à Racine, à Corneille
Le soin et le plaisir d'enchanter ton oreille.
Ne pouvant méditer Virgile et Juvénal,
Ni lire Bossuet, Nicole, Arnaud, Pascal,
Et n'ayant d'autre appui que ma crasse ignorance,
Plus qu'un autre, j'ai droit à ta noble indulgence.

Quand j'ose quelquefois contrefaire Apollon
Et sourire aux neuf sœurs dans le sacré vallon,
Il faut qu'un grand sujet, par lui-même sublime,
Réveille mes transports et m'entraîne à la rime.
De mes cornes, alors, je quitte le métier
Et cours près d'Apollon placer mon atelier.
Je l'ai fait quelquefois, lorsque la renommée,
Sur son aile rapide, apportait de l'armée

Le récit des exploits des guerriers généreux
Qui couraient de l'honneur les sentiers épineux.
J'ai senti ce beau feu circuler dans mes veines,
Quand ton bras abattait les cohortes hautaines
Que l'aigle des Romains opposait aux Bourbons.
Conduits par ta valeur, nos braves escadrons,
Malgré les grands efforts de l'Autriche en furie,
Donnèrent un Bourbon au trône d'Ibérie.
Sans nos braves soldats, sans Vendôme et sans toi,
L'Espagne, de l'Autriche, aurait reçu son roi.

Le droit de nos Bourbons était incontestable ;
L'Allemand croit le sien encor plus respectable.
Résolus, l'un et l'autre, à ne jamais céder,
Ils donnent à leurs bras le soin de décider.
Les arbitres des rois sont le fer et la flamme,
Mais, pour le duc d'Anjou, la justice réclame.
Barwic, ç'en fut assez, pour toi, pour tes soldats,
Pour vous rendre vainqueurs dans vos nombreux combats
Et donner à l'Espagne un prince légitime.
L'Autriche eût-elle pu, sans se noircir d'un crime,
Donner à l'Ibérie un autre souverain
Que celui que la France a donné par ta main ?
Tout comme Henry le grand, l'idole de la France,
Philippe a dû régner par son droit de naissance.
Ce titre respectable à tous les rois connu
Eut besoin de ton bras pour être soutenu.

L'Autriche, par malheur, fière de son intrigue,
Fait agir dans les cours les ressorts de sa brigue.
En Espagne, son nom lui fit des partisans
Et parmi le bas peuple, et parmi tous les grands.
La voix de l'équité n'était plus entendue
Et celle de l'honneur devenait inconnue.
Il fallut se livrer au hasard des combats,
Noircir l'aigle et les lys de l'horreur des trépas.
L'héritier ne pouvait jouir de la couronne
Qu'en renversant d'abord les barrières du trône.

Lorsqu'on te confia cet intérêt sacré,
De tes rares talents on était assuré.
Quel héros, dans ces jours, en valeur te surpasse ?
Quel autre aurait montré ton énergique audace ?
Ton flegme réfléchi faisait croire aux soldats
Que tu tenais soldé le fier Dieu des combats
Et que ta voix était un ordre à la victoire
De venir, à ton gré, te couronner de gloîre.

Que l'Ibère, soumis et tranquille aujourd'huî,
Rapporte son bonheur à ton amour pour lui.
Il serait un ingrat s'il n'était pas sensible
Au repos qu'il doit tout à ton bras invincible.
Serait-il ce qu'il est, si l'aigle des Romains
Au mépris de la France eût réglé ses destins ?
Je ne préjuge pas, mais je dis que Philippe,
Etant un des Bourbons, posera pour principe
De régner, non pour lui, comme bien d'autres rois,
Mais pour le bien du peuple et le maintien des lois.
Philippe, possesseur de toutes les Espagnes,
Est l'éloge accompli de tes belles campagnes.
Il ne te reste plus, à l'ombre des lauriers,
Qu'à jouir des honneurs qui sont dus aux guerriers.
Aujourd'hui que le roi, content de tes services,
Pour te récompenser de tes longs sacrifices,
Te départit les soins d'un grand gouvernement,
Tout le peuple charmé croit toucher au moment
Où la félicité doit devenir commune
Et tout homme opprimé secouer l'infortune.

Quel délice enchanteur pour un cœur généreux
D'être mis dans le cas de rendre un peuple heureux !
Des dieux, ce fut toujours la grande jouissance,
Et ce sera la tienne, ainsi que l'assurance
Que, désormais, aura le moindre citoyen
Que de tous, par amour, tu seras le soutien.
Tu n'as plus à remplir une tâche savante
Telle qu'aux champs de Mars tu l'avais sous ta tente.

Un guerrier vertueux, mieux il fait son devoir,
Plus il a des objets lamentables à voir;
S'il n'est point à combattre, il s'applique à s'instruire
De l'art de massacrer, dévaster ou détruire.
Tes devoirs aujourd'hui sont des devoirs heureux,
Analogues au cœur des hommes vertueux.
Les paisibles plaisirs dus aux âmes bien nées
Te dédommageront des pénibles années
Que tu viens de traîner dans l'ardeur des combats
Pour assurer l'Espagne à ses vrais potentats.

Après avoir bravé la foudre et les tempêtes,
Jouis dans le repos du fruit de tes conquêtes.
Oublie qu'il existe encore un champ de Mars,
Et vers nous et vers tous tourne enfin tes regards.
O Barwic! si tu suis ce céleste système,
En vivant pour nous tous, tu vivras pour toi-même.



A UN GENTILHOMME

Qui était sur le point de se marier [86]

Ami, c'en est donc fait, une louable flamme
Aux volages amours va creuser le tombeau ;
Une beauté, dit-on, a captivé ton âme,
Et l'hymen doit bientôt allumer le flambeau :
Ose donc espérer le destin le plus beau.
Si, de tes heureux jours, Doris nourrit la trame,
Chaque instant du bonheur sera le vrai tableau.
Ton choix, que j'applaudis, est digne de toi-même ;
Un grand cœur n'est point fait pour vivre dans l'erreur.
Tes penchants pour l'amour ne sont point un problème ;
Mais tu manquais d'objet qui fixât ton bonheur.
Quand le ciel, par l'hymen, aura lié ton cœur,
Tes respectables nœuds seront un bien suprême,
Tu pourras sans remords couronner ton ardeur.

Je connais la beauté que le ciel te destine,
Des nymphes du pays elle fait l'ornement;
L'aurore est dans ses yeux; sur sa bouche enfantine
Les grâces ont gravé leur pouvoir triomphant;
Les roses font son teint, le lys n'est pas plus blanc,
Nason l'eût préférée à la belle Corinne,
Si, comme elle, Doris eût vécu dans ce temps.
Son austère vertu, liée avec les grâces,
Peut servir de modèle aux belles d'alentour,
Quand les jeux et les ris folâtrent sur ses traces,
Elle fait respecter les charmes de l'amour.
Son front, pur et serein comme l'est un beau jour,
De l'affectation dédaigne les grimaces;
Une aimable décence est son plus bel atour.

Elle tient son éclat des mains de la nature;
L'art le plus recherché ternirait ses appas,
Un air noble et naif fait sa riche parure.
Du faste qu'elle hait le somptueux fracas,
Le luxe ruineux qui confond les états
Ne sont à ses regards qu'une folle imposture.
Quel bonheur, cher ami, de l'avoir dans tes bras!
J'admire ces hymens que l'amour seul contracte,
Je ne puis qu'abhorrer ceux que fait l'intérêt,
Un cœur noble et sensible entre-t-il dans un pacte
Où les tendres amours se prêtent à regret?
Si tu veux que tes nœuds aient un charme parfait,
Déteste, cher ami, ceux que l'amour rétracte:
S'unir sans sentiment fut toujours un forfait.

Garde-toi d'écouter un langage sordide;
Ce ne sont point les biens qui nous rendent heureux.
Il répugne qu'un cœur qui d'argent est avide
D'un amour épuré puisse goûter les feux.
Une âme délicate, en se formant des nœuds,
Ne suit que le transport qui doit être son guide;
Sans cela les amours sont un joug onéreux.

Hâtez-vous, chers amants, d'unir vos destinées,
Rendez de vos plaisirs les dieux même jaloux.
Que l'amour, en filant vos paisibles années,
Vous rende pour jamais l'exemple des époux !
Quand on est vertueux, sensible comme vous,
Et qu'on voit, par l'hymen, ses flammes couronnées,
On ne peut aspirer à des destins plus doux.



A UN INTENDANT DE PROVINCE

Nommé à celle de la Guyenne[87]

Ce n'est point le hasard, ce n'est point le caprice
Qui règlent aujourd'hui nos aimables destins.
Quand tu viens parmi nous, c'est quelque Dieu propice
Qui, par toi, vient remplir ses décrets souverains.
J'augure, avec raison, un bonheur véritable ;
Les pleurs des citoyens que tu viens de quitter,
Leur amour, leurs regrets qu'on te voit emporter
Font naître dans nos cœurs l'espoir le plus aimable.
« Ce grand homme avec nous rendait nos jours heureux ;
Il était, disent-ils, notre ami, non un maître,
Un père bienfaisant, noble, grand, généreux,
Prévenant nos besoins et secondant nos vœux. »
Amis, à ces beaux traits vous pouvez le connaître !

J'applaudis au conseil dont les sages décrets
Ont voulu, par tes soins, régler nos destinées.
Son choix n'est point le fruit de ces sourdes menées
Ni de ces vils complots qu'un espoir de succès
Fait quelquefois tramer à des cœurs mercenaires.
Tes brigues ont été tes talents, tes vertus ;
Ton cœur, ton noble cœur, laisse aux âmes vulgaires
Les indignes moyens et les chemins tortus ;
La route du mérite est la route du sage.

Pour aller aux honneurs qu'il ne recherche pas,
Il laisse à ses talents à frayer le passage.
Au mensonge toujours, dont il hait le langage,
Sa sévère vertu préfère le trépas.

Il ne voit qu'un opprobre au temple de mémoire,
Quand on vient s'y placer par d'indignes moyens.
Grand dans l'obscurité, lui-même fait sa gloire
Et dédaigne toujours les secrets souterrains.
Un vertueux orgueil, une prudente audace
Le mettent au-dessus de toute lâcheté.
Un homme dans l'éclat à qui la probité,
Dans le champ de l'honneur, n'a point marqué de place,
N'est qu'un être odieux, de son cœur détesté.
Mais quoi, me diras-tu? quelle témérité
De venir me louer avant de me connaître !
Je veux te détromper ! Déjà, depuis longtemps,
Je savais tes vertus, je savais tes talents.
Des hommes comme toi peuvent bien, sans paraître,
Prétendre à notre hommage : il suffit de leur nom.
Jamais je n'ai connu le fameux Aristide ;
Jamais je n'ai connu Socrate, ni Solon ;
Jusqu'à moi cependant, sur son aile rapide,
L'agile renommée a porté leurs vertus.
Cette divinité, qui m'a servi de guide,
Te donne le génie et le cœur d'un Titus.

De quels heureux transports, de quelle douce ivresse
N'a pas dû nous remplir un langage aussi doux !
Hâte-toi, notre ami, de venir parmi nous ;
Viens remplir notre espoir, nos vœux et ta tendresse.





ÉGLOGUE

AMEINTE ET DAPHNÉ

Daphné

Notre condition est-elle heureuse, Ameinte ?
Est-il vrai qu'il n'est pas d'état plus fortuné ?
Nous sommes sans témoins, parlons-nous sans contrainte,
Sois sûre du secret que te jure Daphné.
Je suis fort jeune encore et depuis peu bergère,
Il n'est que quelques jours que j'ai soin d'un troupeau ;
Il faut que parmi nous il soit quelque mystère
Dès que l'on dit partout notre destin si beau.
Des moutons, après tout, des chiens et des houlettes,
De vastes prés, des bois, ne parlent qu'à nos yeux ;
Quand de riches bouquets parent nos collerettes,
Pour cela notre sort en est-il plus heureux ?
On s'amuse un instant au bord d'une fontaine ;
Un instant, sans ennui, l'on recueille des fleurs ;
Mais un bois n'est qu'un bois, une plaine, une plaine :
Tout ce qui plaît aux yeux ne nourrit pas les cœurs.

Ameinte

Daphné, n'en doute pas, notre sort a des charmes,
Chez les grands inconnus, à la ville ignorés.
Tout chez nous a son prix, jusques à nos alarmes,
Et nos amusements sont partout célébrés.
Les villes et les cours de nos noms retentissent ;
Tous les jours on les voit envier nos plaisirs,
Et le pauvre et le riche à nos jeux applaudissent :
On croit voir le bonheur dans nos moindres désirs.

Mais ce n'est point à moi qu'il convient de t'instruire,
Tu dois d'un autre maître apprendre nos secrets.
Quand j'étais comme toi, j'interrogeai Thémire,
Qui, d'abord, des amours me vanta les bienfaits.
Elle loua beaucoup les bois et les bocages,
Les murmures des eaux, la fraîcheur des gazons;
Ce que sait inspirer, sous des épais feuillages,
Un volage zéphyr par mille trahisons.
Quoiqu'elle dit au mieux nos délices champêtres,
Mon cœur, je le sentais, voulait autre Mentor.
Un jour que j'étais seule, assise sous des hêtres,
Le hasard ou l'amour m'offrirent Alidor.
Quelque chose me dit, c'était mon cœur sans doute,
Qu'il était un de ceux qu'il nous faut dans nos bois.
Il approche ; quel charme ! en tremblant je l'écoute :
Ses yeux me dirent plus que sa timide voix.
Dans l'instant, ce berger dissipa mes ténèbres :
Je vis le vrai bonheur folâtrer dans nos champs ;
Je vis s'évanouir ces nuages funèbres
Qui voilaient de mon sort les plaisirs ravissants.

Daphné

Comme toi d'Alidor, j'aurais pu, de Silvandre,
Apprendre des secrets déjà chers à mon cœur.
Ce berger, sûrement, m'aurait bien fait comprendre
En quoi, de notre état, consiste le bonheur.
Je le vois tous les jours dans ce bois solitaire,
Garder non loin de moi ses timides brebis ;
Mais je dois, par respect aux leçons de ma mère,
Ne jamais lui parler et garder mes ennuis.
Il faut sur notre cœur user de vigilance,
Il faut, m'a-t-elle dit, n'avoir pas de berger.
Un berger est souvent l'écueil de l'innocence :
On ne peut être heureux qu'en fuyant le danger.

Ameinte

Les austères leçons d'une mère craintive
N'ont jamais amené le bonheur dans nos champs.

A les trop écouter, la bergère attentive
A toujours, dans l'ennui, perdu son plus beau temps.

Daphné

S'il faut que d'un berger j'apprenne nos mystères,
Silvandre est le docteur que mon cœur a choisi ;
On ne peut être heureux dans des lieux solitaires,
Quand d'un affreux dégoût l'on se trouve saisi.
On peut bien, sans brûler d'une secrète flamme,
S'instruire d'un secret par la voix d'un berger ;
Et si l'amour venait s'emparer de mon âme,
Ce ne serait jamais qu'un amour passager.
Si je sais, une fois, le secret d'être heureuse,
J'irai loin de Silvandre emmener mon troupeau.
En fuyant ses regards, d'une flamme amoureuse,
J'aurai bientôt éteint le dangereux flambeau.

Ameinte

Quand le tendre Alidor eut pris soin de m'instruire,
Je vis bien d'un autre œil et nos champs et nos bois.
Je préférai le chaume au plus brillant empire ;
Rien ne fut aussi beau que nos rustiques toits.
Quel que soit un gazon, je l'aime mieux qu'un trône,
La houlette vaut mieux qu'un sceptre dans mes mains.
Quand mon cher Alidor de myrte me couronne,
Rien ne peut égaler mes précieux destins.
Dans la moindre des fleurs, j'entrevois mille charmes ;
A l'ombre d'un ormeau, je me crois sous un dais.
Daphné, dès que tu veux dissiper tes alarmes,
Profite de tes jours, instruis-toi sans délais.

Daphné

Ameinte, à ton bonheur je ne veux point prétendre ;
Je ne veux que savoir l'art de ne pas languir :
Ce sera bien assez si, quelque jour, Silvandre
M'apprend à profiter d'un ennuyeux loisir.
A t'entendre, pourtant, on te croirait coupable
De ces feux dangereux qu'inspirent les amours.

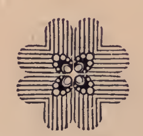
S'il en faut pour passer une vie agréable,
Chère Ameinte, aux ennuis j'abandonne mes jours.
Je veux qu'un vert gazon, un vallon, un bocage,
Ma houlette et mon chien, quelques fleurs, un verger,
Un tilleul, un ormeau couronnés de feuillage,
Fassent mon seul bonheur sans avoir de bergér.
Quand ma mère l'a dit, en vain mon cœur réclame ;
Mon devoir à ses lois m'ordonne d'obéir ;
Et moi-même je haïs une amoureuse flamme :
A l'aspect d'un berger, on ne saurait trop fuir.
Un entretien pourtant ne forge point des chaînes,
Je puis l'avoir un jour sans beaucoup hasarder.
J'apprendrai de Silvandre à dissiper mes peines ;
S'il me parle d'amour, je saurai m'évader.

Ameinte

Que l'amour fasse ou non ma douce destinée,
Ce que j'ai voulu dire, un jour tu le diras ;
Je te verrai, bergère, à son char enchaînée
Et chanter mieux que moi ses dons et ses appas.

Daphné

Ameinte, si je dois devenir sa captive,
Aux champêtres plaisirs je renonce à jamais ;
Mais je connais mon cœur, en vain je suis craintive,
Je n'ai rien à risquer d'apprendre nos secrets.



NOËLS

NOËL I

Pasteurs, dans ces prairies,
A la foi de nos chiens,
Laissons nos bergeries ;
Allons, nouveaux chrétiens,
Voir l'enfant admirable
Conçu du Saint-Esprit,
Et né dans une étable
Ainsi qu'il fut prédit.

Allons, bergers, ensemble,
Au son des chalumeaux,
Voir un sauveur qui tremble
Entre deux animaux.
L'auteur de la nature,
En prenant notre corps,
Ouvre à sa créature
Le plus grand des trésors.

Notre roi vient de naître
Dans l'état le plus bas ;
Allons le reconnaître,
Précipitons nos pas.
Malgré la nuit obscure,
Allons, allons, mortels,
Au Dieu qui nous assure
Des plaisirs éternels.

Vierge pure, Marie,
S'il vous plaît, dites-nous
Quand ce divin Messie
Voulut naître de vous ?

« Ce fut lorsqu'arrivée
A Bethléem fort tard,
Pour me voir enrôlée
Dans l'édit de César. »

Rédempteur, dont l'enfance
Fait notre vrai bonheur,
C'est à votre naissance
Que nous rendons honneur.
Que gloire soit au Père,
Comme à son Saint-Esprit,
Qui d'une Vierge mère
Font naître Jésus-Christ.



NOËL II

Quand la Noël va paraître,
Tout le monde se réjouit ;
C'est le verbe qui va naître
D'une Vierge vers minuit.

Accourons au grand mystère
D'un Dieu pour nous fait enfant.
Sans douleur sa tendre mère
Le donne dans un instant.

Trois rois quittent leur empire
Pour lui porter des présents.
L'un offre l'or, l'autre la myrte,
Et le troisième l'encens.

A l'exemple de ces Mages,
Adorons ce divin roi ;
Prodiguons-lui nos hommages
Et tremblons devant sa loi.

NOËL III

Chers compagnons, que chacun s'éveille,
Profitons d'une agréable nuit ;
Que chacun quitte son lit
Pour voir la merveille
Qui vient d'arriver là
Dans la tribu de Juda.

Dans cette nuit, toute la nature,
Par l'amour d'un divin rédempteur,
Voit unir le créateur
A sa créature,
Et le grand Dieu d'Abraham
Revêtu du vieux Adam.

Tous les démons nous faisaient la guerre,
Depuis l'homme désobéissant ;
Mais, parce qu'un Dieu descend
Du ciel sur la terre,
Tous nos liens sont rompus
Et nos ennemis vaincus.

Cet enfant qui couche sur la paille
Dans la rude saison de l'hiver,
Aux puissances de l'enfer
Vient livrer bataille
Et rompre les attentats
De nos anges apostats.

Peut-on rien voir de plus admirable
Que ce qui nous paraît en ce lieu !
Bethléem nous offre un Dieu
Né dans une étable,
Qui des pécheurs prend le rang
Pour les laver dans son sang.

Allons, pasteurs, au son de nos musettes,
D'après ce qu'un ange nous a dit,
Allons voir l'enfant prédit
Par tant de prophètes,
L'enfant descendu du ciel
Pour délivrer Israël.



NOËL IV

On n'entend parler que de guerre ;
Rien n'est en paix parmi nous ici-bas ;
Le ciel la fait avec la terre,
Il n'est que nous qui ne la faisons pas.
Lorsque le ciel, pour nous, tant que nous sommes,
A crié : Paix ! aux hommes,
C'est dans ce moment
Que, du haut du firmament,
Notre Dieu descend.

L'homme ne pouvant satisfaire,
Ni par œuvres, ni par contrition,
A son offense originaire
Qu'attendait l'horrible punition,
Le rédempteur est descendu lui-même
Pour marquer qu'il nous aimé
Jusques à l'excès,
Et nous donner de plus près
Le baiser de paix[88].



NOËL V

On ne voit plus d'éclairs
Qui précèdent le tonnerre,
On ne voit plus d'éclairs
Epouvanter les airs.
La paix succède à la guerre,
La joie règne en tous lieux ;
Dans ce moment, la terre
L'a reçue des cieux.

Bénissons l'Eternel
De ce mystère adorable ;
Bénissons l'Eternel
Et son Emmanuel.
Allons, pénétrons dans l'étable,
Voyons-y l'Homme-Dieu
Souffrir comme un coupable
Sans avoir donné lieu.

Infini Tout-puissant
Et par essence impassible,
Infini Tout-puissant,
Il gémit en naissant.
Sa misère est bien visible :
Il grandit en souffrant ;
Aux maux il est sensible
Plus que tout autre enfant.

Eveillez-vous, Catin,
Isabeau, Margot, Lisette,
Eveillez-vous, Catin,
Quoi qu'il soit grand matin.
Qu'Arnaud prenne sa musette,
Charlot son chalumeau,
Pour célébrer la fête
De notre enfant nouveau.

Ils arrivent bientôt
Au lieu de ce grand mystère,
Ils arrivent bientôt
Sans lampe ni falot.
On complimente la mère,
On adore l'enfant,
Et l'on rend gloire au père
Au haut du firmament.

A la maternité,
De Vierge unir le miracle,
Par la maternité
C'est croître en pureté.
Marie est le tabernacle
De la divinité;
Elle en devient l'oracle
Par son intégrité.

Prêts de s'en revenir,
Chaque berger et bergère,
Prêts de s'en revenir,
Les airs font retentir :
Des attributs de la mère,
Du fils né pour souffrir,
Et remplir le mystère
D'un Dieu né pour mourir.



NOËL VI

Quel bruit s'est ici répandu?
L'ange du ciel est descendu;
Pasteurs, vous l'avez entendu
Crier dans la vallée.
De venir voir le Saint enfant,
Déjà la Galilée
Est dans l'empressement.

Chantons avec les anges,
Chantons, et d'esprit et de cœur,
Mille et mille louanges
A l'enfant rédempteur.

C'est aujourd'hui, vers la minuit,
Qu'un Dieu, par son amour conduit,
Pour nous veut paraître en proscrit.
Auteur de la nature,
Eternel avant comme après,
Il fait d'une masure
Son superbe palais.
Chantons avec les anges,
Chantons, et d'esprit et de cœur,
Mille et mille louanges
A l'enfant rédempteur.

Une vieille étable sans toit,
De tous côtés ouverte au froid,
Est le mystérieux endroit
Que la Toute-puissance
A voulu choisir pour son fils :
Prémices de vengeance
Pour les crimes commis.
Chantons avec les anges,
Chantons, et d'esprit et de cœur,
Mille et mille louanges
A l'enfant rédempteur.

Qui n'a point la foi d'Abraham
Restera fils du vieil Adam
Et membre éternel de Satan.
Le mystère ineffable
D'un Dieu fait homme pour souffrir,
Inventée à plaisir.
Chantons avec les anges,
Chantons, et d'esprit et de cœur,
Mille et mille louanges
A l'enfant rédempteur.

Pour nous, qui nous faisons honneur
De croire au besoin d'un sauveur,
Allons, et d'esprit et de cœur,
L'adorer dans sa crèche;
C'est là qu'il lie Belzébuth,
Le terrasse et nous prêche
Les dogmes du salut.
Chantons avec les anges,
Chantons, et d'esprit et de cœur,
Mille et mille louanges
A l'enfant rédempteur.

Ses cris sont des leçons
Et ses exemples des raisons
De mourir à nos passions.
S'il n'est point en délire,
Qui voit pour soi son Dieu souffrir,
Des méchants est le pire
S'il ne sait s'attendrir.
Chantons avec les anges,
Chantons, et d'esprit et de cœur,
Mille et mille louanges
A l'enfant rédempteur.

Les maux qui cernent son berceau,
Sur lui s'accroîtront en monceau
Pour le suivre jusqu'au tombeau.
La croix et le calvaire
Ont déjà préparé l'autel
Où Dieu, dans sa colère,
Attend Emmanuel.
Chantons avec les anges,
Chantons, et d'esprit et de cœur,
Mille et mille louanges
A l'enfant rédempteur.

De tout chrétien c'est là la foi.
Le ciel, les prophètes, la loi
Garantissent ce que je crois.

Pour expier le crime
Dont l'homme en Adam s'est noirci,
Il faut que la victime
Soit d'un prix infini.

Chantons avec les anges,
Chantons, et d'esprit et de cœur,
Mille et mille louanges
A l'enfant rédempteur.



NOËL VII

On dit que le Sauveur est né ;
Qui croit, ne peut être étonné
D'une telle nouvelle.

Qu'il sera doux
Ce chaste époux,
De toute âme fidèle !

Les prophètes, depuis Adam,
Ont prédit de ce Saint enfant
La naissance mortelle.

Qu'il sera doux
Ce chaste époux,
De toute âme fidèle !

Bethléem, le plus chétif lieu,
Est, par la naissance d'un Dieu,
La cité la plus belle.

Qu'il sera doux
Ce chaste époux,
De toute âme fidèle !

Allons, pasteurs, conjointement,
Adorer ce divin enfant
Dont la mère est pucelle.

Qu'il sera doux
Ce chaste époux,
De toute âme fidèle !

Nous verrons, dans ce pauvre lieu,
Le véritable agneau de Dieu,
Sa parole éternelle.

Qu'il sera doux
Ce chaste époux,
De toute âme fidèle !

Bientôt trois rois de l'Orient
Viendront adorer cet enfant
Encore à la mamelle.

Qu'il sera doux
Ce chaste époux,
De toute âme fidèle !

A l'éclat du même flambeau,
Nous verrons un peuple nouveau
L'adorer avec zèle.

Qu'il sera doux
Ce chaste époux,
De toute âme fidèle !

Ces mages, vrais adorateurs,
De l'évangile précurseurs,
Seront notre modèle.

Qu'il sera doux
Ce chaste époux,
De toute âme fidèle !

Leur vocation à la foi
Annonce que la vieille loi
Fait place à la nouvelle.

Qu'il sera doux
Ce chaste époux,
De toute âme fidèle !

La synagogue n'aura plus
Ni temple, ni lois, ni vertus,
Ni fête solennelle.

Qu'il sera doux
Ce chaste époux,
De toute âme fidèle !

Nous verrons périr des faux Dieux
Qu'ont adoré nos vieux aïeux,
L'étonnante séquelle.

Qu'il sera doux
Ce chaste époux,
De toute âme fidèle !

Sur nous cet enfant règnera,
Pour nous sur la croix il mourra
D'une mort très cruelle.

Qu'il sera doux
Ce chaste époux,
De toute âme fidèle !

Tous ceux qui suivront ses leçons
Auront au ciel leurs portions
A sa gloire éternelle.

Qu'il sera doux
Ce chaste époux,
De toute âme fidèle !

NOËL VIII

Heureuse et funeste pomme
Dont l'éclat séduisit l'homme,
La terre, sans ton malheur,
N'eût point germé de sauveur
Ni pu rassembler la somme
Qu'il fallait pour sa rançon.
L'éternel, souverain maître,
N'eût jamais pu reconnaître
Que son fils pour caution.

Devant ce profond mystère,
Toute raison doit se taire.
Dieu voulut, dans sa bonté,
Qu'une Vierge ait enfanté
Son Dieu, son fils, son père.
C'est l'ineffable moyen
Que le Tout-puissant invente
Pour ne pas tromper l'attente
Du coupable genre humain.

Verbe, éternelle substance,
Egal à Dieu par essence,
De notre salut jaloux,
Vous venez, comme un de nous,
Ici-bas prendre naissance.
Du berceau jusqu'à la croix,
Votre énergique tendresse
N'a cessé d'être en détresse
Pour reconquérir nos droits.

Annoncé par vos oracles,
Vous quittez vos tabernacles
Pour vous réunir à nous,
Et du bonheur de nous tous
Aplanir tous les obstacles.

L'enfer réglait notre sort ;
Mais, malgré sa noire envie,
Vous ravivez notre vie
En triomphant de la mort.

Grand Dieu, majesté suprême,
Qu'il est juste qu'on vous aime,
Puisque c'est à votre amour
Que l'homme doit le retour
De cette tendresse extrême
Qu'eût pour nous le créateur !
Votre caution reçue,
L'Eternel perdit de vue
Les outrages du pécheur.



NOËL IX

Hâtez-vous, grands prophètes,
Successeurs d'Abraham,
De venir à nos fêtes
Dans cet heureux moment :
Le Sauveur admirable
Que le ciel nous promit
Est né dans une étable,
Au milieu de la nuit.

Voyez si c'est le même
Que vous avez prédit
Et que l'Être suprême
A nos pères promit.
Vous devez le connaître
Puisqu'il fut révélé ;
Voyez si c'est le même
Qui doit être immolé.

Témoins de la misère
Dont il est tout couvert,
N'ayant qu'une chaumière
Sans porte ni couvert ;
Nous avons peine à croire
Que la divinité
Ait pu mettre sa gloire
Dans tant de pauvreté.

Au lieu du plus beau Louvre
Qu'aient jamais eu les rois,
La détresse le couvre
Et le met aux abois ;
Confidents authentiques
Des grands secrets de Dieu,
Voyez dans vos rubriques
Si c'est l'enfant Hébreu.

Cet état de détresse
Dit un être impuissant,
Et sa grande faiblesse
Un pur et simple enfant.
Le Verbe dans les langes,
Qui se nourrit de lait,
Dit des choses étranges
Qui choquent, en effet.

Expliquez-nous, prophètes,
Ce mystère inoui ;
Soyez nos interprètes
Et parlez-nous de lui.
Le Verbe à la mamelle
Offre je ne sais quoi
Qui fait que l'on chancelle
Sur ce dogme de foi.

Bergers, répond Elie,
Ne vous abusez pas ;
C'est le sort du Messie
D'être tel ici-bas.

Pour être le modèle
De toutes les vertus,
Il fallait que son zèle
Réformât tout abus.

Dans le plan ineffable
De la rédemption,
Dieu veut pour préalable
L'humiliation,
Une souffrance extrême,
Un entier dénûment,
L'abandon de soi-même
Et des œuvres d'Adam.

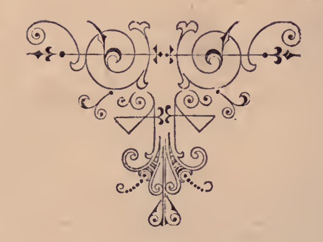
L'orgueil fit le grand crime
De tout le genre humain.
Quel être assez sublime,
S'il n'eût été divin,
Aurait pu satisfaire
A l'Éternel fâché,
S'il n'eût fait le contraire
De l'acte du péché.

Il fallait qu'il fût homme
Pour être rédempteur.
Eût-il payé la somme
Que devait le pécheur,
S'il n'eût été capable
D'expier sur son corps
Les forfaits du coupable
Qu'il figurait alors ?

Il suit le cours de l'âge
De notre humanité
Pour fixer davantage
Notre crédulité.
S'il eût voulu paraître
Autre qu'on ne l'a veu[89],
On eût douté peut-être
Qu'il fût un homme Dieu.

L'accord des deux natures
Est un secret divin
Que toutes nos mesures
Voudraient atteindre en vain.
Il serait téméraire
A l'orgueilleux mortel
De sonder un mystère
Qu'a caché l'Eternel.

Dans l'empire céleste,
Tout est vu clairement,
Ainsi que nous l'atteste
La voix du Tout-puissant.
Respectons les nuages
Dont Dieu veut se couvrir ;
Bornons-nous aux hommages
De savoir obéir.



Notes des Poésies



NOTES

DES POÉSIES PATOISES

1. *Sauveterre* est une commune située dans l'arrondissement de Villeneuve, canton de Fumel. Le curé à qui Daubasse dédia ces vers était, sans doute, un esprit cultivé.

2. Cette pièce de vers serait la première que Daubasse ait faite. Voici dans quelle circonstance :

Un jour de foire de Villeneuve, un gentilhomme des environs entra dans sa boutique pour acheter des peignes. Daubasse était occupé avec des paysans et ne s'était pas aperçu de l'arrivée de ce personnage. Celui-ci, impatienté, proféra des propos violents et Daubasse lui envoya cette réplique mordante et spirituelle.

3. Ces vers furent improvisés par Daubasse au château de Biron, devant le maréchal de Biron, qui, grâce à eux, accorda son pardon à un malheureux paysan surpris par un garde, dans la forêt, au moment où il emportait un énorme fagot de bois.

Le mot *bouès* est également employé pour *boy* (bois).

4. Pour « la dame de trèfle ».

5. Le curé de Bertel, homme d'une grande suffisance, avait critiqué les vers de Daubasse et celui-ci méditait une vengeance, lorsqu'il le rencontra un jour chez un marchand de toile et lui adressa cette verte apostrophe.

6. Cette expression *abès l'aze* (vous avez l'as) signifie, dans ce cas : vous êtes un sot — un âne.

7. M. de Sèbes avait remplacé, à la tête d'un bataillon de milice, un commandant nommé St-Sernin qui avait été destitué. Le bataillon se réunissait de temps en temps à Villeneuve et manœuvrait avec

des bâtons, faute de fusils. C'est en le voyant manœuvrer que Daubasse fit ces vers.

8, 9. Le mot *sebos* sur lequel Daubasse a joué, dans cette circonstance, signifie *plant d'oignon, oignon vert,* avec lequel on fait, dans le sud-ouest de la France, un potage vulgairement appelé *tourrin* ou soupe à l'oignon.

10. Une anecdote arrivée à Villeneuve, et qui avait fort amusé la population, donna lieu à cette pièce de vers. Voici, à ce sujet, ce que nous trouvons dans la première édition :

« Une demoiselle nommé Cassaigne, très jolie, vivait en son particulier avec une servante entièrement séparée du commerce du monde. Elle avait donné dans un excès de dévotion qui la faisait distinguer de toutes les dévotes de son temps. Elle n'avait jamais voulu entendre parler de mariage.

» Un bourgeois de la ville, qui n'était pas aussi dévot qu'elle, en était éperdûment, mais inutilement amoureux. Voici l'expédient que Farinel, qui est le nom de l'amant, prit pour pouvoir parler à la demoiselle, et lui parler à son aise :

» Il savait que la dévote allait passer tous les jours quelques heures dans l'Eglise des Cordeliers, et qu'elle s'endormait assez souvent à force de prier. Farinel s'imagina de s'aller mettre dans un confessional à portée de l'endroit où la dévote allait se placer ordinairement. S'étant endormie, l'adroit amant fit glisser dans son livre de prières un billet qu'il avait écrit en lettres rouges, dans lequel il lui disait que l'ange Gabriel devait venir la visiter de la part de Dieu, et lui communiquer bien des secrets. Il la prévenait qu'il souperait avec elle, et l'avertissait en même temps de ne préparer autre chose qu'un plat de racines, qui étaient le seul mets dont les anges se nourrissaient lorsqu'ils étaient en mission sur la terre.

» La dévote, qui était d'une simplicité et d'une crédulité étonnantes, s'éveille, et son premier soin est de reprendre son livre pour continuer ses prières. La première chose qu'elle voit, c'est le billet, qu'elle lut avec avidité. Son plus grand empressement fut de se rendre chez elle pour disposer toutes choses. Il fallait naturellement confier ce grand secret à la servante. Un frère de la dévote qui restait au voisinage s'apercevant d'un espèce de train qui n'était pas ordinaire chez sa sœur, veilla le moment de pouvoir accoster la

servante, qui, après bien des sollicitations, révéla le mystère. Il trouva le moyen de s'introduire dans la maison de sa sœur et de s'y cacher avec un fier-à-bras qu'il s'était associé.

» Dès qu'ils furent assurés que l'ange Gabriel était en train de jouer son rôle de séducteur, nos deux grivois sortent de leur embuscade et entrent dans la chambre. L'un, se disant Saint-Frappar, est armé d'un bâton, et l'autre, portant un gros paquet de clefs, se dit être Saint-Pierre.

« Ange Gabriel, dit l'un d'eux, nous sommes envoyés par l'Eternel » notre maître, qui est fort irrité contre vous de ce que vous avez » quitté le Ciel sans sa permission. Nous avons ordre de vous emme- » ner mort ou vif dans le Paradis. »

» En même temps, les deux gendarmes du bon Dieu fondent sur lui, le rouent de coups, en lui criant : *Ange Gabrièl, en Paradis !* (Ange Gabriel, en Paradis !) »

Nous avons cru devoir reproduire intégralement cette note de la première édition, à cause de son originalité et de l'intérêt qu'elle présente.

11. Nous avons groupé sous ce titre diverses petites pièces qui se trouvent éparses dans les éditions précédentes.

Voici, d'après les notes de la deuxième édition, à quelle occasion Daubasse improvisa la première de ces boutades :

« Daubasse tenait dans la rue Bourgogne, un cabaret qui, grâce à l'amabilité du maître, était devenu le rendez-vous de l'élite de la bourgeoisie Villeneuvoise. Un dimanche (les habitués l'avaient convenu) ce cabaret fut désert toute la journée. Le soir seulement, ils y envoyèrent un mendiant avec ordre de ne demander qu'une *roquille* et d'exiger qu'on perçât tout exprès une barrique. L'indignation que causa au poète une pareille exigence, lui inspira cette boutade. »

12. *Laroustido,* La Rôtie, était un sobriquet de Daubasse.

13. *Rebequet,* nom d'un aubergiste de Villeneuve qui avait amassé une certaine fortune.

14. *Escabello,* siège sur lequel était assise Mlle de Lafore, une brune piquante qui s'était moquée de Daubasse en le voyant passer devant sa maison.

15. *Brouquet,* branche de pin ou d'autre arbre vert que l'on met, à la campagne, au-dessus des portes d'auberge.

16. *Luquet,* morceau de bois sec et mince, enduit de soufre aux deux extrémités, dont on se servait pour allumer le feu avant l'invention des allumettes. Encore en usage dans nos campagnes.

17. Daubasse revenait facilement de ses ressentiments contre ceux qui l'avaient offensé. C'est ainsi qu'après avoir publié une violente satire contre M. de Saint-Loup, un gentilhomme brutal qui avait décrié ses vers, il composa ceux-ci en manière de réparation.

La réconciliation de Daubasse et du gentilhomme eut lieu, à l'instigation de la noblesse du pays, dans un dîner donné à cette occasion par le comte de Fumel-Montaigu, en son château de Fumel.

18. Le maréchal de Montrebel était en séjour à Villeneuve. Dans la maison où il habitait se trouvait une jeune et jolie servante qui n'était pas insensible à ses attentions. Un jour que Daubasse passait sous les fenêtres de la maison, la jeune fille, qui l'avait vu venir, lui versa sur la tête le contenu d'un vase de nuit. Daubasse, ayant aperçu le mouvement de la servante, se contenta de lui adresser ce quatrain.

19. Le personnage dont il est ici question prêchait le carême à Villeneuve et avait été invité à un dîner où se trouvait aussi Daubasse. Le jésuite mangeait peu, et le poète joignit ses instances à celles du maître de la maison pour l'inviter à faire honneur au repas.

20. C'est à Langon, pendant un voyage à Bordeaux, que Daubasse fit ces vers, en manière d'observation à un voyageur qui avait accepté un petit bouquet d'une servante de l'auberge sans lui faire ses étrennes. On voit, par ce fait, que l'usage du pourboire existait alors dans la contrée.

21. Invité à un souper où se trouvait un nommé Barès, dont la voracité était proverbiale, Daubasse entendit celui-ci murmurer contre le peu d'abondance de la table. Il improvisa ces vers et les débita séance tenante, à la grande confusion de l'insatiable convive.

22. Daubasse se trouvait en assez mauvaise compagnie, lorsque voyant venir à lui l'ami qu'il attendait, il lui adressa ce quatrain pour s'excuser. L'expression *boutji, deboutji,* est un jeu de mots

en usage chez les paysans ; elle signifie *je bouge, je vais,* et aussi *je bouche, je débouche.*

23. *Igounaù,* huguenot. C'est ainsi que l'on désignait les protestants à cette époque. Daubasse, comme on le voit par ces vers, n'avait pas une grande indulgence pour les non catholiques.

24. Un curé du nom de *Cap-d'Ase* (tête d'âne) avait changé son nom contre celui de *d'Assier.*

Daubasse ayant appris que ce curé, qui habitait Pujols, — une petite localité située dans les environs de Villeneuve, — avait médit de ses vers, lui envoya cette réponse qui renferme un jeu de mots des plus piquants.

25. *Mazelhè,* boucher. Il paraît qu'à l'époque où vivait Daubasse, les bouchers faisaient facilement faux poids en vendant leur marchandise.

26. *Armo* est la même chose que *Amo,* âme. Cette expression est usitée dans le pays. On dit encore couramment : *Per moun armo!* (Par mon âme !) sorte de juron.

27. *Delfino,* Delphine, était le nom d'une femme qui allait volontiers dans l'établissement du cabaretier Rebequet, l'un des plus fréquentés de Villeneuve à cette époque.

Daubasse l'ayant rencontrée un jour, lui adressa cette spirituelle boutade.

28. *Triquet,* expression qui signifie allure, manières.

29. *Luquet.* Cette expression a été conservée dans la traduction française, comme étant en quelque sorte *francisée* dans le pays. Elle signifie allumette. Voir la note consacrée plus haut à ce mot.

30. *Pebre* est situé près de Villeneuve. Il y avait en ce lieu un moulin dont le propriétaire, nommé Chabrié, jalousait, paraît-il, la gloire de Daubasse. Le meunier ne se contentait pas de médire du poète ; il avait fait contre lui les vers suivants :

Quand Daùbasso
S'en bay à la casso,
Pren sa fenno per tirasso
E soun fil per tirassou.
Bay-t-en al diable, Daùbassou!

Daubasse répondit à ces vers médiocres par deux chansons qui sont assez médiocres elles-mêmes, mais qui eurent un grand succès. Chabrié, accablé, fit intervenir en sa faveur M. Jouard, curé de Villeneuve, et Daubasse consentit enfin à désarmer et à ne plus prendre à partie le meunier de Pebre.

31. *Guilloneù,* cantique très populaire et fort en vogue à Villeneuve du temps de Daubasse.

32. *Sainte-Catherine*, église paroissiale de Villeneuve.

33. Ce couplet et les quatre qui suivent ne figurent pas dans la première édition, et il en est de même des 4, 5 et 6e couplets de la chanson suivante.

34. *Coutinaùdo,* coquette; signifie également gentille, provoquante.

35. *Que lou fay couyoul,* qui le trompe. Tournure de phrase populaire.

36. *Perque Dominus vobiscum.* Daubasse a voulu désigner par ces mots le curé Jouard dont l'intervention en faveur de Chabrié l'avait décidé à faire cette chanson, sorte d'amende honorable.

37. *Mounjos,* nonnes, religieuses. Cette pièce est incomplète. La première édition n'en fait pas mention. La deuxième édition renferme cette simple note : « Le reste de la pièce n'a pas été retrouvé. »

C'est une critique de la vie de cloître.

38. Ces vers, empreints d'une résignation triste et d'une douce philosophie, sont les derniers vers de Daubasse. Ils auraient été composés en 1720, sur son lit de mort.

39. *Las Nabetos de delay Lot,* les navettes, les tisserands qui habitaient la rive gauche du Lot.

On dit encore couramment, à Villeneuve : *Delay Lot,* pour désigner la rive opposée à celle où l'on se trouve.

40. *Bouès,* bois. Cette expression est employée concurremment avec *boy* pour désigner le bois.

41. *Orp,* aveugle, mendiant, misérable.

42. *Gorp,* corbeau. On dit aussi, et Daubasse a employé ce mot, *agraùlo.*

43. *Marrit,* synonyme de *countrit,* contrit, repentant.

44. *Legiù,* légion. Une légion d'anges.

45. *An dit,* ont annoncé, ont prédit.

46. *Tout siaù,* tout silencieux, tranquille.

47. *Trouns proungens,* épines piquantes, acérées.

48. *N'avoir brique,* ne pas avoir, manquer d'une chose. Locution populaire très usitée dans le langage patois.

49. *Lous Jousiùs,* les Juifs.

50. *Dus,* deux. *Entre dus scelerats,* entre deux scélérats, deux larrons. Dans une partie de l'arrondissement de Villeneuve ce mot se prononce : *Dous.*

51. *Tout ço qu'es,* tout ce qui est, tout ce qui vit. Ces vers sont tout aussi beaux que ceux-ci que l'on cite comme des modèles de style :

> Aux petits des oiseaux Dieu donne la pâture,
> Et sa bonté s'étend sur toute la Nature...

52. « Voyez donc si c'est nécessaire. » Expression populaire et triviale.

53. Afin de conserver à ces poésies naïves des Noëls toute leur saveur rustique, nous n'avons pas tenu compte, dans cette partie de notre traduction, des règles de la Prosodie. Le lecteur ne devra donc pas s'étonner en constatant l'absence de la mesure et de la rime.

54. *Glètz,* glui, grosse paille de seigle qui sert à faire des liens et à couvrir les toits.

55. *Titoul,* tuteur, protecteur.

56. *Falot,* lanterne en usage dans les campagnes. *Caleil,* ustensile de forme triangulaire dans lequel on met de l'huile et de la mèche de coton, et dont on se sert encore dans certains villages du Sud-Ouest pour s'éclairer.

57. *Matras,* flèche.

58. *Galitras,* hébété, épouvanté. *D'un èl de galitras,* d'un œil hébété, effaré, stupide.

59. Ce Noël paraît être une réduction de celui qui précède.

60. C'est *gaùs* et non *caùs* qu'il faut écrire : content, joyeux, satisfait, reconnaissant.

61. *Sera de notre clique, (cliquo),* expression familière qui signifie : *Sera de notre bande.*

Nous ferons remarquer à ce sujet, qu'en patois, la familiarité est beaucoup moins prise en mauvaise part qu'en français. On pourrait presque dire qu'à l'exemple du latin, le patois dans les mots « brave l'honnêteté. »

62. *Badal,* souffle ; *jusqu'al darrè badal,* jusqu'au dernier souffle.

63. C'est tout ce qui reste de ce Noël.





NOTES

DES POÉSIES FRANÇAISES

64. Nous avons groupé sous ce titre les diverses pièces de *poésies françaises* dites ou composées au château de Biron par Daubasse.

Les pièces en langue patoise, faites également au château de Biron, se trouvent page 36.

65. Arnaud Daubasse, lisons-nous dans la première édition, avait l'habitude de se rendre à toutes les foires de Bordeaux pour y acheter les matières premières qu'exigeait sa profession de peignier en cornes.

Un jour, les peigniers établis dans cette ville, « qui ne savaient pas que Daubasse fût autre chose que leur collègue », jugèrent à propos de former opposition à l'enlèvement des cornes qu'il avait achetées.

Daubasse, justement irrité d'un pareil procédé, courut s'adresser aux autorités qui avaient toléré cette injustice et, en présence de ses collègues, il leur adressa ces vers.

Le succès de Daubasse fut complet et l'interdit fut levé.

« La tournure singulière et plus ingénieuse encore qu'il employa, produisit dans Bordeaux la sensation rapide des grands évènements. Il n'y eût que ses adversaires qui, irrités et confus, firent une nouvelle tentative auprès de l'Intendant de la Province. »

Mais l'Intendant rendit une sentence verbale conçue, dit-on, en ces termes :

« Mes amis, il est avéré que vous avez chacun vos cornes. C'est une propriété que je dois respecter. Ainsi, je juge que vous jouirez tous de vos cornes, en toute propriété, et que vous en ferez l'usage que vous jugerez à propos : chacun peut se retirer. »

Comme Daubasse allait sortir, l'Intendant le fit rappeler, « pour avoir le plaisir de s'entretenir avec un homme qui lui avait paru extraordinaire. »

66. L'auteur de la première édition a prétendu que cette pièce de vers avait été faite par Daubasse pour un jeune homme amoureux d'une belle jeune fille des environs de Villeneuve. Rien ne vient à l'appui de cette assertion. Nous croyons, au contraire, que le poète fit ses vers pour son propre compte.

67. Même observation pour cette pièce que pour la précédente. Les explications données par l'abbé Tailhé ne paraissent ni acceptables, ni naturelles.

Ici encore, Daubasse a certainement fait ces vers pour son compte personnel.

68. *Medeuse,* Méduse ; c'est ainsi que ce mot s'écrivait autrefois. Aussi le faisait-on rimer avec les mots en *euse, heureuse.*

69. Cette pièce et la suivante furent faites par Daubasse, à la demande d'un gentilhomme des environs de Villeneuve qui donnait un grand dîner auquel le poète était invité.

Parmi les personnes présentes, plusieurs dames n'entendaient pas le patois ; c'est pourquoi Daubasse les fit en langue française.

La première pièce est très spirituelle et la seconde très malicieuse, car elle était destinée à amuser la société aux dépens d'un gourmand de haut parage qui assistait au dîner.

Nota. — Du temps de Daubasse, on parlait beaucoup de déficit dans les finances de l'Etat.

70. Daubasse se rendit un jour à Toulouse pour y solliciter, auprès de M. le président d'Aguin, qui l'affectionnait extrêmement, pour un de ses cousins dont le procès devait être porté devant le Parlement. Le solliciteur fut parfaitement reçu. Le président le retint à déjeuner, et, prétextant après ce repas une promenade en voiture, l'emmena au château de Mme la baronne M..., qui, ce jour-là, réunissait à dîner une société nombreuse. La réputation du nouveau convive était connue ; aussi fut-il accueilli avec joie. Néanmoins, bien que chacun fut très empressé de lui témoigner le contentement qu'il éprouvait à le voir et qu'on s'efforçât à le mettre à son aise, il paraissait gêné au milieu de tout ce beau monde. On était déjà au second service, sans qu'il parût vouloir rompre un silence qui désespérait tous les conviés. « Eh quoi ! Daubasse, lui dit le président, vous êtes bien rêveur ? » Ces paroles le réveillèrent, et, se tournant

vers la maîtresse de la maison, il lui adressa ce compliment. (Note de la 2e édition.)

71. Les prévenances dont toute le société environnait Daubasse, avaient fortement excité la jalousie du curé de la paroisse, qui se trouvait au nombre des convives du dîner. Il s'était retiré, piqué d'avoir vu qu'on lui préférât un misérable ouvrier. Cependant, il revint au moment où on allait se lever de table, et demanda à chanter des vers qu'il avait fait. C'était les couplets suivants :

Bas habitant de Cornouaille,
Non pas d'ici,
Qui travailles sur la rimaille,
Cornes aussi,
Au sexe, pour plaire, il faudrait,
Pauvre Daubasse,
N'avoir pas visage si laid,
Ni faire de grimace.

Pour aller en pèlerinage
Avec tendron,
Il faut s'armer de courage,
De jarret bon.
Il faut, s'il trébuche en chemin,
Que pélerine,
Pour conduire son pélerin,
L'emporte sur l'échine.

Sans se déconcerter, Daubasse répondit à l'insolente attaque du curé par ce couplet. (Note de la 2e édition.)

72. Daubasse recevait tous les ans, au premier janvier, d'un ami qui habitait la campagne, une paire de poules-d'Inde pour étrenne. Une année, ce campagnard, qui faisait valoir un moulin, lui envoya deux poules ordinaires au lieu de deux poules-d'Inde. Le poète, vexé, lui adressa ces vers à la place du cadeau qu'il lui faisait lui-même régulièrement en retour.

73. Voici la note consacrée dans la première édition à cette pièce de vers :

« Un agent des Fermiers-Généraux s'était annoncé à un de ses correspondants à Villeneuve, comme devant y venir bientôt pour y

traiter des affaires majeures. Daubasse, qui était très convaincu que les visites d'une pareille engeance tournent rarement à l'avantage du peuple, résolut de rompre ses mesures en le faisant couvrir de mépris. Il composa pour cet effet une chanson satirique, sur un air très en vogue dans ce temps, et que les enfants de la ville eurent le loisir d'apprendre avant l'arrivée du partisan subalterne. Il la composa dans l'idiome français, crainte que le valet de Crésus n'entendit pas le langage du pays. Il avait si bien pris ses mesures qu'il ne pouvait pas être même soupçonné d'en être l'auteur.

» Le soir de l'arrivée, la maison où était logé le négociateur fut assiégée par une multitude d'enfants et autres personnes qui avaient passé le temps de l'enfance, qui ne discontinuèrent pas de chanter à plein gosier pendant plus de trois quarts d'heure. Le millionnaire, qui était à portée de bien entendre, ne tarda pas à se convaincre que la chanson était dirigée contre lui et contre la clique de son espèce. Dans sa mauvaise humeur, il se plaignit au maître de la maison, qui lui répondit avec une compatissance *(sic)* affectée que ce n'était que des enfants et autres polissons qui chantaient une chanson nouvelle, au moins pour le pays, et qu'après un certain temps ladite chanson serait mise à l'oubli.

» Cette réponse apaisa en apparence l'important commis, sans pourtant le tranquilliser. Quand le lendemain il voulut sortir pour aller vaquer à ses affaires, le même groupe d'enfants se rassembla autour de lui en chantant et en huant. Ce pauvre malheureux se vit couru dans les rues comme on court un fou nouvellement arrivé dans une ville. Ne pouvant plus tenir, il partit le même jour pour Agen sans avoir rempli aucun objet de sa mission, et Villeneuve ne donna pas une goutte de sang à la sangsue. »

74. D'après une note de la première édition, cette pièce de vers aurait été adressée, non pas au maréchal de Montrebel, mais au maréchal de Biron, lequel s'étant arrêté à Villeneuve, aurait été surpris de ne pas avoir eu la visite de Daubasse. Cette remarque est de peu d'importance. Le poète s'était d'ailleurs présenté pour faire sa visite; mais le capitaine des gardes, que l'on avait prévenu contre lui, ne voulut point le laisser passer.

Le capitaine était camard, ce qui explique l'allusion contenue dans la pièce.

75. Voici, d'après la première édition, à quelle occasion Daubasse improvisa et débita ce quatrain :

« Daubasse avait un âne qu'il appelait Martin, et auquel il était aussi attaché que pouvait l'être Sancho-Pança à son fidèle *Grison*. Il avait aussi une vigne qu'il soignait avec autant d'attention qu'il aurait soigné une petite maîtresse, c'est-à-dire une muscadine de son temps. Pour aller à cette vigne, il fallait passer devant une abbaye de Bénédictins appelée Eysses, située à un demi-quart de lieue au nord de la ville. (Cette abbaye est aujourd'hui une Maison centrale de force et de correction.) Un jour qu'il s'en allait à sa vigne avec son cher Martin, quelques religieux de cette Abbaye, qui se trouvèrent par hasard à se promener dans une allée d'ormes placée devant leur maison, l'accostèrent pour avoir le plaisir de s'entretenir avec lui. Ils lui demandèrent d'avoir la complaisance de leur faire quelques vers. Daubasse, qui n'aimait pas à perdre le temps mais qui était très honnête, s'en excusait en disant qu'il ne voyait rien dans le moment qui donnât lieu à leur donner cette satisfaction ; qu'une autre fois il serait plus heureux. Comme ils en étaient aux compliments, Daubasse s'aperçut que son âne allait entrer dans la cour. C'en fût assez pour fournir de matière aux vers désirés. »

76. Un curé respectable des environs de Villeneuve vint, un jour, faire une visite à Daubasse. Après les compliments ordinaires dans ces sortes d'occasions, il lui dit : « Vous allez être étonné, monsieur, de la grâce que je viens vous demander. » Daubasse lui répondit que, si ce qu'il exigeait de lui pouvait être fait sans inconvénient, il se ferait un plaisir de s'y prêter, et qu'il n'avait qu'à s'expliquer.

« Monsieur, reprit le curé, je viens vous prier de me débarrasser d'un vicaire qui me peine infiniment et qui me porte un grand préjudice dans l'exercice de mon ministère. Ce que monsieur notre Evêque a refusé à mes réitérées sollicitations, vous pouvez l'opérer en le couvrant d'un ridicule mérité, qui le corrigera ou le forcera à déserter ma paroisse. Cette façon bien simple fera honneur à votre muse et me mettra à l'abri de la mauvaise humeur de notre respectable prélat.

» Ce vicaire est de Toulouse et docteur de l'Université, c'est-à-dire comme on l'est avec du temps et de l'argent. Je ne sais pourquoi il

a quitté son diocèse pour venir dans celui d'Agen. Je ne lui reproche point de mauvaises mœurs ; mais je lui reproche une profonde ignorance et une fatuité exaltée. Il ne paraît à aucune cérémonie publique que chamarré de son bonnet et de son chaperon de Docteur. Il se sert de cet accoutrement, qui en impose au peuple, pour se faire valoir et déprimer les curés du voisinage dans l'esprit de leurs paroissiens, ce qui porte un préjudice notable au progrès de notre saint ministère. Il a toujours sur lui ses lettres de Docteur ; il ne les abandonne pas plus qu'un gentillâtre sa rapière.

» Dimanche prochain, nous devons célébrer la fête du Patron de ma paroisse ; je voudrais beaucoup que vous me fissiez l'honneur d'y assister. Vous vous y trouverez avec un nombre de prêtres qui viendront m'aider dans mes fonctions. Ils sont tous intéressés à l'humiliation du vicaire que nous voudrions corriger pour l'honneur du sacerdoce et l'utilité du peuple qui nous est confié. »

Daubasse répondit qu'il n'était pas un redresseur de torts ; mais que si ledit vicaire lui fournissait l'occasion de lui donner une leçon de sagesse, il la saisirait sans affectation ; qu'il répondrait, en tous cas, à l'honnêteté qu'on lui faisait, parce qu'il se plaisait beaucoup dans la société des prêtres. Comme il l'avait fait pressentir, il se rendit à la solennité.

Il ne fut pas nécessaire de lui faire connaître le personnage, sa manière d'être l'eut bientôt indiquée. Plus Daubasse le considérait, plus son énergique imagination prenait de l'humeur. Tous les exercices de religion remplis, on se rendit dans la maison du curé, où un dîner modeste attendait les ministres du culte. Il avait été convenu qu'on proposerait dans le cours du repas une question de théologie pour donner occasion au Docteur de bien développer son pédantisme. Cela réussit au mieux.

Pendant le feu de la dispute, Daubasse, qui avait paru ne prendre aucun intérêt à tout ce qui se disait, approuva tout-à-coup l'opinion contraire à celle du Docteur. C'en fut assez. Le savant, irrité, fit une rude sortie contre Daubasse en lui disant : « Et vous aussi, bonhomme, vous vous avisez de combattre mes opinions ! Ces matières ne sont point de votre compétence. Votre devoir est d'écouter et de vous taire. »

— Vous m'étonnez, dit Daubasse ; j'ai toujours pensé et je pense

encore qu'en matière de religion, il était libre à chaque fidèle d'adopter l'opinion qui lui plaisait, dès qu'elle n'était point contraire à l'intégrité de la foi et des mœurs.

— Je conviendrais que cela devrait être, reprit l'abbé, s'il n'y avait pas ici de Docteur pour décider les questions proposées.

— Eh ! où est ce Docteur, reprit Daubasse, à qui l'on puisse s'adresser ?

— Est-ce que vous ne m'avez pas reconnu, répartit le Docteur-abbé, dans le costume dont vous m'avez vu revêtu dans les cérémonies religieuses de ce matin ? N'avez-vous pas remarqué que j'avais sur l'épaule gauche un chaperon que personne plus n'avait, et un bonnet carré bien différent de ceux des autres ecclésiastiques ?

— J'ai bien remarqué, dit Daubasse, cette singularité ; mais elle n'a réveillé en moi aucune idée de science. J'ai cru d'abord que vous étiez un prêtre étranger à la France. Mais, puisque la science s'amalgame si facilement avec l'étoffe et les bonnets carrés de telle et telle couleur, je pense qu'il sera bien aisé à tous les ecclésiastiques de devenir Docteurs.

— Prenez garde, s'écria le grand personnage ; il ne suffit pas d'avoir le bonnet et le chaperon, il faut avoir encore les lettres de Maître ès-arts, de Bachelier, de Licencié, etc., etc.

— Mais, monsieur, reprit Daubasse, je n'ai point vu de ces lettres sur vous. Si c'est une chose nécessaire au Doctorat, il faudrait qu'elles eussent une place fixe sur votre buste, comme le chaperon a la sienne. Jusque-là, on n'est point à blâmer si l'on ne vous distingue pas des non-Docteurs.

— A cela ne tienne, dit le savant vicaire qui tire d'un portefeuille des lettres toutes chamarrées de rubans et de cachets en cire de différentes couleurs, et les présente à Daubasse pour les lire.

Celui-ci s'excuse pour raison de non-savoir.

Le Docteur en donne alors lecture, et, aussitôt après, Daubasse débite l'épigramme qui fait l'objet de cette note que nous empruntons textuellement à la première édition.

« On s'imagine bien, dit le même annotateur, que ces vers firent deux sensations bien différentes. Le Docteur, humilié, ne pouvait retenir les transports de sa rage. Le reste de la société s'abandonnait à tous les élans de la joie. »

Dès que le tapage fut un peu calmé, Daubasse improvisa et débita la pièce : *Contre le même.*

77. Daubasse fit ces vers dans un dîner auquel il assistait, chez une jeune veuve, en compagnie de : « un des curés de la ville, deux cordeliers, trois ou quatre dames amies de la veuve et deux pénitents bleus. »

Au dessert, la gaîté était générale, et un Cordelier entonna une chanson à boire qui se terminait par ce couplet :

Quand Cloris prend plaisir à boire,
Bacchus croit que c'est pour sa gloire ;
Mais il n'en a pas tout l'honneur,
Car en buvant, le vin la rend si belle,
Que le plus altéré buveur
S'enivre moins de sa liqueur
Que de l'amour qu'il a pour elle !

78. M. Baratet était un personnage lettré de Villeneuve qui avait concouru avec quelque succès à l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse, ainsi qu'à l'Académie Française. Ce n'était certainement pas le premier venu, et Daubasse ne nous semble pas lui avoir rendu justice. Jalousie de poète, sans doute.

79. « Au voisinage de Villeneuve, lisons-nous dans la 1re édition, c'est-à-dire à une lieue et demie de la ville, est une maison de campagne où se trouvait une jeune personne que ses parents avaient envoyée de la Guadeloupe pour prendre une éducation française. Elle s'appelait Céleste. Sa beauté ne cédait en rien à la sublimité de son nom. Sa retraite ne resta pas longtemps inconnue. Le premier qui la découvrit fut un personnage à qui les lois de son état faisaient un précepte strict de l'éloignement. Il eût plutôt oublié le volume de ses sermons que la route qui y conduisait.

» Un jour que Daubasse revenait d'une foire avec quelques personnes de sa connaissance, il rencontra l'Adonis, qui, ayant passé la journée dans le temple de la déesse, s'en retournait sous ses toits. S'étant joint à la compagnie, Daubasse, qui aimait la décence et les mœurs, profita de l'occasion pour lui donner quelques leçons de sagesse. Ce qu'il fit avec succès par ces vers. »

80. Ce sonnet ne figure pas dans la 1re édition. Il a été retrouvé depuis par l'auteur de la 2e édition.

81. Il en est de même de ce sonnet et des deux qui suivent.

82. Ces Odes ne figurent pas dans l'édition de l'abbé Tailhé. On remarquera que la première de ces pièces a des tendances naturalistes non équivoques.

83. Dans un voyage qu'il fit à Villeneuve, M. de Labourdonnaye, intendant à Bordeaux, supprima la place de syndic de la navigation du Lot, estimant que cette rivière n'était pas assez importante. C'est pour réagir contre cette opinion que Daubasse lui adressa la pièce de vers en question. *Saumade* est le nom d'un vieillard qui avait rempli jusqu'alors l'emploi supprimé.
Les vers de Daubasse changèrent les dispositions de M. de Labourdonnaye qui rétablit cet emploi.

84. *M. de Chanteloup,* nom d'un poète des environs de Villeneuve qui a célébré le Lot.

85. D'après l'auteur de la 2e édition, cette épître figurait dans les manuscrits de MM. *M...* et *B. Dellac.* — La 1re édition ne contient rien à ce sujet. C'est par erreur que l'on a imprimé *Barwic.* Le nom exact est *Berwick,* maréchal de France, fils naturel de Jacques II.

86. Cette épître fut composée par Daubasse à la demande d'un jeune gentilhomme du pays. Voici ce que nous trouvons, à ce sujet, dans les notes de la 1re édition :

« La personne pour qui était destinée cette pièce de vers était un jeune gentilhomme que la fougue de la jeunesse retenait dans la crapule (textuel), et qu'on voulait affermir dans la résolution qu'il avait prise de mettre fin à ses travers par un *engagement légitime.* Comme il était plein d'esprit et qu'il se mêlait lui-même de poésie, on crut que ce moyen le rendrait plus sensible aux leçons que lui donnerait l'amitié. Daubasse, toujours bien pensant et bien honnête, composa son épître et la donna à qui la lui avait demandée. »

87. Dans la 1re édition, cette pièce porte la dédicace suivante :
« A M.*** qui devait passer d'une Intendance à celle de Bordeaux.

Le nom de l'Intendance qu'il abandonnait est effacé dans le manuscrit qui a servi de guide à cette édition. »

88. La suite de ce Noël est en patois et se trouve page 154.

89. *Veu*, pour *vu*, expression qui n'est plus usitée depuis longtemps.



APPENDICE



APPENDICE

Nous avons pensé être agréable à nos lecteurs, en reproduisant les pages suivantes, qui se trouvent en tête de la première édition dont le titre est ainsi libellé :

ŒUVRES
D'ARNAUD DAUBASSE,
PEIGNIER EN CORNE.

A VILLENEUVE, chez le Citoyen
CURRIUS fils, Imprimeur.
M. D. CC. LXXXXXVI.

L'avis de l'imprimeur est curieux et donne une singulière idée de ce qu'était, à cette époque, l'imprimerie dans une petite ville de province. L'observation relative au papier, qui était rare et cher, paraît-il, est caractéristique.

Enfin, l'Avertissement et l'Epître de l'abbé Tailhé nous ont paru mériter la reproduction, à cause de l'exagération même des éloges prodigués à Daubasse.



AVIS DE L'IMPRIMEUR

DE LA 1re EDITION

Je demande aux lecteurs, pour la Typographie de l'édition de cet ouvrage, la plus ample indulgence. J'avoue franchement que j'étais capable de faire moins mal. Cet ouvrage, qui ne devait fournir tout au plus qu'une quarantaine de pages d'impression, en a fourni 144. Je lus l'ouvrage, qui, n'ayant pas encore été épuré des vices que l'ignorance des copistes y avait introduits, me parut moins inté-

ressant que propre à me ruiner. Dans un temps où la morale était si désorganisée, je ne crus pas que des poésies qui traitaient de la passion de Jésus-Christ, des quatre fins de l'homme, et qui renfermaient quelques cantiques pieux, pussent me procurer un grand débit. Je pris le parti de proposer des souscriptions, qui ne donnèrent presque rien, ce qui me confirma dans l'idée que l'ouvrage ne ferait pas fortune.

Une personne, qui paraissait être dans mes intérêts, m'avertit que, si je donnais au public l'ouvrage tel qu'il était, il n'aurait aucun débit, et qu'il était absolument nécessaire de le mettre entre les mains de quelqu'un qui pût faire disparaître les vices, au moins les plus grossiers. C'est ce que je fis. Devant m'absenter pour quelques jours, je recommanda *(sic)* à mon ouvrier que j'avais alors le soin d'imprimer l'ouvrage à proportion que l'éditeur fournirait de la matière, et surtout d'épargner le papier, ce qu'il fit avec trop d'exactitude.

Revenu chez moi, je trouva *(sic)* un nombre de pages imprimées. En les parcourant, je vis que, par les soins de l'éditeur et par un grand nombre de poésies de Daubasse qu'il s'était procurées, et qui n'étaient point dans les premiers manuscrits qu'on m'avaient confiés, l'ouvrage devenait plus intéressant. Je me repentis alors de n'avoir pas donné tous mes soins à l'ouvrage et d'avoir trop épargné le papier ; mais il n'était plus temps. Je sais que le mieux aurait été de recommencer l'impression. Je l'aurais fait si le papier déjà employé eût été moins considérable. La médiocrité de ma fortune ne pouvait se concilier avec une telle perte. Je demande donc aux lecteurs toute leur indulgence. On doit savoir aussi que l'impression des ouvrages patois est incapable d'obtenir la perfection. Il faudrait, pour cela, avoir un alphabet qui fût propre à la prononciation du patois de chaque région. Cette considération mérite quelque égard.

EXTRAIT

DE L'AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

(L'ABBÉ TAILHÉ)

Arnaud Daubasse, auteur des poésies que nous donnons enfin au public, est un de ces phénomènes que la Nature produit rarement; plutôt pour étonner la Terre, que pour faire voir de quels miracles elle est capable, quand elle veut être prodigue. Il semble qu'elle ait eu besoin de la durée de tous les siècles écoulés pour se préparer à nous donner, au milieu du seizième, Arnaud Daubasse. Ce grand homme naquit à Moissac, sur le Tarn, d'une famille que la fortune avait pris plaisir d'oublier. Elle avait été si rigoureuse à son égard, qu'elle l'avait mis dans l'impossibilité de donner au jeune Daubasse les premiers principes de l'éducation la plus commune. Il vécut et mourut sans avoir su lire, ni écrire; s'il eût reçu l'éducation des Racine et des Voltaire, la nature eût tiré moins de gloire de son chef-d'œuvre.

. . . .

Le grand nombre de poésies de Daubasse qui ont passé jusqu'à nous sont composées dans l'idiome du pays. Qui pourra les bien comprendre trouvera peut-être qu'elles ne sont pas les moins belles. Il ne pourra s'empêcher d'admirer celles qu'il a hasardées dans le langage français. On trouvera toujours admirable qu'un homme, qui n'avait jamais su lire, ait pu posséder la langue française avec autant de perfection et la parler avec une pureté que le gros des personnes élevées dans les belles-lettres devraient envier.

Ses pièces fugitives sont consacrées, les unes à la louange, et les autres à la satire, selon que les occasions se présentaient de louer ou de blâmer. Fontenelle, dans ses poésies légères, n'a pas loué plus finement, ni Rousseau mieux déchiré dans ses épigrammes. Tout ce qu'il traitait, il le faisait toujours en homme supérieur à sa matière. Ne sachant point lire, il n'était guère possible de préparer ses matériaux. Ses poésies les plus courtes ont toutes été des *impromptus*.

ÉPITRE DE L'ÉDITEUR

(L'ABBÉ TAILHÉ)

A VILLENEUVE SA PATRIE

O toi ! que mon amour n'a cessé de chérir,
Et que je chérirai jusqu'au dernier soupir ;
Berceau de mes aïeux, de qui je tiens la vie,
Du recueil de ces vers, que mon cœur te dédie,
Daigne bénignement accueillir le tribut.
Dans tout ce que je fais, je n'ai point d'autre but
Que celui d'honorer les mânes d'un grand homme
A qui l'antique Grèce et la célèbre Rome
Eussent avec respect élevé des autels.
Daubasse, confondu parmi tous ces mortels
Dont la funèbre tombe absorbe la mémoire,
Eût dû, depuis longtemps, occuper dans l'histoire
Une place d'élite au-dessus des Boileau,
Des Gresset, des Racine, et même des Rousseau.
Des beaux vers, mieux qu'eux tous il avait le génie,
Et mieux que tous encor la force et l'énergie.
Les rimes, sous sa main, se façonnaient d'abord,
Et les vers lui naissaient sans faire aucun effort.
Telle que d'un rocher s'écoule une fontaine,
Telle que de sa source échappe l'hippocrène ;
Chez Daubasse, tel fut, dans ses travaux divers,
L'art plus que précieux de composer ses vers.
Boileau sans Juvénal, et Rousseau sans Horace,
N'eussent jamais été ce que devint Daubasse.
Ces modèles parfaits qu'ils avaient sous les yeux
Les aidaient à former leurs vers harmonieux.
Je doute même encor qu'avec toutes leurs veilles
Aucun ait de Daubasse égalé les merveilles.

D'où vient donc, Citoyens, qu'autant d'aussi beaux vers
Ont resté si longtemps cachés à l'univers ?

Pourquoi ce long oubli, pourquoi l'indifférence
Pour un concitoyen qu'eût admiré la France ?
Quand nous avons chez nous de quoi nous illustrer,
Pourquoi d'un grand honneur plus longtemps nous frustrer ?
Pourquoi ne pas tirer d'une antique poussière,
Des vers qu'eût applaudis la muse de Voltaire ?

Bientôt il paraîtra ce recueil désiré
Que réclame à grands cris tout Français éclairé ;
Notre ville, ignorée aux rives du Permesse,
Y viendra figurer à côté de Lutèce.
Quand Toulouse dira qu'elle a son Goudouli,
Villeneuve et Moissac, sorties de l'oubli,
Montreront en vainqueurs leur immortel Daubasse
Brillant comme un soleil aux fêtes du Parnasse.
Puissent nos jeunes gens, par cet exemple instruits,
De l'étude et des mœurs bien connaître le prix.
A quoi peut leur servir cette vie immorale
Que leur oisiveté doit rendre si fatale ?
Est-ce donc un état que d'être Muscadin ;
De battre le pavé du soir jusqu'au matin ?
A quoi peut profiter leur pénible existence,
Qu'à nourrir des travers la coupable licence ?
Qu'à se nuire à soi-même, à pervertir les mœurs,
A hâter de la mort les précoces douleurs.
Et toi qui vis le Tarn serpentant sur ses rives,
Rouler plus lentement ses ondes fugitives
Pour pouvoir contempler l'homme obscur et fameux
Qui doit nous illustrer bien mieux que nos aïeux.
Moissac, par *indivis* partage notre gloire,
Nous avons tous le droit de vivre dans l'histoire.
Tu lui donnas le jour, il vécut parmi nous.
Ces deux titres sont beaux ; soyons tous deux jaloux.
De notre honneur commun jouissons en vrais frères,
Comme on jouit de l'air sous tous les hémisphères.

Votre très dévoué Frère et Concitoyen.

TABLE DES MATIÈRES

255



TABLE DES MATIÈRES

		Pages
AVERTISSEMENT		I
ARNAUD DAUBASSE, sa Vie et ses Œuvres		1
LETTRES D'ADHÉSION		21
I.	Lettre de M. Mistral	22
II.	Lettre de M. Clovis Hugues	23
III.	Lettre de M. Elie Fourès	24
IV.	Lettre de la Société des Félibres	26
NOTES sur la prononciation		28
A DAUBASSE		29

POÉSIES PATOISES

POÉSIES LÉGÈRES

I.	L'huile de sarment (*)	32
II.	Au curé de Sauveterre	34
III.	A un gentilhomme grossier	34
IV.	A M. de Biron	36
V.	A un domestique	36
VI.	Au curé de Berteil	38
VII.	A Verdier	38
VIII.	Contre M. de Sèbes	40
IX.	Sur une récolte précoce	40

(*) Nous n'indiquons que la page du texte patois, la traduction se trouve vis-à-vis au recto de la page suivante.

X.	Contre un rimailleur camard	42
XI.	A deux muscadins	42
XII.	A six muscadins	42
XIII.	Contre une dévote	44
XIV.	Boutades	46
XV.	A Mademoiselle de Lafore	46
XVI.	Contre M. de Saint-Loup	48
XVII.	Au même	48
XVIII.	A une jeune servante	50
XIX.	Sur l'entrée du vin de Cahors	50
XX.	A un jésuite	50
XXI.	Testament du Carnaval	52
XXII.	Contre un gentilhomme	52
XXIII.	A un compagnon de voyage	54
XXIV.	A Barés	54
XXV.	A un ami	54
XXVI.	Sur un soldat	56
XXVII.	Les Huguenots	56
XXVIII.	Au curé de Pujols	56
XXIX.	A un capucin	58
XXX.	Contre Delphine	58
XXXI.	A Madame de Rigoulières	58
XXXII.	Chanson contre le meunier de Pebre	60
XXXIII.	Autre chanson contre le même	62
XXXIV.	Chanson en réparation des deux autres	66
XXXV.	Les plaintes des nonnes	70
XXXVI.	Sur son lit de mort	70
XXXVII.	Les Navettes de l'autre côté du Lot	72
XXXVIII.	La Mort	72

POÈMES

I.	Sur l'Etat de l'homme	74
II.	Sur la Mort	86
III.	Les quatre fils de l'homme	94
IV.	La passion de Notre-Seigneur	104
V.	Sur la grandeur de Dieu	118
VI.	Sur l'Eucharistie	124

NOELS

Noël I. 132
Noël II. 134
Noël III 138
Noël IV 140
Noël V. 144
Noël VI 146
Noël VII. 152
Noël VIII. 154
Noël IX 156

POÉSIES FRANÇAISES

DAUBASSE AU CHATEAU DE BIRON

I. A quelques gentilhommes. 161
II. A M. le duc de Biron. 161
III. A Madame la Duchesse 163
IV. A un gentilhomme. 164

POÉSIES DIVERSES

I. Requête contre les peigniers de Bordeaux 165
II. A l'intendant de Bordeaux 166
III. Déclaration d'amour 168
IV. Plaintes d'un amoureux 168
V. Dans un dîner 170
VI. Sur le portrait d'une demoiselle. 171
VII. Enigme. 171
VIII. A une baronne. 172
IX. A la même 172
X. Couplets à la même 173
XI. A un curé. 174
XII. Rondeau. 174
XIII. A un meunier 175
XIV. A une dame. 175
XV. En l'honneur du Roy. 176
XVI. Tristesse. 177
XVII. Chanson après la gelée de 1709 177

XVIII. Contre un agent des fermiers généraux 178
XIX. Contre le même 179

ÉPIGRAMMES

I. A une ingrate. 181
II. A M. de Montrebel 181
III. Aux pères bénédictins 182
IV. Contre un mari. 182
V. Contre un prêtre. 182
VI. Contre le même 183
VII. Contre les Cordeliers. 183
VIII. Contre un menteur 184
IX. Contre M. Baratet. 184
X. Question indiscrète 185

SONNETS

I. La grandeur de Dieu. 187
II. Le pécheur à Jésus-Christ. 187
III. Sur l'Aumône 188
IV. A Louis XV, dit l'Heureux. 189
V. Au même. 189
VI. Au Régent 190

ODES

I. Sur la mort de Louis XIV. 191
II. Sur le Lot 193

ÉPITRES

I. A M. de Barwic (de Berwick). 197
II. A un gentilhomme sur le point de se marier. . . . 200
III. A un intendant. 202

ÉGLOGUE

Ameinte et Daphné. 205

NOELS

Noël I. 209
Noël II 210

Noël III 211
Noël IV 212
Noël V. 213
Noël VI 214
Noël VII. 217
Noël VIII. 220
Noël IX 221

NOTES

Notes des Poésies patoises. 227
Notes des Poésies françaises. 235

APPENDICE

Avis de l'imprimeur de la 1re édition. 247
Extrait de l'avertissement de l'éditeur 249
Epître de l'éditeur à Villeneuve sa patrie 250





ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 25 DÉCEMBRE 1887

—

Jmprimerie
Édouard Chabrié